

SOUVENIRS

D'ITALIE.

PARIS, IMPRIMERIE DE P. DUPONT ET G. LAGUIONIE,
Rue de Grenelle Saint-Honoré n° 55.

SOUVENIRS

D'ITALIE,

PAR

A. H. LEMONNIER,

DE L'ACADÉMIE ROMAINE DU TIBRE.

> O de la liberté vieille et sainte patrie!
> Terre autrefois féconde en sublimes vertus!
> Sous d'indignes Césars maintenant asservie,
> Ton empire est tombé! tes héros ne sont plus!
> Mais dans ton sein l'ame agrandie
> Croit sur leurs monumens respirer leur génie,
> Comme on respire encor dans un temple aboli
> La majesté du dieu dont il était rempli.
>
> A. DE LAMARTINE.



PARIS,

MADAME DE BRÉVILLE, LIBRAIRE,

RUE DE L'ODÉON, N° 32;

ET LEVASSEUR, LIBRAIRE,

AU PALAIS-ROYAL.

1832.

PRÉAMBULE.

Encore un livre sur l'Italie ! J'entends cette exclamation, et je comprends tout ce qu'elle veut dire.

Il est sûr que beaucoup d'écrivains ont tour-à-tour exploité avec plus ou moins de bonheur la péninsule italienne ; cependant, quoique d'abondantes moissons aient été faites par eux dans ce champ fécond de la pensée, d'autres y trouveront long-temps encore à glaner. Je suis du nombre de ces glaneurs.

J'avais résolu d'abord de ne point *clouer* de préface à cet ouvrage ; mon dessein était de le laisser aller de lui-même jus-

qu'où il peut aller (pas fort loin peut-être), sans l'appui souvent superflu ou hasardeux d'un avant-propos; mais j'ai bientôt senti qu'on ne saurait plus guère décrire l'Italie tant de fois décrite, sans être taxé d'une sorte de présomption dont il importe qu'on se justifie. Or, cette justification nécessaire, l'auteur seul peut la présenter, au défaut d'une apologie qu'il n'oserait attendre de la part de ceux qui dispensent l'éloge et le blâme.

Dès 1825 et 1826, j'avais déjà parcouru l'Italie, en qualité de simple *dilettante*. Secrétaire-bibliothécaire de l'Académie royale de France à Rome, depuis 1827 jusqu'en 1831, j'ai vu la capitale du monde chrétien gouvernée successivement par trois papes, Léon XII, Pie VIII, et Grégoire XVI ; j'y ai vu un jubilé (celui de 1825), deux conclaves, plusieurs fois les cérémonies de la semaine sainte, la célèbre bénédiction donnée *urbi et orbi*, et les fo-

lies du carnaval (ce n'est pas ma faute si des choses si disparates se trouvent ainsi conjointes) : enfin j'ai exploré presque toute l'Italie; je l'ai habitée durant près de cinq années, à diverses reprises; en un mot, j'ai franchi six fois la distance qui existe entre Paris et Rome.

Il m'a semblé que ces motifs réunis pouvaient m'autoriser à écrire sur un pays que j'ai eu le temps d'étudier. Toutefois, en usant d'un droit que tant d'autres se sont attribué, je me promettais bien d'en éviter l'abus. En conséquence, je n'ai pas entrepris de grossir inconsidérément le nombre des *Voyages* ou *Itinéraires*, dans lesquels l'Italie se trouve méthodiquement décrite de bout en bout. Je n'ai voulu que rassembler et coordonner des *souvenirs* épars. Limitant mes idées dans le cadre assez étroit d'un seul volume, sans prétendre y faire tenir l'Italie entière, j'ai tenté, pour ainsi dire, de l'y résumer. On trouvera

donc ici un peu de tout ce qui rend cette contrée si digne d'attention. OEuvres de la nature et des hommes, sites pittoresques, villes remarquables, monumens antiques et modernes, nobles créations des beaux-arts, singularités morales et politiques, j'ai parlé de toutes ces choses, mais avec sobriété, avec retenue. Je n'ai fait, si j'ose m'exprimer ainsi, que poser des jalons sur les diverses routes d'Italie ; c'est à la critique à m'apprendre si plus tard il me sera permis de remplir les intervalles que j'ai laissés vides.

En entremêlant quelques anecdotes, ou récits épisodiques, à mes descriptions locales et à mes remarques, j'ai eu pour but de modifier ce que ces dernières peuvent avoir de trop sérieux ; car, il ne faut pas s'y méprendre, je n'ai pas eu la prétention déplacée de composer un ouvrage grave et docte, pour lequel je me déclare incompétent. Je serais trop heureux si,

par fortune, cet écrit pouvait offrir une lecture qui parût facile et variée, et où l'on daignât reconnaître quelque vérité dans les tableaux, surtout de la conscience d'examen.

En ce moment tous les regards se tournent vers cette belle et malheureuse Italie, qui (chose singulière!) prend de l'importance dans sa faiblesse même. Ce n'était point assez qu'elle fût en proie aux terribles phénomènes des volcans et des tremblemens de terre, il a fallu qu'à ces convulsions du sol se joignît une commotion non moins redoutable dans les esprits. Quoique j'aie vu les prémices de la révolution romaine de 1831, je me tairai sur un fait non accompli, qui déconcerte encore les prévisions : il faut laisser parler les événemens.

Je m'arrête, car les avertissemens que j'ai cru devoir placer en avant de ce volume pourraient tourner à son détriment,

si je paraphrasais davantage la précaution oratoire qu'on nomme préface.

Maintenant, ô mes *Souvenirs d'Italie !* allez, et pour vous et pour moi *advienne que pourra !* Sans doute (je l'avoue un peu tard) il eût été sage de vous tenir renfermés dans ma mémoire fidèle, et de ne pas m'exposer avec vous aux tribulations de la publicité. Regret intempestif ! Allez donc, je vous livre à la destinée aventureuse.

Habent sua fata libelli.

A M. Horace Vernet,

Membre de l'Institut,

Officier de la Légion-d'Honneur,

Directeur de l'académie royale de France, à Rome.

En mettant cet ouvrage sous la protection d'un nom justement cher aux arts français, je suis loin d'acquitter une dette de reconnaissance et d'amitié, puisque je contracte par là des obligations nouvelles. En effet, Monsieur, vous n'avez que faire de ma dédicace, et un patronage tel que le vôtre

peut, au contraire, aider utilement mon livre, à son entrée dans le monde littéraire.

Continuez, Monsieur, et consolidez de plus en plus, la gloire déjà deux fois renouvelée du nom de **Vernet.** *A vous il appartient de peindre à grands traits cette Italie que vous aimez tant. Toutefois, le génie est toujours indulgent, et l'artiste célèbre, à qui la contrée pittoresque par excellence inspire d'admirables tableaux, verra, j'en suis sûr, d'un oeil amical, mes faibles esquisses. D'autres puissent-ils avoir une égale tolérance!*

Veuillez accueillir, Monsieur, l'hommage de mon affectueuse admiration.

H. LEMONNIER.

Paris, 21 mars 1832.

SOUVENIRS
D'ITALIE.

ENTRÉE EN ITALIE.

Salve, magna parens frugum, Saturnia tellus.
Magna virûm!
VIRGIL. *Georgic.* Lib. II.

O terre de Saturne ! ô doux pays ! beau ciel !
Lieux où chanta Virgile, où peignit Raphaël !
Terre dont rien jamais n'a surpassé la gloire,
Grande par les beaux arts, reine par la victoire,
Sans respect, sans amour, qui peut toucher tes bords ?
SAINT-VICTOR, *Le Voyage du Poète.*

Je venais d'explorer pour la seconde fois les cantons suisses : l'impatience que j'avais d'entrer en Italie pouvait seule atténuer mon regret de quitter le séjour pastoral des Hautes-Alpes. Je voulus parcourir à pied les quatorze lieues dont se composent la montée et la descente du Simplon, depuis Briegg, dans le Valais, jusqu'à Domo-d'Ossola, en Piémont. Je

pus contempler ainsi tout à loisir ce chemin merveilleux qui signale à chaque pas la puissance du génie de l'homme. J'allais donc enfin toucher l'Italie, l'Italie tant rêvée dans ma jeunesse. A l'approche de cette terre promise, mon cœur battait avec plus de force, j'étais comme dans l'attente d'un grand évènement.

Au débouché des gorges sauvages du Simplon s'ouvre tout-à-coup la riante vallée d'Ossola, parsemée de maisons de plaisance dont le genre de construction caractérise déjà le style italien. Ce fut à Domo-d'Ossola que j'entendis les premiers mots de la langue italienne : *Signore, datemi qualche piccola cosa*, me dit, avec son mauvais accent piémontais, un mendiant qui tendait sa dextre d'une manière humble et significative. Je compris que j'étais en Italie.

Une sensation vive m'attendait au Lac-Majeur. Quel contraste! Sur le Simplon, la veille, la neige tombait, j'étais transi : j'aborde aux Iles-Borromées; j'y trouve une température bénigne; je vois des arbres et des plantes in-

digènes des contrées les plus méridionales ; je me promène sous des allées de citronniers couverts de fruits et de fleurs : transition vraiment magique !

L'*Isola-Bella* est une féerie. L'art a vaincu la nature ; mais peut-être la nature n'est-elle ici que trop déguisée sous un confus amas d'ornemens qui ne sont pas tous de bon goût. Quoi qu'il en soit, l'ensemble de l'Ile-Belle réalise nos plus fantastiques décorations d'opéra : on croit voir les jardins aériens de Sémiramis, le palais enchanté d'Armide. L'intérieur de l'habitation répond à la magnificence extérieure. Une précieuse collection de tableaux donne au voyageur un avant-goût des plaisirs qui l'attendent en ce genre dans la mère-patrie des beaux-arts. Au rez-de-chaussée du palais, presque à fleur d'eau, je remarquai un appartement entièrement incrusté de mosaïques en cailloutages, simulant des grottes fraîches, voluptueux abri contre l'ardeur de l'été. Tout ce qu'un luxe raffiné a pu imaginer d'ingénieux se trouve réuni dans ce casin de l'opulente famille Borromée.

A l'Isola-Bella, toute belle qu'elle est, je préfère de beaucoup l'*Isola-Madre*. Décorée avec moins d'apparat, moins surchargée de colifichets, elle n'en a que plus de charmes. L'art s'y dérobe davantage; une champêtre élégance y domine. Là s'applique avec vérité ce vers du chantre des *Jardins* :

C'est mieux que la nature, et cependant c'est elle.

On aime à égarer ses rêveries sous des bocages odoriférans qui n'accusent point la main de l'homme. L'Ile-Belle excite l'imagination, l'Ile-Mère émeut le cœur.

Une troisième île, celle dite des *Pêcheurs*, n'est qu'un village entouré d'eau.

Jean-Jacques Rousseau avait eu la pensée de placer la scène de son roman au Lac-Majeur : « Je songeai long-temps, dit-il, aux Iles-Bor-« romées, dont l'aspect délicieux m'avait trans-« porté; mais j'y trouvai trop d'ornement et « d'art pour mes personnages (1). » Jean-Jacques fit bien, ce me semble, de renoncer à ce

(1) *Confessions*, livre IX.

dessein; la nature un peu coquette de ces îles eût mal sympathisé avec la simplicité d'action de la *Nouvelle Héloïse*. Le Léman, Vevay, Clarens, Meillerie, paraissent avoir été formés exprès pour une Julie d'Etange.

Rousseau avait aussi manifesté l'intention de décrire ces îles charmantes qu'il avait visitées, en 1743, lors de son retour de Venise: « J'eus « durant toute cette longue route, écrivait-il, « de petites aventures à Côme, en Valais, et « ailleurs; je vis plusieurs choses, entre autres « les Iles-Borromées qui mériteraient d'être « décrites, mais le temps me gagne,.. etc. (1).» Combien n'est-il pas regrettable que Rousseau ait abandonné ce projet! Celui qui peignit si délicieusement l'île de Saint-Pierre en Suisse nous eût offert le plus gracieux tableau des îles du Lac-Majeur.

La petite ville d'Arona, sur la rive droite du lac, s'honore d'avoir donné le jour à saint Charles-Borromée; il y naquit en 1538. J'ai gravi une colline que surmonte la statue cé-

(1) *Confessions*, livre VII.

lèbre du patron des Milanais. Ce colosse, composé de bronze et de cuivre battu, n'a guère de remarquable que sa hauteur qui est de cent dix pieds, y compris le piédestal. On monte dans la tête du saint, à l'aide d'un escalier intérieur. Je ne me suis pas donné le plaisir de m'asseoir dans la cavité du nez de saint Charles, comme on assure qu'on peut le faire.

Le lendemain j'étais à Milan.

La première nuit que je passai dans la capitale de la Lombardie, je fus doucement réveillé par les préludes d'une sérénade qui se donnait près de mon hôtel : « Oh! pour le coup, me dis-je avec transport et jouissant de la sérénade comme si elle eût été donnée pour moi, oh! pour le coup, je suis bien en Italie! Voilà ces aimables concerts nocturnes, ingénieux langage de l'amour! sans doute la femme honorée de cette courtoisie n'y est point insensible : sa jalousie s'entr'ouvre légèrement; une jolie main blanche se montre et remercie le galant chevalier. Heureux peuple, chez qui la mélodie exerce tant d'empire, promet l'oubli des maux, ajoute son prestige aux autres

illusions, donne un sentiment de plus à l'existence! »

Je sus que cette musique impromptu qui m'avait tant charmé était une galanterie d'un jeune Anglais qui, épris d'une belle Milanaise, lui offrait souvent de pareilles aubades à l'Italienne. J'ignore si l'amoureux Breton eut le prix de ses tendres soins; ce qu'il y a de certain, c'est que les dames de Milan se tiennent rarement pour offensées des hommages de leurs adorateurs. O coquetterie! tu es une langue universelle pour tout le sexe féminin. Au surplus, je dois ajouter ici que cette sérénade fut presque la seule que j'entendis en Italie. Il n'y a pas non plus autant de concerts ambulans qu'on le suppose communément, si ce n'est pourtant à Venise, où l'harmonie des voix et des instrumens retentit chaque soir dans les cafés de la place de Saint-Marc.

J'aimerais à décrire Milan, cité opulente et très animée, qu'on nomme le Paris de l'Italie. Je m'étendrais en détail sur ce *Dôme* somptueux (la cathédrale) que le Scamozzi définit

Un monte traforato di marmi (une montagne de marbre taillée à jour), et sur d'autres églises enrichies de belles peintures à fresque; sur le palais de *Brera*, et sa magnifique galerie de tableaux; je pourrais, tout comme un autre, assembler de verbeux commentaires sur la fameuse *Cène*, de Léonard de Vinci, et sur les seize colonnes antiques de *San-Lorenzo;* il ne tiendrait qu'à moi de compiler le catalogue des manuscrits de la bibliothèque ambroisienne; puis, à l'aide d'une transition plus ou moins adroite, j'arriverais aux deux grands théâtres *della Scala* et *della Canobbiana*, sans oublier les célèbres marionnettes de *Girolamo della Crena*, dont les acteurs de bois représentaient une tragédie de *Néron*, de façon à ne pas laisser regretter nos *doublures* de la Comédie Française; mais, sitôt que je sens la démangeaison des longues descriptions, je suis soudain interloqué par ce vers de Voltaire, qui me revient dans la mémoire:

Le secret d'ennuyer est celui de tout dire.

Je parlerais surtout avec complaisance des dames de Milan, si accortes, et d'une tour-

nure si engageante; j'exprimerais une vérité, en assurant que la plupart des Milanaises ont de beaux yeux, qu'un grand nombre d'entre elles les ont admirables, et que ces yeux brillent d'une flamme communicative; je tâcherais de peindre l'alliance bizarre de l'amour et de la dévotion, les rendez-vous dans la jolie église de *Saint-Fidèle*, à l'heure de l'*Ave Maria;* les signes variés de l'éventail, langage muet fort éloquent pour qui sait l'entendre; mais il y a des souvenirs qu'un voyageur discret et sensé doit savoir garder *in petto*.

Durant mon séjour à Milan, je fis deux excursions, l'une à Pavie, et l'autre au lac de Côme.

L'université de Pavie est une vieille célébrité déchue, comme tant d'autres célébrités; elle fut fondée par Charlemagne. La ville est déserte et triste; elle a cela de commun avec vingt cités autrefois florissantes de l'Italie. Croître, dépérir et disparaître, tel est le sort des choses humaines, comme celui des hommes eux-mêmes. La chartreuse renommée de Pavie est à une lieue de la ville. L'église de ce couvent

est d'une richesse qui étonne. Des chefs-d'œuvre de la sculpture et de la peinture à fresque la décorent; de superbes mosaïques, les marbres les plus précieux, brillent sur tous les autels; plusieurs même étincellent de pierreries. Le tombeau du fondateur Jean Galeas Visconti, premier duc de Milan, est admirable de ciselure. Et le luxe inouï de ce fastueux édifice fut consacré à des chartreux! et il est isolé, comme perdu en rase campagne, sans autres spectateurs que quelques étrangers, et des paysans qui y viennent le dimanche, pour assister au service divin!

Une alerte que j'eus le soir, au retour, servit d'épisode à ma course de Pavie. On m'apprit qu'un meurtre avait été commis la veille. La route était échelonnée de sbires; précaution tardive. A Milan on ne savait rien de cet évènement. On ne fait pas grande attention à ces sortes de choses: *Questo succede si spesso*, vous dit-on. Je me demande à quoi servent une armée autrichienne, et la police la plus méticuleuse qui fut jamais.

De tous les lacs d'Italie, si diversifiés de

formes et d'aspects, celui de Côme est sans contredit le plus beau, sans même en excepter le Lac-Majeur. La nature s'y montre à la fois imposante et suave. On s'y sent vivre; on y goûte un bien-être consolateur. Lady Morgan, d'ailleurs si souvent partiale et à côté du vrai, a fort bien décrit le lac de Côme, et les impressions aimables qu'on y éprouve.

J'abordai à la *villa d'Este* que le séjour de la feue reine Charlotte d'Angleterre a rendue célèbre. Le palais me parut assez mal entretenu. Mon guide me fit voir une très jolie petite salle de spectacle. On ne montrait pas tous les appartemens, sans doute par crainte des commentaires.

Je visitai la *villa Pliniana*, qui réunit le double attrait d'une situation extrêmement pittoresque et du souvenir antique de Pline-le-Jeune qui l'habita. La lettre où cet écrivain nous en a laissé une description est gravée en latin et en italien sur deux tables de marbre. Il est peu certain que Pline ait été propriétaire de cette habitation, bien qu'il fût de Côme, ainsi que sa famille: quelques uns ont pensé

qu'elle était, la demeure d'un de ses amis. Sous un charmant portique, ouvert sur le lac, se voit une source intermittente qui a la même périodicité que du temps de Pline. Au surplus, il ne subsiste à la Pliniana aucun vestige d'antiquité : l'habitation est vieille, et non pas antique.

Tandis que la barque glisse sur les flots paisibles du lac de Côme, l'œil charmé découvre dans chaque baie, au détour de chaque promontoire, les sites les plus champêtres, les réduits les plus riants. Les rives boisées, les maisons de plaisance et leurs jardins, se dessinent délicieusement dans l'azur de l'onde. Les montagnes qui ceignent le lac sont les derniers échelons des Alpes; mais elles n'en ont plus la sauvage austérité. Leurs formes arrondies et verdoyantes ne surprennent plus l'imagination par le grandiose, mais la captivent et la touchent par le calme de leur aspect. On a fait un si grand abus du mot romantique, qu'on n'osera bientôt plus l'employer, et pourtant cette expression sied à caractériser le lac de Côme. Quiconque aura, dans la disposition

d'esprit où je me trouvais alors, navigué comme moi sur ce lac enchanté, par une belle soirée de septembre, et secondé par un zéphyr frais et pur, comme moi se souviendra toute sa vie de quelques heures si doucement remplies.

Il est donc vrai, je suis en Italie! Je verrai Venise, Florence, Rome, Naples, ces villes si renommées! Oui, un tel bonheur m'était dû, en dédommagement de tant d'espérances trompées.

Italie, objet de mes vœux,
Je te dois un pélerinage,
J'ai besoin de ton sol heureux
Qui du passé garde l'image.

Là, peut-être, sous un doux ciel
Qui sourit comme l'espérance,
Dans le Panthéon solennel,
Ou sous les myrtes de Florence;

Soit qu'à Tibur, à Tusculum,
J'évoque des sons prophétiques;
Soit que des murs d'Herculanum
Je sonde les débris antiques;

Ou du golfe napolitain
Effleurant la vague docile,
Soit que ma barque, le matin,
Aborde au tombeau de Virgile;

Tant de souvenirs glorieux
Doivent régénérer mon ame,
Un soleil toujours radieux
Doit m'électriser de sa flamme.

De Milan je me rendis à Venise. Le lac de Garda, Vérone, Vicence, Padoue, m'arrêtèrent peu, tant était vif mon désir de contempler la reine de l'Adriatique.

L'ÉGLISE

ET

LE PALAIS DE SAINT-MARC,

A VENISE.

> L'opulence d'une cité de commerce s'est changée en une pauvreté hideuse... Ah! comment s'est éclipsée tant de gloire!.... Comment se sont anéantis tant de travaux!... Ainsi donc périssent les ouvrages des hommes! Ainsi s'évanouissent les empires et les nations!
> VOLNEY, *Les Ruines*, chap. II.

Les premiers empressemens du voyageur à Venise sont pour la place de Saint-Marc. Là se voient la vénérable basilique consacrée au patron de Venise, et le gothique palais des doges. Le faste de ces deux édifices commande la surprise et l'admiration.

L'église, avec ses nombreuses coupoles, réalise l'idée que nous nous formons d'une mosquée. Sainte-Sophie de Constantinople

servit en effet de modèle à ce temple chrétien construit au Xe siècle; mais l'architecte fut sans doute mauvais imitateur, car la massive cathédrale vénitienne ne se distingue réellement que par ses formes inusitées et le luxe des ornemens. Ce luxe est inouï: la façade est revêtue, comme l'intérieur, de mosaïques sur un fond doré, qui, pour être éclatantes, ne sont pas moins d'un goût barbare. Le serpentin, le porphyre, les jaspes, les granits, les marbres les plus précieux, les pierres dures les plus rares, l'or, l'argent, le bronze, y sont prodigués à l'infini. On admire particulièrement, au fond du chœur, deux colonnes en albâtre transparent oriental, qui passent pour les plus belles qui existent. Toutes ces richesses accumulées, dont a hérité le culte chrétien, attestent ce que fut la puissance de la république vénitienne, alors que, victorieuse à Lépante, à Candie, elle dictait des lois à l'Orient. Cette puissance détruite ne se retrace plus que dans des souvenirs muets. Une telle magnificence, malheureusement, étonne, éblouit, sans satisfaire l'œil qui en est comme

accablé, et qui cherche en vain dans cet entassement les proportions de symétrie élégante, constitutives d'une bonne architecture. Le principal ornement de ce riche édifice, celui qui pique surtout la curiosité de l'étranger, est ridiculement placé au-dessus du portique, dans la galerie qui le surmonte : je veux parler des quatre chevaux d'airain damasquinés en or, attribués au statuaire Lysippe, et qui sont l'un des beaux restes de l'antiquité. Ces coursiers fameux ont éprouvé plus d'une fatigue. Amenés de Grèce à Rome, pour décorer tour-à-tour les arcs triomphaux de plusieurs empereurs, Néron, Domitien, Trajan et Constantin, conduits ensuite à Constantinople, transportés à Venise, en 1206, après la prise de Bysance, nous les avons vus, dans les murs de Paris, soumis un moment au frein d'un César nouveau, et ils sont maintenant rendus à une possession qui n'est guère plus légitime. Qui sait quel sera désormais leur destin? Attelés aux chars divers de la victoire changeante, suivant d'Orient en Occident ses vicissitudes, sont-ils enfin domptés?

Du sanctuaire voué à Saint-Marc on entre dans le palais des anciens doges, autre exemple des caprices de la fortune. Ce siège respectable de la république déchue est occupé actuellement par les offices de judicature et de police d'un autre gouvernement. Après avoir monté les degrés de marbre connus sous le nom d'*Escalier des géants*, je vis ces bouches de dénonciations, *denunzie secrete*, si formidables autrefois, et qui à présent du moins sont muettes. Je m'étonnai que, en abolissant toutes les formes qui pouvaient rappeler aux Vénitiens leur état politique passé, on n'eût pas conservé un usage si commode pour le despotisme usurpateur. Je passai ensuite, non sans émotion, sur le trop célèbre pont *de' Sospiri* que les misérables victimes ne traversaient guère deux fois, et je pénétrai avec saisissement dans les cachots de l'inquisition, qui furent témoins de tant de sacrifices humains. Ces lieux sont affreux, et leur vue oppresse l'ame. Les prisons d'état souterraines, qu'on appelait *pozzi* (puits), étaient pratiquées au niveau de l'eau, dans l'épaisseur des murs. On

peut juger par là de leur extrême petitesse, et l'on a peine à concevoir comment le déplorable prisonnier trouvait à respirer dans un lieu si étroit, si humide et si méphytique. Je lus les inscriptions citées par lord Byron (1), celle-ci entre autres :

Di chi mi fido guardami, ô Dio!
Di chi non mi fido mi guarderò io (2).

J'y trouvai en outre cette inscription caractéristique non citée par le barde anglais :

Hodiè mihi, cràs tibi.

Indépendamment de ces lugubres souterrains il y avait d'autres prisons dans les combles de l'édifice, sous une toiture recouverte en plomb. Rendue brûlante par l'action du soleil, elle faisait subir une question continue, un véritable martyre. C'était ce qu'on appelait être *sotto i piombi* (sous les plombs). La plupart du temps on y devenait fou. Souvent les prisonniers étaient étranglés dans le silence des cachots ; d'autres fois on les faisait sortir de nuit par

(1) Aux notes du chant IV de *Childe-Harold*.

(2) « Garde-moi, ô mon Dieu! de qui a ma confiance, je me garderai moi-même de celui de qui je me défie. »

dernier); mais, ayant eu ensuite à se plaindre d'elle, il la mit au milieu des démons, de telle sorte qu'elle se trouve à la fois en paradis et en enfer.

La place de Saint-Marc était le centre de la splendeur et des divertissemens du peuple vénitien; mais Venise n'est plus que l'ombre d'elle-même. Lorsque cette ville singulière jouissait encore de la prospérité où l'avaient fait parvenir de brillantes victoires et la politique la plus habile, tous les ans, à l'époque du carnaval, les étrangers y accouraient en foule, comme empressés de consumer leur opulence dans les voluptés. Ils échangeaient leur or contre des distractions, et en croyant acheter le plaisir, ils ne payaient trop souvent que des regrets. Par un contraste bizarre, qui atteste l'inconséquence humaine, ou plutôt l'insouciance des peuples du midi, les grelots de la folie, les éclats de la joie s'unissaient au bruit des chaînes de l'inquisition; mais enfin cette heureuse insouciance, sorte de philosophie instinctive que donne le climat, trouvait à s'abuser; l'illusion des plaisirs suppléait au bon-

heur réel, et Venise offrait alors le spectacle d'une licence divertissante. Ces temps ne sont plus : Venise envahie déplore le passé, sans oser mettre sa confiance dans l'avenir; elle a tout perdu, même l'espérance : l'oppression étrangère pèse sur elle, la bâillonne, l'étouffe.

La population de Venise s'est élevée jusqu'à deux cent mille habitans ; maintenant on y compte à peine la moitié de ce nombre, et il suit d'année en année une progression décroissante qui effraie. La contagion de la misère est générale, rapide, certaine. Des familles patriciennes ruinées, voulant faire ressource de la démolition de leurs palais, beaucoup de ces belles demeures d'une opulence éteinte disparaissaient déjà, quand survint à cet égard une prohibition aussi injuste que rigoureuse. Tel noble vénitien meurt de faim dans un somptueux palais de marbre qu'il ne peut ni vendre, ni louer, ni abattre. Il est sûr que Venise est une cité qui se meurt, et la vue de son évidente agonie n'est pas tolérable. Quand j'y vins, il me semblait qu'un mois serait bien insuffisant pour saturer ma curio-

sité vivement excitée par tant de récits où le romanesque se mêle à l'histoire; mon indignation put à peine patienter jusqu'à ce que le mois fût écoulé, et mon départ de Venise ressemblait à une fuite.

Infortuné peuple, qui te rendra ton indépendance perdue? Tes fers paraissent bien fortement rivés. Les nations n'ont qu'un temps limité de prospérité; la durée du tien fut longue, et son terme est venu. Meurs donc, puisqu'il le faut; mais meurs consolé par les souvenirs de ton ancienne gloire qui fut rivale de celle de Rome elle-même.

LE GONDOLIER,

ANECDOTE VÉNITIENNE.

1825.

Nessun maggior dolore
Che ricordarsi del tempo felice
Nella miseria. DANTE, *canto V.*

Il n'est pas de peine plus grande que de se rappeler, au milieu de l'infortune présente, un temps qui fut heureux.

Dès notre jeunesse, les romans et le théâtre nous entretiennent de Venise : l'éloignement ajoute son prestige à la singularité des récits qu'on nous fait : aussi cette ville excite-t-elle notre curiosité plus vivement qu'aucune autre. Sa position extraordinaire au sein des flots, et l'éclat vanté de ses palais de marbre ; son ancienne forme de gouvernement, et son histoire qui tient du merveilleux ; son inquisi-

tion autrefois si redoutable, et son carnaval si célèbre; la physionomie morale de ses habitans, dont la vie s'écoulait entre les plaisirs et la terreur; par-dessus tout, l'air de mystère qui enveloppait cette cité; toutes ces choses réunies captivent au plus haut degré l'imagination, et leur souvenir, dans Venise déchue, augmente encore l'attrait romanesque de Venise florissante.

J'étais plein de ces idées, en quittant Padoue, et descendant le canal de la Brenta dans la gondole qui me conduisait vers cette Venise tant souhaitée. A Fusina, où finit là terre ferme, j'entrai dans les lagunes, et je commençai d'apercevoir les édifices de la cité de Saint-Marc, avec ses nombreux clochers apparaissant au loin comme les mâts d'une flotte à l'ancre. Bientôt ma gondole pénétra dans ces canaux qui à Venise remplacent des rues; et, l'avouerai-je, soit l'absence de toute végétation, et cette séparation soudaine d'avec la terre; soit le silence étonnant d'une ville où ne roule pas une seule voiture, et qui paraît submergée; soit plutôt l'apparence

de solitude et de misère que je crus remarquer dans les quartiers qui les premiers s'offrirent à ma vue ; en dépit du vif empressement qui me dominait, malgré l'extrême nouveauté du spectacle, je me sentis atteint d'une tristesse imprévue. Ce sentiment pénible ne me quitta qu'à l'hôtel de Marseille où je débarquai. Là seulement, de ma fenêtre donnant en plein sur le grand canal et sur la mer, je pus apprécier la situation magique de Venise, et la magnificence de ses aspects.

Venise attache par l'intérêt dû à de nobles malheurs, quelle qu'en soit la cause : il est impossible de la voir de sang-froid, ou de l'aimer médiocrement. On dirait que la mélancolie elle-même a étendu son voile sur cette souveraine détrônée des mers, et l'on tarde peu à comprendre comment Byron put se plaire en un tel séjour. Les chants qu'il lui a consacrés sont empreints d'une admirable sympathie de douleurs ; l'indignation du poète a dicté ses vers.

Mes jours, à Venise, semblaient participer de l'état de langueur où cette ville est réduite.

J'allais m'égarant dans le labyrinthe de ses rues et de ses canaux, me rassasiant de la nouveauté des objets, observant un peuple original, naguère si communicatif, si spirituel, si insouciant, maintenant si concentré, si taciturne, si misérable. La république industrieuse des castors voit détruire en un moment, sous les pas du sauvage, les demeures qu'elle avait conquises sur les eaux; ainsi la nation vénitienne, victorieuse de la nature, a été asservie par les hommes. Un siècle encore, et l'on montrera les ruines de la belle Venise englouties dans des marais infects. Après avoir, durant le jour, promené mon attention sur tout ce que Venise offre de singulier, j'allais entendre le soir, soit des comédies du Vénitien Goldoni, au théâtre de *San-Benedetto*, soit à celui de *San-Lucca* des opéras de Rossini; ou bien je respirais la brise marine sur le quai des Esclavons. Souvent, assis dans un café de la place de Saint-Marc, j'écoutais les concerts des musiciens ambulans; et entouré de Grecs et d'Albanais fumant nonchalamment leurs calumets embaumés, je me

croyais transporté dans une ville d'Orient. Ainsi s'écoulaient mes jours, au sein d'une oisiveté dont on ne connaît tout le charme que dans les pays méridionaux.

J'avais adopté un gondolier pour me diriger dans mes courses. Chaque matin il me venait prendre dans sa longue et légère gondole, revêtue en dehors de drap noir, et garnie à l'intérieur de carreaux où l'on se tient à demi couché (1). Tantôt il me conduisait à la riche église de *Santa-Maria della salute;* à celle plus belle encore du *Rédempteur;* à *San-Giovanni e Paolo*, qui renferme les mausolées des doges, et que les Anglais se plaisent à nommer le Westminster de Venise; à *Santa-Maria de' Scalzi* (des carmes déchaux), petit temple tout en marbre de Carrare, décoré de belles peintures du Vicentin Tiepolo; à l'église originale des Jésuites, où des colonnes incrustées de marbres variés, semblent recouvertes de riches étoffes : tantôt il me faisait

(1) Toutes les gondoles sont noires, et ressemblent en quelque sorte à des cercueils. Une loi somptuaire avait introduit cet usage qui s'est maintenu.

passer sous le pont vanté de *Rialto*, et me menait à l'arsenal, autrefois si menaçant, maintenant si désert, et privé de son glorieux Bucentaure. Fabiano (ainsi s'appelait mon gondolier) était un excellent guide. Il m'indiquait les principaux palais, dont l'architecture demi-gothique et demi-mauresque se reflète avec tant de charme dans les ondes soumises; il savait que tel édifice fut l'œuvre de San-Micheli, de Sansovino, de Palladio; il me nommait les nobles familles qui les ont possédés. Familiarisé avec l'histoire de sa patrie, il en parlait d'une façon instructive; il appréciait aussi avec sagacité les grands artistes qui ont illustré l'école vénitienne. Fabiano s'exprimait avec beaucoup de facilité en français, et je savais déjà qu'il avait vécu en France.

« Je suis vieux, me disait-il, et chaque jour qui s'ajoute à mes jours fortifie mon admiration pour ma ville natale; aucune autre ne lui ressemble, car Venise est un monument respectable, non d'un roi, mais d'un peuple.

— « Croyez-vous donc, Fabiano, que Ve-

nise ait joui, sous son gouvernement olygarchique; de la liberté qui enfante les grandes choses?

— « Je n'ai malheureusement pas cette illusion : nous n'avions alors que la licence des mœurs, et la liberté civile était nulle; mais enfin Venise n'obéissait qu'à des Vénitiens. »

Une fois, nous passions devant un lion de marbre :

« Voilà, lui dis-je, le lion de Saint-Marc!

— « Hélas non! répondit-il; cette sculpture a été placée ici par les étrangers; *Il ne rugit point ce lion-là!* Non, ce n'est pas celui de Saint-Marc (1). »

Ainsi pensait Fabiano, et quand il s'exprimait de la sorte, je m'étonnais toujours de lui voir une rame à la main...

Fabiano n'avait rien d'un homme vulgaire : ses habits grossiers cachaient mal, ou plutôt faisaient ressortir la dignité de son maintien. Sa taille était élevée, son corps robuste, et ses cheveux gris attestaient seuls son âge, qui pou-

(1) Ce mot a été attribué en effet à un gondolier de Venise.

vait être de soixante-cinq années. Ses traits marqués offraient le vrai type de la belle vieillesse : son regard, brillant avec douceur à travers d'épais sourcils blanchis, peignait le malheur et la résignation. Fabiano, en effet, n'avait rien de l'enjouement des autres gondoliers ; mais sa tristesse était exempte d'amertume. En écoutant son langage, en observant ses habitudes, j'en vins à me persuader que cet homme renfermait quelque secret sous l'enveloppe d'un gondolier, et j'attendais l'occasion d'éclaircir cette idée bizarre, tout en m'avouant qu'elle pouvait m'être suggérée par ma seule imagination, dans un pays si propre aux romans.

Un jour radieux avait été le précurseur d'une de ces soirées si belles sur les rivages d'Italie. Je voulus visiter l'île de Murano qui, séparée de Venise par un bassin d'une lieue, est comme un faubourg de la cité des ondes. Fabiano paraissait plus morose que de coutume, je devins taciturne à mon tour. Le silence des airs et de l'eau n'était point interrompu par ces murmures confus qui s'enten-

dent sans cesse auprès des grandes villes, et la désolation muette de Venise, gagnant peu-à-peu mon ame, je jetai sur mes tablettes quelques vers, à mesure qu'ils naissaient de ma rêverie :

Victime de ses ennemis,
La reine de l'Adriatique
Subit le pouvoir despotique
De ces flots qu'elle avait soumis,
Et dans la vase des lagunes
Le lion de Saint-Marc demeure enseveli....
O Venise! tes infortunes
Ont expié ta gloire, et ton sort est rempli.

Les vers harmonieux du Tasse
Dans Venise n'ont plus d'écho,
Le gondolier de Rialto
Ne les répète qu'à voix basse.
Sur la Brenta, dans Murano,
Plus de joyeuses barcaroles,
Le soir, les légères gondoles
Ne livrent plus leurs banderoles
Au souffle inconstant des zéphirs,
Et silencieuses, errantes,
Ainsi que des tombes mouvantes,
Glissent sous le pont des Soupirs....

Comme nous revenions de Murano, le soleil couchant répandait ses dernières lueurs sur les lagunes; les édifices de Venise se montraient au loin, à demi voilés par une brume légère.

« Fabiano, dis-je au vieux gondolier, vous me feriez un vrai plaisir si vous vouliez chanter quelques strophes du Tasse.

— « Oh! monsieur, me répondit-il, les gondoliers de Venise ne chantent plus; ces bords asservis ont oublié les vers du Tasse; tout a cruellement changé ici. Ces visages du nord qui attristent notre beau climat.... »

Il s'interrompit en gémissant, et regarda autour de lui, comme s'il eût craint d'être entendu.

— « Toutefois, ajouta-t-il, vous me témoignez de l'intérêt, et je dois être sensible aux bons sentimens, car depuis long-temps je n'y suis plus accoutumé. Je ne puis reconnaître votre bonté que par ma complaisance; je chanterai pour vous. »

Alors il se prit à chanter quelques octaves du poète de Ferrare. Ce chant peu modulé n'est qu'une sorte de récitatif simple et un peu âpre; mais la molle douceur de la prononciation vénitienne le rendait touchant, et l'accent attendri de Fabiano lui prêtait un charme singulier. Arrivé à cette stance :

Disse al suo nunzio Dio: Goffredo trova,
E digli in nome mio perchè si cessa?
Perchè la guerra omai non si rinova
A liberar Gierusalemme oppressa?.... (1)

Le gondolier ne put poursuivre, et ces derniers mots, *Gierusalemme oppressa*, allèrent raser les flots et s'y perdre, comme se perd un soupir, comme expire un murmure du cœur, sans rencontrer un autre cœur qui lui serve d'écho.

Fabiano se tut, et l'on n'entendit plus que le son uniforme de la rame fendant l'onde amère. Après quelques instans de silence, je dis au gondolier:

«Je crois vous avoir deviné, mon cher Fabiano, et, si je ne me trompe, vous avez d'autres peines que celles de la patrie: ouvrez-moi votre cœur; le mien a souffert, il saura compatir à vos maux.

—«Vous êtes Français, répondit-il, et comme tel vous ne devriez pas m'inspirer de la con-

(1) « Dieu dit à son envoyé: Va trouver Godefroi; demande lui en mon nom qui l'arrête, et pourquoi ne se renouvelle pas la guerre qui doit délivrer Jérusalem opprimée? » *Jérusalem délivrée*, chant I, st. XII.

fiance, car vos compatriotes ont, les premiers, sapé les fondemens de l'antique Venise. Au moins y avait-il quelque sympathie entre le Français et le Vénitien; mais ces hommes froidement barbares qui ont braqué leurs canons sur la place de Saint-Marc!... Leur servitude est intolérable. J'ai appris au reste à connaître les hommes : l'expérience du malheur m'a fait payer cher ses leçons. Si vous avez deviné mon ame, j'ai su lire dans la vôtre, je la crois bonne et compatissante : vous connaîtrez Fabiano. »

Nous abordâmes à Saint-Georges-Majeur, et nous nous assîmes sur les marches de cette belle église, l'un des chefs-d'œuvre de l'immortel Palladio. En ce moment la lune se levait resplendissante, et versait sa pâle lumière sur l'antique palais des doges, placé en face de nous. Après avoir contemplé ce spectacle, Fabiano commença son récit.

« Je n'ai pas toujours été gondolier, et je n'étais pas fait pour l'être, quoique je n'y aie nul regret. Né à Venise en 1759, je n'y suis

plus connu que sous le nom emprunté de Fabiano, mais mon véritable nom est Gaëtano Fiorelli. Mon père était négociant; dans son commerce avec le Levant il avait acquis de l'opulence, et ce qui valait mieux, l'estime méritée de ses concitoyens. Comme j'étais son fils unique, il eut pour moi l'ambition qu'il n'avait pas eue pour lui-même; il pensa qu'une grande fortune pouvait aplanir à sa famille le chemin des emplois, et ce dessein n'était pas absolument impraticable dans un état où dominait l'aristocratie des richesses, et où beaucoup d'anciennes familles nobles avaient une origine commerciale (1). Un bonheur paisible

(1) D'après l'ancienne constitution de Venise on distinguait trois classes, celle des patriciens, qui elle même se subdivisait, celle des citadins, et le peuple ou la populace.

La citadinance, ou droit de bourgeoisie, conférait seulement des priviléges commerciaux. Toutefois un certain nombre de familles citadines pouvait parvenir à plusieurs emplois administratifs. Ainsi étaient pris dans cette classe les secrétaires des conseils, les notaires, les secrétaires des légations, les résidens près les petites cours, et même le grand chancelier de la république, personnage revêtu d'une dignité importante, quoique sans pouvoir réel. En principe, les citadins ne pouvaient

était sans doute préférable à des honneurs périlleux; mais si mon père se trompa, son erreur fut celle d'un excellent cœur paternel. Quoi qu'il en soit, dès que j'eus terminé mes premières études à Venise, il m'envoya à l'université de Padoue, pour y étudier la théologie et la jurisprudence. Il espérait par cette voie me faire arriver aux charges de la république. L'université de Padoue, l'une des plus anciennes de l'Italie, était dès lors fort déchue; on y avait compté jusqu'à soixante chaires et dix-huit mille étudians, et ce nombre était singulièrement diminué; cependant le foyer des sciences y brillait encore avec éclat.

« J'avais vingt ans et les goûts naturels à cet âge. Je partageais mon temps entre l'étude et la dissipation. Cette dernière avait peut-être une part plus forte que l'autre; cependant je cherchais volontiers à m'instruire. A la vérité,

arriver à la noblesse; il y eut pourtant deux exceptions à cette règle. Lors de la guerre de Chiozza, trente familles de la citadinance furent inscrites au livre d'or, pour des services rendus ou des secours fournis, et dans une autre occasion, le patriciat fut momentanément vénal pour subvenir aux besoins de l'état.

la jurisprudence avait peu d'attrait pour moi; mais les belles-lettres en avaient davantage. Ma jeune imagination se repaissait des sombres visions du Dante, des riantes fictions de l'Arioste et du Tasse, de la tendre mélancolie de Pétrarque, des charmes poétiques de nos grands auteurs italiens. Métastase vivait encore (1), Métastase, le Racine de l'Italie, comme votre Racine, modèle pur d'élégance et d'harmonie. Sa renommée était alors à son apogée; elle est fort déchue depuis, du moins chez l'étranger. La douceur de la poésie de Métastase dégénère, dit-on, trop souvent en mollesse. C'est le reproche banal qu'on fait un peu étourdiment à la langue italienne : elle n'est pas, comme on le prétend, essentiellement efféminée, et incapable de rendre fortement les sentimens énergiques. Dante, Machiavel, Alfieri, ont démontré sa puissance. Métastase lui-même, le doux, l'insinuant Métastase, est plein de vigueur dans sa belle tragédie d'*Attilius Regulus.* Monti, Verri, Ugo Foscolo, Niccolini, et tant d'autres, ont une expres-

(1) Mort en 1782.

sion mâle comme leur pensée. On peut dire avec impartialité que l'idiome italien est souple comme ceux qui le parlent, et que jamais peut-être aucune langue ne fut plus en harmonie avec le caractère d'un peuple. La langue italienne sera forte, dès que les Italiens reprendront de la force; elle n'aura plus l'accent de l'esclavage, lorsque les Italiens ne se borneront plus à dire avec Alfieri :

Servi siamsi, ma servi ognor frementi.

« Pardonnez-moi cette digression patriotique : je reviens à l'histoire de ma vie et de mes malheurs.

« Un certain nombre de jeunes patriciens suivait ainsi que moi les cours de l'université de Padoue. Quoique leurs préjugés aristocratiques formassent une ligne de démarcation assez tranchée entre eux et des fils de simples citoyens, quelques-uns cependant me traitaient amicalement, moi fils d'un marchand, soit que mes manières leur convinssent, soit que l'opulence de ma famille me rapprochât en quelque sorte de leur noblesse. Comme

eux j'avais des chevaux, des habits éclatans; j'aimais comme eux le luxe et les plaisirs; il n'en fallait pas plus pour rétablir l'égalité entre nous : aussi vivions-nous familièrement ensemble; j'étais de toutes leurs parties : il ne se donnait pas une fête dans un de ces charmans palais qui bordent le canal de la Brenta, sans que j'y fusse invité aussi bien qu'eux. Lié avec cette brillante jeunesse, je partageais nécessairement ses étourderies et ses prodigalités. Mon père ne paraissait pas s'en alarmer. En favorisant mes liaisons, et en subvenant à mes folles dépenses, il croyait servir ses vues ambitieuses. Aveuglement bien pardonnable dont il fut la première victime!

« Les familles dites Électorales avaient à Venise la prétention de remonter aux tribuns qui élurent le premier doge, à la fin du VIIe siècle. Le jeune Lorenzo Morosini était d'une de ces anciennes familles; son illustre maison avait donné quatre doges à la république. Lorenzo, le plus fastueux des jeunes nobles qui étudiaient à Padoue, m'avait particulièrement distingué. Nous étions du même âge : ses

goûts ardens sympathisaient avec mon caractère passionné. Comment mon cœur ne se serait-il pas ouvert avec abandon à la vive affection qu'il tarda peu à me témoigner? Bientôt nous fûmes inséparables. Je devins son ami, le confident de ses amours et de ses projets. Tous deux nous avions un extrême desir de voyager: nous prîmes l'engagement de parcourir ensemble les principales contrées de l'Europe, lorsque le temps de nos études serait terminé. Hélas! je devais voyager seul, ou, pour mieux dire, seul j'étais destiné à un exil cruel, loin de tout ce qui fait aimer la vie. Amitiés de l'adolescence, on vous vante comme les plus réelles et les plus durables; elles ne sont telles que lorsque l'égalité en forme la base.

« Ce qui surtout me faisait chérir Lorenzo, c'était son esprit dégagé, en apparence, des préjugés invétérés de sa caste. Il parlait avec dédain de l'arrogance et de la nullité de plusieurs patriciens. Une république sans liberté individuelle était à ses yeux un contre-sens absurde, et l'extrême inégalité des conditions

une combinaison monstrueuse. Il osait prononcer que l'olygarchie vénitienne était un despotisme cent fois pire que la tyrannie d'un seul prince absolu. Ces audacieuses maximes de la philosophie du XVIIIe siècle, puisées chez quelques écrivains français qui déjà se faisaient jour en Italie, mais si inusitées, si extraordinaires à Venise, me semblaient ne pouvoir provenir que d'un cœur éminemment généreux. J'admirais en silence la hardiesse de ce langage, car, sous le gouvernement de Saint-Marc, les hommes, façonnés à la prudence, dès l'âge où l'on commence à parler, savaient qu'ils avaient tout à craindre d'un propos indiscret sur la chose publique. Rien ne pouvait garantir des atteintes de la formidable inquisition d'état. Les nobles eux-mêmes, sévèrement surveillés, avaient constamment sous les yeux l'exil ou la mort, comme les plus humbles citoyens. Le tribunal des Trois favorisait l'amour démesuré des plaisirs; il tolérait la licence, la dissolution des mœurs; mais le poignard ou les flots de la mer étouffaient à l'instant toute parole libre.

«Lorenzo me parlait souvent de sa famille, et surtout de sa sœur qu'il aimait beaucoup. Le nom d'Emilia était sans cesse dans sa bouche. Il vantait sa beauté, les charmes de son esprit, la bonté de son cœur. Peu à peu je pris goût à entendre parler d'elle : son éloge plaisait à mon oreille, et s'insinuait doucement dans mon ame. Cette jeune Emilia, associée, quoique absente, à nos entretiens, m'apparaissait comme un être angélique. J'éprouvais ce vague besoin d'aimer, ce tourment délicieux et trop court qui nous obsède à vingt ans, et je n'avais pas encore rencontré un objet selon mon cœur. Cette douce image, parée de toutes les graces que la pensée peut concevoir, vint me tenir lieu de la réalité. Ce que m'inspirait l'aimable chimère d'Emilia était presque déjà de l'amour. Je fis un voyage à Venise avec Lorenzo qui devait me présenter à son père, et, chemin faisant, j'étais sûr d'avance que j'allais aimer. Chose étrange! dans la situation où m'avait mis mon imagination romanesque, hors d'état de réfléchir, je n'eus ni la crainte que le premier coup d'œil détruisît mon illu-

sion, ni l'effroi que devait naturellement m'inspirer un sentiment tendre pour la fille d'un noble. En un mot, j'allais au-devant de mon sort, comme entraîné par une fatalité invincible.

« Lodovico Morosini, le père de Lorenzo, m'accueillit avec affabilité, quand il sut que j'étais l'ami de son fils. Ce seigneur avait l'abord un peu froid, mais des manières très distinguées et pleines de courtoisie. Il m'introduisit lui-même chez la signora Beatrice, son épouse, qui me reçut avec une bienveillance marquée. Là je vis Emilia; le rêve de mon cœur fut réalisé; ma destinée fut écrite: je la compris sur-le-champ tout entière; mais il n'était plus temps. Quand Emilia leva vers moi ses yeux ravissans, animés par un sourire d'une inexprimable candeur, je la reconnus, pour ainsi dire, et je sentis que ce premier regard décidait de ma vie. Emilia avait dix-sept ans : l'ensemble de sa personne était d'une pureté que je profanerais en essayant de la décrire. Avez-vous vu, au palais Pitti, à Florence, la céleste madone dite *della seggiola*,

peinte par Raphaël? eh bien! les traits angéliques d'Emilia offraient une frappante analogie avec ceux de la madone. Plus tard, j'ai souvent oublié les heures dans la galerie Pitti, et mes larmes ont coulé devant cet admirable tableau qui m'offrait une ressemblance tout à la fois délicieuse et déchirante. Emilia daigna m'adresser quelques mots : sa vue m'avait ébloui ; le son de sa voix acheva de me confondre. Quarante-cinq années se sont écoulées depuis ce moment si cher et si funeste: il sied mal à un vieillard que la mort réclame, d'exprimer avec ardeur les sentimens d'un autre âge; mais le temps qui appesantit mes membres n'a pas refroidi mon cœur: ce triste cœur brûle encore comme au premier jour. Heureusement la nuit du tombeau, où s'est éteint l'ineffable sourire d'Emilia, l'éternelle nuit que j'invoque, étouffera bientôt un feu si déplorable. La pensée de ma fin prochaine est mon unique consolation.

« A notre retour à Padoue je n'étais plus le même homme : je remportais dans mon sein une blessure qui ne devait point guérir. La

réflexion tardive me fit voir enfin tout le danger de ma position, et ce fut alors que la terreur de l'avenir s'empara de moi. Aimer la fille d'un Morosini! Quelle témérité! En admettant même que ma passion fût partagée un jour, comment espérer jamais que le chef d'une famille ducale pût consentir à donner sa fille unique à un plébéien? Je jugeai avec raison que mon existence était désormais vouée à l'infortune. Quels que fussent mes efforts pour cacher l'amertume de ma douleur, Lorenzo remarqua promptement le changement qui s'était opéré en moi. J'éludai ses questions, et je parvins à détourner son attention, en la reportant sur un malheur imaginaire survenu dans ma famille. Cependant nous fîmes de nouvelles excursions à Venise; je revis Emilia chez sa mère, car, malgré l'usage qui voulait que les filles demeurassent au couvent jusqu'à l'époque de leur mariage, Beatrice avait obtenu de son époux de n'être point séparée de la sienne. Bientôt, nos cours étant achevés, Lorenzo et moi nous dîmes adieu à l'université. J'aurais dû m'éloigner de Venise, et fuir un

péril certain. J'en eus la volonté, mais non pas la force. Je devins au contraire très assidu, et trop sans doute, dans le palais des Morosini, où l'amitié de Lorenzo me donnait un accès facile. Si l'amour s'alarme promptement, il se flatte de même : je crus apercevoir que la belle Emilia se montrait plus sensible à mes soins, présentés sous la forme d'une déférence respectueuse, qu'aux hommages étourdis des jeunes seigneurs empressés autour d'elle; il me parut qu'elle préférait ma conversation à leurs propos légers. Cette confiance fut à la fois la cause de mon rapide bonheur et de ma perte.

« Nous étions dans la saison du carnaval. On sait ce qu'était alors le carnaval de Venise : tant qu'il durait, on quittait à peine le masque et la bahute; les plaisirs et les fêtes se succédaient sans interruption. Un soir il y avait un bal magnifique chez le sénateur Zeno. Manfredi, son fils, et celui de mes condisciples de Padoue qui m'était le plus cher après Lorenzo, m'avait invité. Emilia y parut avec un costume grec d'une rare élégance. Au milieu

de la nuit, fatiguée du mouvement du bal et de la chaleur, elle témoigna le désir de respirer l'air frais de la mer. J'étais seul alors auprès d'elle avec son frère. Nous la conduisîmes au fond d'une galerie peu éclairée, vers un balcon qui donnait sur le canal *della Giudeccà*. La nuit, je m'en souviens, était belle comme celle-ci; l'air était pur comme celui que nous respirons; c'était le même ciel parsemé d'étoiles étincelantes; l'orbe de la lune resplendissait ainsi. La nature ne change point; mais chez l'homme, hélas! que de vicissitudes! A pareille nuit j'étais jeune, riche, admis, dans un palais somptueux, à partager les jouissances privilégiées du luxe, enivré d'amour auprès de la beauté qui maîtrisait mon ame; et je suis un humble gondolier, vieillard pauvre, délaissé, sans autre appui que cette rame qui m'aide à gagner mon pain. Quel contraste! mon cœur, mon cœur seul n'a point changé.

« Emilia leva son masque, et nous demeurâmes à écouter les sons affaiblis du bal, tandis qu'au loin, sur la mer, nous entendions les accents d'une plaintive barcarole. Tout-à-coup

se glisse auprès de nous un élégant domino.

« Lorenzo, dit une voix de femme qui « m'était inconnue, Lorenzo préfère les « charmes de la rêverie au brillant tumulte « des fêtes. Heureuse la beauté qui le fait « rêver ainsi ! »

« A ces mots le domino s'échappe, et Lorenzo le suit précipitamment, en nous criant qu'il va revenir. La liberté des mœurs vénitiennes autorisait jusqu'à un certain point Lorenzo à me laisser seul avec sa sœur; d'ailleurs le masque qui était survenu l'intéressait sans doute assez vivement pour lui ôter le loisir de la réflexion. Quoi qu'il en soit, je demeurai seul avec Emilia, interdit de ce bonheur inespéré.

« En ce moment la lune, sortant d'un nuage, projetait une lueur indécise sur sa figure virginale : elle tint pendant quelques instans ses regards silencieusement tournés vers le ciel : dans cette attitude pensive, elle ressemblait à la statue de la Mélancolie.

« Je le vois, lui dis-je, Emilia préfère aussi « la rêverie aux turbulens plaisirs. Ces fêtes, « cependant, dont elle est le principal orne-

« ment, elle doit les aimer; la tristesse est pour
« ceux dont le cœur souffre.

—« Gaëtano, me répondit-elle, déjà je con-
« nais assez la vie pour deviner qu'il faut s'at-
« tendre à des peines, et si je n'en éprouve pas
« encore, je sais les prévoir.

—« Ah! repris-je avec émotion, puisse l'in-
« fortune vous épargner toujours, vous si
« digne du bonheur!

—« Le bonheur! murmura-t-elle avec un lé-
« ger soupir....

—« Le bonheur, Emilia, est d'aimer; hélas!
« c'est le malheur aussi. Aimer fait vivre; mais
« aimer fait aussi mourir. »

« L'égarement avec lequel j'avais prononcé ces paroles la fit tressaillir. Emporté par la violence de mes sentimens, éperdu, j'osai ajouter:

—« Malheur, Emilia, malheur à qui vous
« aime! Maudissez-moi, car je suis cet infor-
« tuné. Maudissez le coupable dont le crime
« est de vous adorer! »

« Emilia devint pâle, tremblante; puis elle me dit du ton le plus touchant:

—« Je vous plains, Gaëtano, et mon cœur ne

« sait point maudire. D'inflexibles préjugés ont « mis entre nous une barrière insurmontable. « Revenez à la raison, c'est Emilia qui vous en « supplie, Emilia qui gémit sur vous, hélas !... « et sur elle-même peut-être! »

« En achevant ces mots, elle cacha dans ses mains son visage couvert d'une confusion enchanteresse, et je vis une larme glisser entre ses doigts. Une larme! une larme d'Emilia! Et c'était moi qui la faisais couler! O moment d'ivresse! O seule et douloureuse volupté qui m'ait été réservée!

« Emilia, lui dis-je avec passion, trop chère « Emilia, arbitre de ma destinée, si vous me « plaignez, je serai fort contre l'adversité. « Ne craignez rien de votre amant, il saura « vous adorer en silence, et respecter votre « repos cent fois plus précieux que sa vie. »

« Le retour de Lorenzo interrompit cet entretien si court et si décisif. Le trouble de sa sœur parut le frapper; il me regarda avec étonnement, et, sans mot dire, entraîna Emilia vers la salle du bal.

« Le lendemain je traversais le grand canal

dans ma gondole, je rencontrai Lorenzo dans la sienne :

« Je viens de chez vous, et j'ai à vous par-« ler, me dit-il froidement.

— « Soit, lui répondis-je, me voici prêt à « vous donner toutes les explications que vous « pouvez souhaiter. »

« Je passai dans sa gondole, et quand nous y fûmes enfermés :

—« Gaëtano, me dit-il d'un ton composé, vous « aimez ma sœur; vous chercheriez vainement « à vous en défendre; je le sais, j'en suis sûr.

—« Je ne prétends rien dissimuler avec vous, « lui répondis-je, il est vrai, j'aime votre sœur, « je l'aime éperdûment.

— « Cependant, ajouta-t-il, vous avez dû « mesurer l'immense intervalle qui existe entre « elle et vous.

— « Oui, Lorenzo, je connais la distance « qui nous sépare; mais je connais en même « temps votre amitié pour moi, et j'ai osé « croire qu'elle me serait fidèle au besoin.

— « N'y comptez pas, interrompit-il avec « véhémence; mon amitié pour un ingrat ne

« saurait aller jusqu'à lui sacrifier l'honneur de « ma maison.

— « L'honneur de votre maison, Lorenzo ! « en vérité, je ne vous reconnais plus. Qu'est « devenu l'austère langage du républicain? où « sont les maximes que vous professiez naguè- « re? Quoi! Les préventions nobiliaires qui « étaient l'objet de votre blâme l'emportent « déjà sur des idées généreuses dignes d'un « esprit élevé. L'honneur de votre maison ! « Pensez-vous donc que l'amour involontaire « d'un honnête homme pour la fille d'un noble « soit un attentat à l'honneur de sa famille ? « Ah! cette opinion cruelle ne saurait être la « vôtre. Hier encore vous me témoigniez une « estime dont je n'ai pas démérité; auriez-vous « démérité de la mienne? Ecoutez-moi, Lo- « renzo, je vais m'exprimer avec la franchise « dont je ne m'écartai jamais. Je l'avouerai, « je m'étais dit: Les préjugés sociaux qui rè- « gnent despotiquement à Venise élèvent au- « devant de mes vœux un obstacle terrible; « mais enfin cet obstacle ne peut-il être apla- « ni ? Je suis, il est vrai, le fils d'un marchand;

« mais la conduite sans tache de mon père, et « et la loyauté de mes sentimens, nous don- « nent droit à la considération publique. Nous « sommes simples citoyens, mais nous som- « mes riches, et, après tout, il est peu de fa- « milles patriciennes qui ne doivent leur ori- « gine au commerce; plusieurs d'entre elles « exercent encore cette profession (1). Ne « puis-je donc me rapprocher de la noblesse « par l'opulence? Je m'étais dit encore : L'hé- « ritier des Morosini est mon ami; il prendra « pitié de mon cœur: si son rang est élevé, sa « raison l'est plus encore; il me prêtera auprès « de son père l'appui de son éloquence; elle « triomphera peut-être de l'orgueil aristocra- « tique. Tel était l'espoir dont je me berçais; « telle était mon ambition, que je ne crois in- « digne de vous ni de moi. Me serais-je trom- « pé? aurais-je trop présumé de vous?

« Lorenzo m'avait écouté avec impatience:

—« Je trouve bien étrange, dit-il fièrement,

(1) Quoique la profession du négoce fût interdite aux patriciens, beaucoup faisaient le trafic, et la prohibition était tombée en désuétude.

« que vous osiez me taxer d'inconséquence dans « mes principes; je n'en veux rendre compte « qu'à moi seul. Gardez-vous surtout de croire « que je puisse approuver jamais le chimérique « arrangement que vous me proposez. Quant « à mon affection, vous vous l'êtes ôtée par « votre amour pour ma sœur, amour témé- « raire qu'il faut étouffer dans votre ame.

— « Ce langage m'étonne et m'offense, re- « pris-je très ému. J'avais cru pouvoir faire un « dernier appel à votre raison, à votre sensi- « bilité; je vois avec une profonde douleur « qu'il n'y a pas à faire fond sur l'une plus « que sur l'autre. Sachez-le bien d'ailleurs: s'il « était possible que quelque chose me délivrât « de mon amour, ce n'est assurément pas la « menace qui aurait ce pouvoir.

— « Si l'on n'a pas ce pouvoir, on aura du « moins celui de vous interdire la vue d'Emi- « lia, s'écria-t-il d'un ton animé.

— « C'est encore un droit que je vous con- « teste.

— « Nous verrons, dit Lorenzo. »

« La dispute s'était échauffée; nous échan-

geâmes encore quelques propos amers, et d'amis que nous étions, nous nous séparâmes ennemis irréconciliables. Je rentrai chez moi désespéré. La seule tentative qui soutenait mes frêles espérances venait d'échouer; mon malheur était consommé. Je reçus le jour même un billet du père de Lorenzo. Il me reprochait, d'une façon qui me toucha, d'être venu troubler son repos et celui des siens, et, dans les termes les plus ménagés que son extrême politesse avait pu trouver, il me défendait l'entrée de son palais. Ce billet n'avait rien d'injurieux, mais il était formel.

« Obéir en gémissant, que me restait-il de plus à faire? En d'autres circonstances j'aurais eu à redouter l'assassinat, ou tout au moins l'emprisonnement ou l'exil, car une famille puissante avait plus d'un moyen de nuire aux malheureux qui encouraient son inimitié, et l'esprit vindicatif des Vénitiens ne les portait que trop souvent à des excès; mais je n'eus aucune de ces craintes; je rendis aux Morosini la justice de les croire incapables d'une lâcheté. Quitter Venise eût été le parti le plus

sage; mais paraître céder à Lorenzo et fuir devant son courroux, révoltait ma fierté. Toutefois cette idée n'était que spécieuse; la vérité est qu'elle me servit de prétexte pour ne pas m'éloigner des lieux habités par Emilia. Je restai donc à Venise. Je n'allais plus dans le monde : sans autre société que celle de mon père accablé de mes chagrins, je vécus concentré dans une profonde mélancolie, si c'est vivre que d'être livré à un mal sans remède. Le soir, enveloppé dans mon manteau, j'errais autour de la demeure d'Emilia, l'œil fixé sur ces murs de marbre, moins durs, à mon gré, que le cœur des Morosini; ou bien je me faisais conduire en mer dans ma gondole, et là, livré au tumulte de mes pensées, pareil à celui des flots, j'appelais le ciel à témoin de l'injustice des hommes.

« J'avais un valet affidé fort intelligent. Stefano (c'était son nom) aimait Bianca, caméristе favorite d'Emilia. Son intérêt l'attachant au mien, il essaya de pénétrer jusqu'à sa maîtresse, et de savoir d'elle ce qui se passait dans le palais des Morosini; mais ce palais était de-

venu celui du soupçon ; les avenues en étaient si rigoureusement gardées, que les efforts de l'adroit Stefano furent infructueux. Seulement il apprit par voie indirecte qu'il était question de marier Emilia à un membre de la famille Grimani. On savait, me dit-il, qu'Emilia témoignait une extrême répugnance pour cette union, et l'on s'en étonnait d'autant plus dans le monde, que ce Grimani était bien fait de sa personne, riche, et d'une illustre naissance. Le rapport de Stefano, tout en confirmant mon espérance d'être aimé, aggrava mon supplice. Je voyais Emilia, circonvenue par ses parens, résistant d'abord à leurs persécutions, puis contrainte de céder, et traînée à l'autel comme une victime. Alors je ne me connaissais plus ; des transports de rage s'emparaient de moi, et il est sûr que si, dans un de ces momens de délire, Grimani se fût présenté à mes yeux, je lui aurais plongé un poignard dans le sein.

« Un jour, après avoir erré long-temps dans Venise, sans savoir où j'allais, sans autre but qu'un violent besoin d'agitation, je me trou-

vai, au coucher du soleil, auprès de l'église de Saint-Marc. J'y entrais souvent le soir, pour y chercher, comme d'instinct, la solitude, et ce religieux silence qui imite le calme des idées. J'entrai machinalement dans l'église, moins pour prier (le désespoir ne prie plus) que pour y trouver une apparence de repos. Le temple majestueux et sombre était vide; on allait en fermer les portes. Appuyée contre un pilier, un femme, enveloppée de sa mante qui dérobait entièrement son visage, frappe ma vue. Soudain elle s'approche de moi, et, la prenant pour une mendiante, je me disposais à lui donner quelque argent, quand elle me glisse mystérieusement un billet dans la main, et s'éloigne. Je sors de l'église, je rentre précipitamment chez moi, et je lis ou plutôt je dévore ce billet ainsi conçu :

« Il est encore des êtres qui s'intéressent
« à vous. On veut marier Emilia; elle n'y con-
« sentira jamais. Un couvent, s'il le faut, sera
« l'asile de sa douleur. Elle vous conjure de
« supporter la vie. BIANCA. »

« O mélange ineffable de joie et de peine!

Emilia m'aimait donc! Elle me priait de supporter la vie; son courage égalait sa tendresse. Ce billet inattendu ranima un peu l'espoir éteint au fond de mon cœur. Emilia m'aimait! Qu'une telle assurance m'était douce! mais hélas! combien elle devenait douloureuse par la pensée du sacrifice qui devait être imposé à un si funeste amour!

« Peu de jours après, Stefano, en entrant chez moi le matin, m'apprit qu'il y aurait le soir même un grand bal masqué dans le palais des Morosini. Je conçus aussitôt la pensée d'aller déguisé à cette fête que ma jalousie regardait déjà comme celle des fiançailles. Un tel dessein était périlleux; il pouvait compromettre Emilia; un éclat terrible pouvait avoir lieu, si j'étais reconnu; je me dis tout cela; mais je me dis aussi que c'était peut-être la dernière occasion où il me serait possible de la voir. Comment résister à cette idée? de quel poids sont les conseils de la prudence, là où règne l'amour le plus passionné? Je décidai que j'irais à ce bal. O nuit d'affreuse mémoire! O fatale résolution qui m'a plongé dans un abîme!

Il me manquait un crime pour combler la mesure de mes maux.

« A minuit, muni de mon épée cachée sous un ample domino noir, je m'acheminai vers le palais des Morosini. A la faveur de la confusion inséparable à cette heure d'une fête où se trouvait réunie toute la noblesse vénitienne, il ne me fut pas difficile de me glisser parmi la foule des conviés, et de pénétrer jusque dans les appartemens. Parvenu ainsi dans la salle du bal, mes regards avides ne tardèrent pas à découvrir Emilia, et à son aspect je me sentis saisi d'un tremblement convulsif. Elle était sans masque : son excessive pâleur, ses beaux yeux, naguère si brillans, maintenant éteints dans les pleurs, formaient un bien pénible contraste avec la parure éblouissante dont on l'avait sans doute forcée de se revêtir. En cet état qu'elle me parut touchante! Combien mon triste cœur fut attendri! Reine désolée de cette odieuse fête, elle était assise sur un sopha, entourée de ses parens empressés autour d'elle. Debout à ses côtés, je distinguai Lorenzo, je vis, ô ciel! je vis mon rival, penché vers Emi-

lia, l'accablant de soins importuns auxquels elle n'opposait qu'une froideur passive. Tous ils étaient démasqués, et je ne perdis rien de cette scène. En apercevant Grimani, mon premier mouvement avait été de porter la main à la garde de mon épée; je parvins à réprimer ma rage; mais cette main, qui brûlait d'assouvir ma vengeance, se tourna contre moi-même en déchirant mon sein. Comment vous rendre l'horreur de ma situation! Tandis que, dans un salon décoré avec magnificence, et resplendissant de l'éclat de mille bougies, s'agitait tout autour de moi une multitude enivrée de plaisirs; tandis que, aux sons d'une musique enchanteresse, le caprice heureux et volage nouait cent intrigues voluptueuses, dérobant sous mon noir déguisement les fureurs de l'amour et de la haine, j'étais comme un sombre nuage qui recèle la tempête et vient menacer de la foudre le déclin d'un beau jour.

« Jusque-là cependant mon stratagême avait réussi. Seul au milieu de cette foule, j'errais depuis environ une heure dans les divers groupes, sans que personne eût pris garde à

moi, lorsque je me trouvai en face d'un masque richement vêtu à l'espagnole.

« Voilà, me dit-il en passant, un habillement « bien lugubre, et qui vraiment fait tache en ce « lieu : il faut que celui qui le porte ait un cœur « bien ennemi de la gaîté. Ce sera un malheu- « reux en deuil d'une maîtresse perfide, ou bien « quelque vieillard chagrin qui vient malencon- « treusement effaroucher les jeux et les ris. »

« J'avais reconnu la voix d'un ami, de Manfredi Zeno ; mais je ne répondis rien, et je cherchais à m'esquiver, quand, me retenant par le bras, il ajouta :

« Ce triste masque m'intrigue. De par Saint- « Marc ! je saurai le nom de celui qui se cache « sous cette funèbre enveloppe, et je serai son « confident malgré lui. »

« Voyant qu'il me devenait impossible d'échapper à cet indiscret, je me penchai à son oreille, et je lui dis :

« Manfredi, au nom du ciel, de la discrétion ! « je suis Gaëtano Fiorelli.

— « Imprudent ! s'écria-t-il ; et réprimant aussitôt cette exclamation, il me dit à voix basse :

« Qu'êtes-vous venu faire ici? Y songez-« vous, Gaëtano ? votre présence chez les « Morosini me fait frémir. Ah! croyez-moi, « fuyez, et comptez d'ailleurs sur le secret le « plus absolu. »

« Comme il achevait ces mots, Lorenzo passa près de nous.

« Ne peut-on savoir, demanda-t-il à Man-« fredi, quel est cet étrange domino? Je l'ai « déjà remarqué, il a l'air d'une apparition. »

— « Chut! répondit Manfredi sans se décon-« certer, et en reprenant le ton de la plaisan-« terie, chut! Lorenzo, c'est un de nos amis, « un amant soupçonneux qui veut surprendre « une infidèle. Quelle duperie! n'est-ce pas? « une maîtresse est volage; eh bien! on la « quitte pour une autre : voilà la véritable sa-« gesse. Mais enfin, puisque notre ami a au-« jourd'hui le caprice de la jalousie, on ne « peut que le plaindre. Plus tard sans doute « il quittera son masque; pour le présent, crois-« moi, respectons son incognito.

— « Soit, répliqua Lorenzo en s'éloignant « avec Manfredi, nous avons à Venise la li-

« berté du masque. J'aurais soupçonné que « c'était quelque familier (1). En tous cas, il « verrait que le plaisir est seul à l'ordre du « jour. Le plaisir est le dieu des Vénitiens, et « en vérité la vie ne vaut pas qu'on se mette « en peine pour elle. »

« Délivré de cette alerte, je jugeai que le moment était venu de me retirer. Par malheur je ne voulus pas m'arracher de ce lieu, sans avoir encore une fois contemplé Emilia. Elle se promenait alors dans le bal. Je la suivais d'assez près, mêlé à ses nombreux admirateurs, et mes yeux et mon cœur lui adressaient furtivement de derniers adieux. Tout-à-coup une main saisit la mienne, et m'y laisse un papier. Je me retourne; une femme masquée me fait un léger signe, et disparaît. Excessivement ému, je parcours les appartemens, j'arrive à une pièce où il y avait peu de monde et de lumières. Là je déroule à la hâte et en secret le papier qu'on m'avait remis, et d'un coup d'œil j'y lis ce peu de mots tracés au crayon :

(1) On pense bien que l'inquisition avait toujours quelqu'un de ses espions dans toutes les assemblées.

« Vous êtes reconnu.... fuyez, si vous vou-
« lez éviter un éclat qui perdrait..... »

« La main qui avait commencé ce billet n'avait pas eu le temps de l'achever; je reconnus celle de la fidèle Bianca. Au même moment Manfredi, venant à moi, me dit très vite :

« Il n'y a pas une minute à perdre, partez,
« je vous suis. »

« Je restais en suspens, dans une agitation inexprimable : il m'entraîna, et nous franchîmes le seuil du palais.

« Sur le canal régnait une grande confusion occasionée par la multitude des gondoles pressées et se heurtant les unes contre les autres, par l'agitation des torches, par le mouvement tumultueux des valets attendant leurs maîtres. Voyant qu'il ne pourrait trouver de suite ses gondoliers, et pensant, avec raison sans doute, qu'il n'y avait pas de temps à perdre, Manfredi me dit que nous aurions plus tôt fait d'aller à pied, et j'obéis à son conseil. La nuit était sombre et pluvieuse ; la lune voilée par une brume épaisse perçait à peine l'obscurité. Machinalement et sans rien dire

je suivais Manfredi sur les berges qui longent les canaux. Nous avions déjà franchi plusieurs de ces ponts étroits et sans parapets, dont le nombre est infini à Venise, et qui sont si périlleux pour les pas de l'étranger. Comme je mettais le pied sur un de ces ponts, apparut de l'autre côté, semblable à un fantôme, un homme d'une taille imposante, qui, d'abord immobile, semblait être là pour barrer le passage. Soudain il écarte le large manteau dont il était enveloppé; sous ses habits brillans d'or et de soie je reconnais Lorenzo : il met l'épée à la main, et d'une voix menaçante :

« Traître! s'écrie-t-il, tu vas expier ici ton « audace; rien ne peut te soustraire au châti« ment mérité.

—« Lorenzo, répondis-je, je suis le plus in« fortuné des mortels, mais je ne suis coupa« ble d'aucune trahison. Au reste, si vous vou« lez ma mort, frappez, je m'offre en victime ; « ôtez-moi une vie qui m'est insupportable. « Après avoir cruellement abandonné un ami, « il ne vous reste plus qu'à devenir son « assassin.

—« Ta lâcheté, répliqua-t-il transporté de « colère, égale ta perfidie; mais il faut que tu « meures de ma main : te punir moi-même, « c'est faire honneur à un vil séducteur que « réclament les cachots. »

« Manfredi indigné allait s'interposer entre nous; il avait mis l'épée à la main ; justement irrité à mon tour, j'avais tiré la mienne pour repousser l'agression et dans l'espoir de désarmer l'agresseur, quand celui-ci... ô fatalité! ô nuit horrible!... il fond sur moi; incapable, dans sa rage aveugle, de diriger ses coups, il rencontre mon glaive; le fer le perce d'outre en outre; son corps sanglant roule, tombe dans le canal; l'abîme s'ouvre, se referme, et un instant de lugubre silence succède à cette épouvantable scène... Je veux me tuer, me précipiter dans les flots; Manfredi parvient à m'ôter mon épée, il m'embrasse, il m'arrache de ce lieu funeste: « Laissons ce « barbare, me dit-il, abandonnons un furieux « digne de sa fin tragique. » Il m'entraîne à ces mots, sans que, dans l'espèce de stupeur où m'avait plongé cette catastrophe, j'aie au-

cune force à lui opposer, et nous arrivons à son palais, tous deux dans un état impossible à décrire.

« Manfredi s'occupa sur-le-champ des moyens d'assurer ma fuite, et d'abord je m'y opposai de tout mon pouvoir. Abandonner les lieux habités par Emilia me paraissait un effort surhumain; fuir Venise était me déclarer coupable: chargé d'un meurtre, je n'avais plus qu'à mourir. Ce ne fut pas sans peine que Manfredi parvint à me déterminer: « Emilia, me dit-il, « connaîtra la vérité; l'essentiel est que vous « soyez innocent à ses yeux, et vous savoir « sauvé sera pour elle une consolation, tandis « que votre mort causerait peut-être la sienne. « Votre conscience est à l'abri de reproches; « un meurtre involontaire n'est point un « crime; mais si vous demeurez à Venise, cou- « pable ou non, vous ne pouvez échapper aux « rigueurs d'un tribunal inflexible, et vous ne « savez que trop quelles épreuves, quelles in- « famies précéderaient votre trépas, si vous « tombiez entre les mains des triumvirs (1).

(1) L'inquisition d'état, composée de trois juges dont

« Partez donc, Gaëtano, emportez l'espérance « de temps meilleurs, et la confiance dans mon « amitié qui vous restera fidèle. » Persuadé par ces paroles, ou plutôt subjugué par la force des événemens, je ne résistai plus. Je manifestai un seul désir, celui de pouvoir jouir des derniers embrassemens de mon père. Alarmé du retard que cette démarche devait occasioner, de tout ce qu'elle avait de périlleux, des émotions inséparables d'une telle entrevue, Manfredi s'y opposa encore; il ne voulut ni faire venir mon père, ni que je me rendisse chez lui. Tout fut disposé en peu d'instans. Le valet de chambre de Manfredi et deux gondoliers, gens sûrs et déterminés, reçurent leurs instructions, et s'engagèrent à me sauver. Manfredi lui-même prétendait

le choix demeurait secret, n'était assujétie à aucune formalité. Quoiqu'elle évoquât plus particulièrement devant elle les affaires où la politique et la religion se trouvaient intéressées, son pouvoir ne se bornait pas à ce genre de procès. Les formes des procédures, l'appréciation des preuves, la pénalité, tout était arbitraire chez ce tribunal d'autant plus redouté que ses actes étaient plus mystérieux.

m'accompagner jusqu'en terre-ferme. Sentant qu'il n'était déjà que trop compromis, je lui déclarai fermement que je ne partirais point, s'il ne renonçait à ce dessein. Nous descendîmes en silence l'escalier de son palais, et nous nous séparâmes après un long et muet embrassement, étreinte solennelle où mon cœur battant contre le cœur d'un généreux ami, dut lui paraître plus éloquent cent fois que tout ce que ma bouche aurait pu dire.

« Je trouvai dans la gondole des armes et une bourse qui contenait mille sequins, car Manfredi avait pensé à tout. Il faut peu de temps pour traverser les lagunes, et l'obscurité régnait encore, quand je touchai la terre, non loin de Mestre. Les gondoliers firent sans délai force de rames, pour rentrer dans Venise avant le jour. Tout près de Mestre, sur la route qui conduit de ce bourg à Trévise, Manfredi possédait un casin. Ce fut là que Domenico, son valet, me conduisit en toute hâte. Nous entrâmes dans cette maison sans avoir été aperçus. Un concierge, vieux serviteur fidèle, l'habitait seul. Domenico lui communiqua les

ordres de son maître, et se disposa à partir pour Vicence. Ce voyage, sous prétexte d'affaires, avait été combiné pour colorer son absence. L'honnête Domenico ne voulait aucune récompense, je le contraignis d'accepter vingt-cinq sequins, avec prière d'en remettre autant de ma part aux deux braves gondoliers qui m'avaient amené.

« Quitter de suite les états vénitiens, et m'exposer ainsi à traverser une assez grande étendue de pays où j'allais être recherché dans toutes les directions, était une entreprise d'un succès plus que douteux. Il avait donc été décidé que je resterais caché dans le casin de Manfredi, jusqu'à ce que je pusse partir avec moins de danger. Malgré cette prévoyance, je faillis être arrêté le jour même qui suivit ma fuite de Venise. Des sbires se présentèrent dans la maison; mais le secret de ma retraite avait déjà été si bien conçu, et tels furent l'adresse et le sang-froid du vieux concierge, que j'échappai à leurs perquisitions, et qu'ils se retirèrent convaincus qu'il fallait diriger ailleurs leurs poursuites. Une circonstance fa-

vorable vint à mon secours. Je vous ai déjà dit que la nuit du fatal événement avait été orageuse. Le matin qui la suivit, quoique la mer fût fort agitée, les pêcheurs étaient sortis de Venise, comme de coutume. Ils ne rentrèrent qu'avec beaucoup de peine dans le port, hormis un seul qui, poussé en pleine mer par la violence du vent, y avait péri corps et biens. On supposa que le patron de cette barque avait été soudoyé par moi, qu'il s'était engagé à force d'or à me conduire sur les côtes d'Istrie, et que nous avions naufragé dans la traversée. Manfredi eut soin de faire accréditer ce bruit, et dès lors les recherches qu'on faisait de ma personne devinrent moins actives. Mon gardien apprit bientôt cette nouvelle, car mon évasion et la scène tragique qui l'avait précédée étaient l'entretien de tout le pays. Quoique rassuré par cet incident, je demeurai cependant encore quinze jours dans mon asile. Ce temps écoulé, je me préparai au départ. Le vieux concierge me procura des habits de paysan; j'avais laissé croître ma barbe; le chagrin et les veilles avaient d'ailleurs

changé mes traits de manière que mon signalement devenait presque inutile. Je donnai cinquante sequins au brave homme qui m'avait prêté son aide, et je lui remis trois lettres pour les faire tenir à Manfredi, dès qu'il y aurait sécurité. L'une d'elles était pour lui, j'adressais les deux autres à mon père et à Emilia. Vous jugez quel désordre d'idées devait régner dans ces lettres où se peignait dans toute son énergie la vivacité des sentimens dont mon ame était alors oppressée.

« Un soir, travesti en paysan ferrarais, muni d'un poignard et d'une paire de pistolets, portant cachés dans une ceinture les neuf cents sequins qui me restaient, je partis seul et à pied du casin de Manfredi. Evitant soigneusement les villes et les grandes routes, ne marchant guère que la nuit, j'arrivai sans rencontre fâcheuse au pied des Alpes, et, m'engageant dans les détours de la Valteline, je gagnai facilement la petite ville de Chiavenna. Là je pris un guide qui me conduisit dans le pays des Grisons, en me faisant traverser le mont Splughen, où n'existait pas encore la

belle route qu'on y a ouverte récemment. Je vis les sources du Rhin et les cataractes qu'il forme au milieu d'un chaos de rochers et de forêts. Ce n'était plus la riante et voluptueuse Italie : le séjour des glaciers, de sombres déserts, un climat rigoureux, avaient remplacé une terre féconde, un ciel doux et serein; mais je foulais un sol pour ainsi dire vierge, où l'homme, libre au sein de la nature, n'est point pauvre, parce qu'il ignore les besoins factices; n'est point malheureux, parce que ses désirs sont bornés. La Suisse me plut : je parcourus ses cantons démocratiques, dont j'observai avec curiosité les paisibles institutions, les mœurs patriarcales. Quel contraste avec les institutions et les mœurs de Venise! et quelle amère dérision que la liberté des Vénitiens! Fortunés les Suisses, s'ils peuvent conserver leur simplicité antique, s'ils savent opposer leurs âpres montagnes, comme une barrière inaccessible, à notre prétendue civilisation! J'aimais à gravir les hauts sommets des Alpes où l'air est si pur, à suivre les rives des lacs, le cours des torrens écumeux, à pé-

nétrer sous les voûtes religieuses des pins séculaires. Parfois je suivis les chasseurs de chamois dans leurs excursions aventureuses, le long des glaciers où règne un éternel silence. Dans ces régions élevées j'éprouvai ce salutaire effet qu'on attribue à la subtilité de l'air, de calmer les passions, de tempérer les ennuis du cœur. Placé au milieu des scènes les plus grandioses que la nature puisse offrir, je regardais en pitié la faiblesse humaine, et la mienne propre. Alors je ne me sentais pas consolé, car ma peine était inconsolable; mais j'avais moins d'emportement dans la douleur; l'amour me consumait toujours, car il ne devait point s'éteindre; mais ce n'était plus cette flamme dévorante qui anéantit. Mes souvenirs n'étaient plus si déchirans, mes regrets n'étaient plus des remords. Ainsi la simple nature exerce sur nos affections morales une influence que ne sauront jamais égaler les stériles enseignemens de la philosophie.

« Cependant il n'est pas bon que l'homme soit toujours seul. Dans un isolement trop absolu, les mêmes pensées reviennent sans

cesse, la tristesse se reproduit d'elle-même, son amertume va croissant, les plaies de l'ame s'irritent, s'enveniment, et la vie ne peut plus se supporter. J'avais vingt-trois ans : à cet âge l'activité est un impérieux besoin pour l'imagination comme pour le corps. D'ailleurs, dans la retraite où je m'étais confiné depuis plusieurs mois je ne pouvais espérer d'avoir des nouvelles de Venise, et cet état d'incertitude était trop pénible. Tout en me promettant de revenir un jour en Suisse, je résolus de tenter ce que pourraient sur moi les distractions d'une grande cité, et je partis pour Paris.

« J'étais à peine depuis quinze jours dans cette capitale, quand j'y rencontrai un de mes anciens condisciples de Padoue, récemment arrivé, et qui voyageait en France pour son instruction. Il me mit au fait de tout ce qui s'était passé depuis ma fuite.

« Cité devant le tribunal dit de la *Quarantie criminelle*, sa sentence m'avait condamné à mort par contumace, et à la confiscation de mes biens présens et à venir (1). Une famille

(1) Il y avait dans l'ancien gouvernement de Venise

patricienne étant intéressée dans la cause, le conseil des Dix avait d'abord voulu intervenir, et mon père avait été inquiété un moment dans sa personne et dans sa fortune. Cependant le père de Lorenzo, soit générosité, soit qu'il eût cédé aux supplications de sa fille, s'étant retranché dans un silence absolu, et n'ayant exercé aucune poursuite, le conseil des Dix avait peu tardé à laisser l'affaire à sa juridiction naturelle.

« Manfredi avait été l'objet de quelques soupçons; mais le secret de mon évasion fut heureusement si bien gardé, que ces conjectures se dissipèrent bientôt.

« Le jeune Vénitien m'apprit en outre qu'Émilia, plus que jamais opposée au mariage

deux ordres de juridiction criminelle, indépendamment de l'inquisition d'état, tribunal d'exception dont le pouvoir était tout discrétionnaire. Le conseil des Dix avait dans ses attributions les affaires où la sûreté de l'état était compromise, et les procès criminels dans lesquels des patriciens se trouvaient impliqués. La Quarantie criminelle, ainsi nommée du nombre des juges qui la composaient, prononçait sur les crimes des plébéiens. La peine de la confiscation pouvait s'étendre jusqu'aux biens futurs du condamné.

auquel on avait voulu la soumettre, avait obtenu de sa famille la permission d'entrer dans un couvent, et qu'elle paraissait irrévocablement décidée à y prononcer ses vœux.

« Une particularité assez extraordinaire, dévoilée long-temps après, peut servir à expliquer la conduite de Morosini, relativement à mon procès. Par un hasard singulier, lorsque Lorenzo périt, il venait d'être condamné par le farouche triumvirat de l'inquisition. Je vous ai déjà dit que Lorenzo se prononçait avec une grande hardiesse dans ses discours. Averti déjà plusieurs fois d'être plus circonspect, il allait être victime de ses imprudences, et sa vie était vouée au poignard, quand la fatalité le fit tomber sous mon épée (1). Malgré le mystère qui enveloppait l'inquisition et ses redou-

(1) « Le noble mécontent qui parlerait mal du gouvernement sera appelé, et averti deux fois d'être plus circonspect. A la troisième, on lui défendra de se montrer de deux ans dans les Conseils et dans les lieux publics. S'il n'obéit pas, et s'il n'observe pas une retraite rigoureuse, ou si, après ces deux ans, il commet de nouvelles indiscrétions, on le fera périr comme incorrigible. »

(Art. 39 des *Statuts de l'inquisition d'état.*)

tables arrêts, peut-être Morosini, membre influent du grand-conseil, et initié dans la plupart des actes du gouvernement, fut-il instruit, par un moyen que j'ignore, de la menace dirigée contre son fils, ou bien peut-être l'avait-il devinée comme conséquence des avertissemens déjà reçus, et peut-être alors jugea-t-il devoir se taire et concentrer sa douleur dans son sein. Sans donner trop d'importance à cette supposition, Morosini, je le répète volontiers, avait un cœur assez magnanime, un esprit assez juste, pour ne point chercher à se venger de l'attentat du fils sur la personne d'un père innocent et infortuné. Quoi qu'il en soit, vous voyez par là combien le sort était acharné contre moi, car j'eus l'horrible malheur de servir involontairement les desseins d'un tribunal abhorré, de remplir à mon insu l'office de ses sicaires à gages. Lorenzo eût inévitablement péri; sa mort était écrite; qui sait si dans la nuit même où il fut frappé par un ami de jeunesse, il n'était pas destiné aux coups de la trahison? Sa perte m'eût causé de vifs regrets; mais du moins

elle ne m'eût point laissé les remords qui m'ont déchiré.

« Les détails qui me furent donnés par mon jeune compatriote étaient affreux, puisqu'ils ne me laissaient plus aucun doute sur la consommation de ma ruine; j'y trouvai toutefois quelques motifs de consolation. Mon père et Manfredi étaient à l'abri de tout ce que j'avais redouté pour eux; Emilia me donnait une admirable preuve d'amour et de fidélité; si elle était perdue pour moi, du moins elle n'appartiendrait point à un autre. Mais combien d'amertume au milieu de ces pensées rassurantes! Je me voyais accablé sous le poids d'une sentence infamante, regardé dans Venise comme un vil assassin, déshonoré, ruiné, banni à jamais de ma patrie. J'y laissais à mon père, pour prix d'une vie toute consacrée à la probité la plus intacte, l'opprobre attaché par moi à son nom. Je ne devais plus revoir cet excellent père, cette adorable Emilia dont j'avais si cruellement changé la destinée brillante, cette belle Venise où n'habite point le bonheur, mais où le plaisir en offre l'image,

où les mortels, doucement abusés par de riantes illusions, se bercent dans une insouciance voluptueuse. Cité charmante, foyer paternel, objets si exclusivement aimés, je ne devais plus vous revoir, j'étais séparé de vous sans retour, et j'avais tout perdu à la fois, même l'honneur. Il me fallait donc désormais traîner ma pénible existence sur les terres étrangères. J'avais renoncé à l'espérance en sortant de Venise, semblable aux mortels qui mettent le pied sur le seuil de l'enfer du Dante (1).

Abîmé de tourmens, je ne sais comment je ne succombai pas sous le joug de l'existence. Vingt fois je voulus secouer ce fardeau qui dépassait mes forces. Pourtant j'eus l'affreux courage de vivre, soit que, en effet, l'espoir ne meure jamais tout entier dans le cœur de l'homme, et que l'instinct inné de sa conservation maîtrise chez lui les autres sentimens,

(1) Lasciate ogni speranza, voi ch'entrate *.
Divina commedia, canto III.

* Mortels qui pénétrez dans ce funèbre lieu,
Dites à l'espérance un éternel adieu.

soit horreur du suicide, et ce doute effrayant du néant qu'un de vos poètes a su exprimer admirablement, à l'imitation du Sophocle anglais (1).

« La réputation méritée de Goldoni l'avait fait attirer en France, et l'estime accordée à ses talens l'y retenaient depuis vingt-deux années. Il avait fait représenter avec succès plusieurs de ses pièces sur les théâtres de la comédie française et de la comédie italienne. Attaché au service de Mesdames, filles de Louis XV, en qualité de professeur de littérature italienne, il avait ensuite donné des leçons à madame Clotilde et à madame Elisabeth, sœurs de l'infortuné roi Louis XVI. Quand j'arrivai à Paris, il habitait cette ville où il est mort au milieu des tourmentes de 1793. J'allai voir

(1) Le narrateur fait sans doute allusion ici à ces beaux vers de Ducis, imités de Shakespeare :

La mort, c'est le sommeil.... c'est le réveil peut-être.
Peut-être.... Ah ! c'est ce mot qui glace épouvanté
L'homme au bord du cercueil par le doute arrêté :
Devant ce vaste abîme il se jette en arrière,
Ressaisit l'existence, et s'attache à la terre.

HAMLET, Acte IV, sc. I.

Goldoni qui, en ma qualité de Vénitien, m'accueillit avec la plus aimable cordialité. Cet auteur ingénieux et fécond, trop fécond peut-être (1), joignait à un esprit singulièrement observateur, une modestie sincère, et une touchante bonhomie qui le faisaient chérir dès la première vue. Il me plaignit, chercha à me consoler, et m'offrit son appui de cette manière ouverte et franche qui ne laisse aucun doute sur la réalité de l'offre. Je m'étais logé dans un quartier retiré où j'avais résolu de vivre en solitaire. Goldoni, que mes malheurs avaient intéressé, combattit de toute la force du raisonnement et de l'amitié un projet qu'il regardait comme funeste à mon âge. Plusieurs fois il vint me relancer dans ma retraite misanthropique, et m'en arracher presque malgré moi, pour me conduire au théâtre. Bientôt il me procura la connaissance de plusieurs hommes distingués de cette époque. Dès-lors je partageai mon temps entre l'étude, et la société des artistes et des gens

(1) Le nombre de ses pièces de théâtre, comédies, drames et opéra-comiques, s'élève à plus de deux cents.

de lettres, la seule qui pût vaincre ma répugnance pour le monde.

«Lors de mon arrivée à Paris, pendant l'automne de 1782, il y avait quatre années que Voltaire et Jean-Jacques Rousseau n'étaient plus (1); mais d'Alembert, Diderot, l'abbé Raynal, Marmontel, et d'autres hommes justement célèbres, survivaient aux deux grandes lumières du dix-huitième siècle. J'ai vu de près ces débris d'une belle époque; j'ai plus intimement connu Diderot : il m'honora de son amitié, dont je n'ai malheureusement que trop peu joui (2).

« Un cœur chaud et une tête paradoxale, c'était Diderot. Son imagination bouillante et désordonnée était opposée à tout système, et le fit errer sans conviction et sans but dans le domaine de la pensée, y jetant çà et là des lueurs éblouissantes, mais point cette lumière pure et féconde qui éclaire le présent et l'avenir. Avec des connaissances très variées, il eut un scepticisme vague, des opinions tran-

(1) Morts en 1778.
(2) Diderot mourut le 30 juillet 1784.

chées sans être précisément arrêtées, surtout trop de verve d'artiste pour avoir de la correction et de la patience. Aussi a-t-on dit de lui avec raison qu'il a écrit des pages admirables, mais qu'il n'a point fait un bon livre. Il eut le génie qui crée, sans la sagesse qui perfectionne. Sa véhémence l'entraîne quelquefois à des aberrations de style. Cependant il ne faut pas oublier ce que disait à ce sujet Jean-Jacques : « Quand Diderot paraît obscur, « ce n'est pas toujours sa faute. » La conversation de Diderot, on l'a souvent répété, était extrêmement brillante, et parfois préférable à ses meilleurs écrits. Il écoutait d'abord en silence et d'un air préoccupé; mais si l'on discourait sur une matière qui lui plût, bientôt sa belle tête de penseur, semblable à celle d'un philosophe antique, s'animait par degrés; on voyait ses genoux s'entrechoquer (c'était comme un signal); alors il s'emparait de la parole qu'il ne cédait plus. Analysant et fécondant de ses propres idées les idées qu'on venait d'émettre, il s'élevait à l'enthousiasme le plus passionné, à l'éloquence la plus entraînante.

Du reste, la droiture et la sensibilité de son cœur rectifiaient les écarts de son esprit trop chaleureux. Je craindrais d'affaiblir ici, en le citant, ce qu'il me dit plus d'une fois sur les institutions de Venise, et sur ma position en particulier. Son indignation contre les préjugés sociaux s'exhalait en paroles acerbes, mais du raisonnement le plus puissant; et si j'ai pu recouvrer la sécurité de conscience que m'avait enlevée la fin tragique de Lorenzo, c'est aux discours fortement persuasifs de Diderot que j'ai principalement dû ce bienfait.

« La nouvelle existence que je m'étais faite, eût été entièrement de mon goût, si j'avais pu dégager mon cœur de la tristesse où il était plongé. Le matin je me livrais chez moi à l'étude de la littérature française pour laquelle j'ai toujours eu de la prédilection, ou bien j'allais méditer, un livre en main, sous les belles allées du Luxembourg qui était dans mon voisinage. Parfois, étendant mes promenades solitaires, je m'enfonçais dans les bois qui environnent Paris, et là je m'abandonnais à des

rêveries qui, pour être douloureuses, n'étaient pas sans charmes, car ma peine, sans être moins profonde, n'était plus si poignante, et se transformait insensiblement en une mélancolie qui est demeurée l'état habituel de mon ame. La mélancolie, cette affection pénible et chère qu'on a si bien nommée la volupté du malheur, est peu connue chez nous autres hommes méridionaux, pourvus de sensations trop vives pour être durables; mais si elle compose en Italie un caractère exceptionnel, l'adversité m'a rangé au nombre des exceptions. Sous les ombrages de Meudon et de Vincennes, ma pensée rapide me reportait vers cette Venise tant regrettée, vers le toit paternel, d'où j'avais été chassé comme un ange déchu, vers cette douce Emilia, objet et victime de l'amour le plus passionné. En remémorant ainsi le passé, je m'attendrissais jusqu'aux larmes; ces larmes du moins étaient un soulagement, et, ne pouvant plus vivre d'espérances, je vivais avec mes souvenirs. Quoique amant de la solitude, je n'ai jamais pu m'y accoutumer le soir, soit préjugé d'en-

fance, ou organisation particulière, soit que la terrible nuit de Venise ait laissé sa sombre empreinte dans mon imagination; c'est une faiblesse sur laquelle je n'ai pu me vaincre. Je passais donc mes soirées dans les maisons où se réunissaient les hommes éclairés. D'autres fois j'allais à la Comédie-Française: là, assis dans un coin du parterre, seul au milieu de la foule, j'admirais tour à tour l'énergie de Corneille, l'élégance de Racine, et la vérité des portraits de Molière.

Cependant, quoique je vécusse avec une grande simplicité, l'argent que j'avais apporté de Venise s'épuisait. J'étais déchu dans ma patrie de mes droits civils, et je n'avais plus d'héritage à espérer. Mon père, surveillé par le gouvernement, ne pouvait en ma faveur placer des fonds à l'étranger. Il parvint toutefois à me faire passer successivement environ dix mille sequins (1), et ces sommes réunies me rendaient riche pour le nouveau genre de vie que j'avais adopté. Trois ans s'étaient à

(1) Le sequin de Venise vaut à peu près 12 francs 50 centimes.

peine écoulés, quand je reçus la nouvelle de la mort de mon excellent père. Quoiqu'il fût déjà vieux, le chagrin avait peut-être abrégé ses jours : ce doute cruel, toujours présent, m'a ravi tout moyen de consolation. J'appris en même temps qu'Emilia venait de prononcer les vœux irrévocables qui nous séparaient à jamais sur cette terre. Vœux terribles! vie du cloître! mort de l'ame, avant-courrière de l'autre mort! vous êtes, comme le tombeau, l'écueil où vient s'abîmer l'amour. Ah! du moins le tombeau ne renferme que des corps insensibles; dans le cloître on se survit à soi-même, dans le cloître on est enseveli tout vivant! Ces deux nouvelles, reçues à la fois, rouvrirent et ulcérèrent les plaies de mon cœur. Pourtant j'aimai à penser que ma chère Emilia, moins infortunée que moi, avait pu trouver dans le sein d'une religion tutélaire la paix refusée à son amant proscrit. Compagne et tourment de mes pensées, être angélique dont l'image m'apparaît sans cesse comme un rêve de félicité, c'était bien pour toi que je t'aimais. Trop sûr de ne t'oublier jamais, je

souhaitai d'être oublié de toi. Hélas! ce triste souhait n'a pas même été exaucé!

« Fatigué du tumulte de Paris, j'avais loué une maisonnette dans la vallée de Montmorency. Je me lassai de la campagne, car tout me lassait, surtout le repos, ou plutôt je m'étais à charge à moi-même. Je me mis à voyager, pour user en quelque sorte mon activité. Je parcourus diverses contrées de la France, la Hollande et l'Angleterre. Dans ces divers pays, en Angleterre particulièrement, j'admirai les efforts de l'industrie humaine; mais je vis que, là comme partout, l'intrigue envahit le pouvoir et les honneurs qui appartiennent à la seule vertu; que l'opulence, fruit d'une adresse trop souvent coupable, est concentrée dans les mains du plus petit nombre; que la misère est pour les masses, et le bonheur une chimère pour tous. J'eus la conviction que la liberté anglaise si vantée n'est qu'un vain mot habilement commenté, un charlatanisme exploité au profit de l'aristocratie la plus arrogante, et à l'aide duquel est dupée l'énergie d'un peuple fier. Le caractère anglais,

observé dans les moyennes classes, me parut très digne d'estime; mais le peuple français m'a toujours plu davantage par son esprit, sa générosité, sa bravoure, et sa disposition plus générale aux sentimens magnanimes. Cette aimable nation me semble avoir les qualités et les défauts qui proviennent d'une imagination vive. Prompte à s'enflammer pour le bien, elle peut tourner cette même ardeur vers le mal; mais elle revient plus rapidement encore de ses égaremens. Elle aime et veut la liberté, parce que tout ce qui tient aux sentimens généreux la saisit et la transporte, extrême qu'elle est; mais elle a su et saura la conquérir, sans profiter jamais de la victoire; car pour la conquête il ne faut que du courage, et il faut du sang-froid pour fonder des institutions durables.

«Cependant éclata la mémorable révolution française, qui a si puissamment modifié le sort de ce pays et celui des autres états de l'Europe, événement gigantesque, prévu longtemps à l'avance par les esprits judicieux qui savaient observer la marche des choses. Il ne

m'appartient pas de rechercher ici quelles furent les causes politiques de la catastrophe qui amena la chute d'une monarchie de huit siècles ; un pareil examen est du domaine de l'histoire. Quant aux conséquences, vous les avez vues, quoique jeune encore, de vos propres yeux, et votre vieillesse n'en verra peut-être pas l'accomplissement, car la révolution française, plusieurs fois recommencée, n'a pas fermé l'abîme qu'elle avait ouvert. Je dirai seulement que cette révolution, pure dans son principe, offrait un spectacle admirable à son début. Le fameux serment du jeu de paume, scène si décisive, assura les droits du peuple, et les imposans travaux de l'assemblée nationale parurent consolider la liberté. Bientôt s'émurent le plus noble courage et le patriotisme le plus généreux ; une éloquence inconnue jusque-là vint se révéler à une tribune récemment placée en face d'un trône ; car la France, féconde en talens dans les temps ordinaires, ne connaît pas elle-même toutes ses ressources : qu'il advienne une crise, et soudain des gloires nouvelles brillent impro-

visées comme par enchantement. Quelle était belle alors, cette France ! Quelle resplendissante aurore de régénération ! Mon cœur, un moment distrait de ses peines, applaudit aux éclatans débuts d'une liberté, audacieuse et fière aux états-généraux, enthousiaste et forte à l'assemblée constituante, plus tard, hélas ! viciée dans son but et poussée à sa perte. Je vis les beaux jours des Lafayette, des Necker, des Bailly ; elles résonnent encore à mon oreille les improvisations des Vergniaud, des Barnave, des Casalès ; je crois entendre ce Mirabeau si véhément, si redoutable, dont la parole altière était une puissance. Mais quand j'eus vu l'infortuné Louis XVI entraîné par le flot populaire de Versailles à Paris ; ce débile monarque arrêté dans son évasion ; la convention naître du pénible enfantement de l'assemblée législative; alors jugeant aisément que la plus sainte cause allait être souillée, que le torrent de l'anarchie menaçait de tout confondre dans son impureté, je ne voulus point assister aux scènes lugubres que préparaient des forcenés; suivant l'émigration, mais

non en fugitif comme elle, je retournai vers les montagnes de Suisse, asile paisible où la nature dédommage des iniquités des hommes.

« Le pays de Glarüs en Suisse forme un des petits cantons démocratiques. Non loin du bourg de Glarüs, au sein des Hautes-Alpes, s'ouvre un vallon appelé le Klœnthal. Je venais de visiter les populations libres d'Appenzell, d'Uri, de Zug et d'Unterwald. Parvenu à Glarüs, le hasard conduisit mes pas dans le Klœnthal. Une gorge sauvage s'offre à mes yeux; je veux y pénétrer. Je suis un sentier rapide, je remonte ainsi le cours d'un torrent qui, roulant ses ondes impétueuses sur des rocs brisés, ressemble à une longue cascade. L'âpreté du lieu me plaisait; je m'aventure dans les détours de ce ravin où je n'étais entouré que des débris de la nature. Depuis deux heures je gravissais ce chemin difficile, et, n'en devinant pas le but, je songeais à rétrograder, quand je crois voir que la gorge commence à s'élargir. Encouragé par cette remarque, je continue ma route, et bientôt arrivé à un rocher qui la termine, un tableau

enchanteur se déroule à ma vue : c'était le Klœnthal. La nature, si variée en Suisse, n'a rien de plus charmant et de plus imprévu dans ses contrastes. Représentez-vous une vallée dont la circonférence, d'environ deux lieues, est ceinte de montagnes qui la défendent de toutes parts. Au milieu est un lac limpide et tranquille où se reflètent le ciel, les monts et les bois. Les rives du lac sont bordées de pelouses fraîches, de bocages riants. Là seulement deux ou trois habitations de pasteurs, quelques vaches paissant en liberté dans les prés émaillés de fleurs, des chèvres grimpantes broutant çà et là parmi les rochers, et s'arrêtant comme surprises de voir un étranger en ces lieux. Sur un roc tapissé de mousse et de lierre, est gravée une inscription en l'honneur de Gessner. Rien en effet ne saurait mieux que ce site réaliser les rêveries pastorales du Théocrite de l'Helvétie. On se croit soudainement transporté dans la Thébaïde, en Arcadie, dans ces aimables contrées chantées par les poètes bucoliques. La solitude n'a rien là de pénible, car y il règne un silence qui n'est pas

attristant, un air de calme et de sérénité qui se répand dans l'ame.

«Enchanté de la découverte que j'avais faite, je revins à Glarüs. Mon hôte, à qui je fis part de mon excursion, m'apprit que le Klœnthal servait de communication entre les Glaronais et les habitans du canton de Schwitz. « Cette « jolie vallée est inhabitée, me dit-il, parce « que, étant fort élevée, elle est très froide « en hiver; et comme elle est peu riche en « pâturages, quelques bergers seulement y « conduisent leurs troupeaux, et s'y installent « durant les mois d'été. Elle est d'ailleurs « presque inconnue des voyageurs qui ne la « visitent que rarement.» Content de ces renseignemens, et séduit par le charme du lieu, je résolus de m'y construire une demeure : pourquoi ne me fixerais-je pas, me disais-je, dans ce pays qui paraît habité par de bonnes gens ? Je passerai la belle saison dans une retraite de mon goût, et, aux approches de l'hiver, redescendant dans la vallée, je reviendrai vivre avec des hommes libres, simples de mœurs, et abrités par leur position contre

la corruption des villes. Partageant ainsi mon temps entre la solitude et la société, j'aurai tour-à-tour les avantages de l'une et de l'autre. La solitude me reposera du commerce des hommes, et ils me distrairont de la solitude.

« Ce projet une fois conçu, son exécution n'était ni longue ni difficile. J'acquis à peu de frais un terrain dans la partie la plus agréable du Klœnthal. Les forêts voisines me fournirent les matériaux d'une habitation bâtie tout en bois, suivant l'usage du pays. Près du lac, au fond d'une anse, et adossée à un rocher vêtu de verdure, dans une situation tout-à-fait pittoresque, s'éleva bientôt mon humble demeure. Je la munis de meubles et d'ustensiles grossiers, mais commodes; je fis construire un canot; je fis venir de Zürich un fusil et quelques livres; je pris à mon service un jeune garçon qui devait, une fois par semaine, aller chercher mes provisions au bourg. Un mois suffit à ces dispositions; au bout de ce laps de temps j'étais déjà installé dans mon ermitage.

« C'est ainsi que je vécus plusieurs années dans cette contrée reculée, passant les mois d'été dans ma solitude du Klœnthal, l'hiver dans la vallée de Glarüs, et faisant de temps en temps des excursions dans les autres parties de la Suisse. Sitôt que la fonte des neiges laissait le vallon à découvert, avec quel plaisir je revoyais mon agreste domaine! avec quel doux saisissement j'allais recherchant les rochers et les arbres sur lesquels j'avais tracé les noms chers à ma jeunesse! Rentré sous mon paisible toit, comme je me livrais volontiers à mon humeur contemplative! La liberté était le seul dédommagement que le sort eût laissé à mes peines; mais au moins je pouvais jouir de ce bien dans sa plénitude. Mes matinées étaient ordinairement consacrées à la culture d'un jardin que j'avais créé, ou à embellir de mes mains un petit bois que j'avais nommé le bosquet d'Emilia. Ce bosquet était pour moi le bois sacré : je l'émondais avec un soin religieux; j'y avais percé des allées que je tapissais de mousse. Près d'un banc de verdure, où je venais me reposer

et rêver, s'élevait un vieux bouleau, devenu le monument de mes souvenirs, car j'y avais écrit des vers de Pétrarque et le nom d'Emilia. Pétrarque est le poëte des amans malheureux; mon infortune égalait la sienne, et Laure ne fut pas plus belle qu'Emilia. Mon cher bosquet était ma promenade favorite. Souvent, suivi d'un chien, mon compagnon fidèle, j'allais à la chasse dans les montagnes voisines. Presque tous les jours, après mon dîner, je m'élançais dans mon bateau, et errant sur le lac, qui est assez étendu, je ne me lassais point d'admirer les beautés d'un séjour où la nature se montre à la fois suave et grandiose. Le soir, je me livrais à la lecture et à la méditation, et je bénissais la Providence qui, après tant de vicissitudes, daignait m'accorder une tranquillité passive, le seul bien qui fût à ma portée.

« Je recevais parfois la visite de mes amis de Glarüs, qui venaient pour avoir des nouvelles du solitaire de la montagne, car c'était ainsi qu'on m'appelait dans le pays. A de rares intervalles quelques étrangers pénétraient dans

le Klœnthal; mais je savais me soustraire à leur froide curiosité. Je jouissais d'ailleurs d'une sécurité parfaite dans mon isolement, parce que j'étais aimé dans le canton, et parce que les mœurs, plus puissantes que les lois, y rendent les crimes peu communs.

« Vers la fin de l'automne, quand le froid, précoce sur les hauteurs, recommençait à s'emparer du vallon, je retournais à Glarüs, où mon existence, quoique différente, n'était pas moins douce. Les habitans de ce canton sont honnêtes et industrieux. Le luxe y était tout-à-fait inconnu, mais l'aisance assez générale, parce que, d'une part, il fallait peu d'argent pour la donner, et parce que, de l'autre, le travail y étant en honneur, la procurait aisément. Adoptant leur genre de vie, n'apportant chez eux aucune prétention, ne leur demandant pour le commerce intellectuel que ce qu'ils pouvaient me donner, il m'était facile de me concilier leur affection. Aussi fus-je traité bientôt, comme je le souhaitais, avec cette bonhomie aimable que l'estime accompagne, et qui ne dépasse point

les bornes d'une juste familiarité. J'assistais à la veillée chez mes voisins : j'aimais les contes naïfs que faisait un vieux laboureur, et l'attention mêlée d'étonnement des femmes qui l'écoutaient en filant leur rouet ; les rondes et les danses des jeunes filles m'amusaient ; je m'intéressais en soupirant à leurs innocentes amours. Chaque dimanche j'invitais tour-à-tour deux ou trois des notables du bourg, que je traitais de mon mieux. J'eus souvent occasion d'admirer combien leur esprit sans culture était judicieux et sensé. Privés des notions que donnent la lecture et l'étude, mais libres des préjugés qu'elles nous communiquent, leur simple bon sens, guidé par les seules inspirations de la droiture d'ame, jetait quelquefois, même sur des questions ardues, plus de lumières que ne l'eût pu faire une philosophie dogmatique. Le pasteur du lieu était un bon vieillard fort instruit et d'un esprit conciliateur, avec lequel je formai une liaison assez étroite.

« Cette manière de vivre me convenait assez, et je crois que j'aurais volontiers passé

mes jours de la sorte. Suivant le sage conseil de mon ami le pasteur, peut-être, lassé de toujours être seul, me serais-je marié dans le pays : c'était assurément ce que je pouvais faire de mieux que d'y former un établissement fixe. Avec ma modique fortune, j'étais riche pour une contrée où le superflu n'est pas chose nécessaire; il ne tenait qu'à moi de choisir parmi les plus jolies filles du canton une épouse, point brillante, mais chaste et raisonnable; attaché à la Suisse par les liens d'une nouvelle famille, j'aurais vécu, sinon heureux, du moins paisible; mais il eût fallu pour cela qu'un premier amour, trop enraciné dans mon cœur, pût laisser place à d'autres sentimens; il eût fallu oublier, et l'oubli m'était impossible.

« Il était décidé que le repos n'était point fait pour moi. Vainement j'avais cru trouver un port assuré après tant d'orages; d'autres tempêtes allaient m'assaillir. Réservé à une vie errante, je devais vieillir dans l'isolement, et ne voir que bien tard le terme de mes adversités.

« Le grand capitaine qui, de nos jours, a détruit et élevé tant de trônes, commençait l'édifice de sa future grandeur. Tandis que la France était minée par des dissensions intestines, les rapides victoires d'un jeune conquérant la faisaient respecter au dehors. Devenu l'arbitre du sort de l'Italie, le général Bonaparte s'était emparé de Venise; il lui avait été donné d'anéantir d'un seul coup une puissance qui comptait quatorze siècles de durée. Le 17 octobre 1797 fut signé le traité de Campo-Formio, qui rayait la république vénitienne du rang des états européens, démembrait son territoire, et livrait à l'Autriche la malheureuse Venise.

« Lorsque le bruit de cet important événement vint retentir jusqu'au fond de ma retraite, tout en gémissant sur la triste destinée de ma patrie, je sentis renaître en moi quelques vagues espérances, car enfin les formes du gouvernement vénitien allaient être changées; un joug humiliant succéderait, à la vérité, au despotisme des oligarques, mais je pouvais rentrer sans péril dans ma ville

natale; je pouvais, après une si longue absence, me rapprocher de mon Emilia; je pouvais..... jusqu'où ne s'égarait pas mon imagination, en se rouvrant à des illusions décevantes! Dès-lors je résolus de retourner en Italie; je vendis à la hâte mon petit domaine du Klœnthal, que je ne quittai pas sans quelques soupirs; je dis adieu à mes amis de Glarüs, et, suivi de leurs vœux et de leurs regrets touchans, je quittai pour jamais ces montagnes hospitalières dont le doux souvenir console encore mes vieux jours.

« Je venais de traverser à pied les Alpes, et je revoyais avec une indicible émotion le ciel de l'Italie. Une indisposition assez grave m'avait contraint de m'arrêter quelque temps à Milan. Un matin, je m'étais traîné au cours *de' Servi*, promenade habituelle des Milanais, et, me sentant épuisé, je m'étais assis sur un banc. Sur ce même banc vint se placer une femme dont la mise n'annonçait pas une personne au-dessus du commun. En la regardant machinalement, il me sembla que ses traits m'étaient connus, sans que je pusse me rap-

peler distinctement où et quand je l'avais vue. Je remarquai bientôt qu'elle m'examinait aussi de temps en temps avec le même air de doute. Je la regardai avec plus d'attention, et une lueur soudaine perçant à travers mes souvenirs confus :

« Si je ne me trompe, c'est Bianca que je « revois, m'écriai-je?

—« Seriez-vous Gaëtano Fiorelli? » s'écria-t-elle à son tour?

« C'était en effet Bianca que le sort me rendait, Bianca, la fidèle camériste d'Emilia. Depuis notre séparation, seize années avaient pesé sur sa tête comme sur la mienne, et nous avaient rendus presque méconnaissables l'un pour l'autre. Vous jugez combien de questions se croisèrent à la fois, et si notre entretien dut être intéressant.

« Emilia! Emilia vit-elle? » Ce fut la première question que j'adressai tout tremblant à Bianca.

—« J'ai quitté Venise depuis deux ans, me « répondit-elle; mais alors Emilia vivait. Quoi-« que sa santé fût chancelante, son courage

« et sa résignation doivent conserver sa pé-
« nible existence. Elle est religieuse au cou-
« vent de *Santa-Cattarina*, de l'ordre de Saint-
« Augustin, sous le nom de sœur Hélène. Ah!
« monsieur, quel amour c'était que le sien, et
« quel douloureux sacrifice fut imposé à son
« héroïque vertu!

—« Et son père! et son excellente mère! et
« mon ami Manfredi Zeno! que sont-ils deve-
« nus? parlez, ma chère Bianca, parlez, je
« vous en conjure.

—« Le seigneur Morosini et son épouse ne
« sont plus: le père d'Emilia mourut en 1791,
« et la signora Beatrice le suivit de près au
« tombeau. Quant au seigneur Manfredi, il y
« a trois ans qu'il quitta Venise pour aller à
« Vienne, disait-on, et il n'était pas de retour
« lors de mon départ. Mais vous, monsieur,
« qu'avez-vous fait depuis tant d'années? on ne
« vous croyait plus de ce monde: Emilia elle-
« même est persuadée que vous avez péri.»

« Je racontai en gros mes aventures à Bianca, et je lui annonçai mon projet de me rendre à Venise.

« Suivant toute apparence je ne pourrai voir « Emilia, lui dis-je ; je désire seulement qu'elle « soit instruite de ma destinée; je veux rendre « mon dernier soupir près des murs qui la dé- « robent à mon amour. »

« A son tour, Bianca me donna des détails sur ses propres affaires. Après ma catastrophe de Vénise, elle avait épousé Stefano, mon valet. Les bienfaits de mon père les avaient mis en état de vivre commodément; mais Stefano ayant perdu presque toute sa petite fortune dans un commerce hasardeux, s'était mis au service d'un lord qui l'avait emmené en Angleterre, et devait bientôt revenir en Italie. Bianca avait alors quitté Venise pour venir s'établir à Milan, et elle y attendait le retour de son mari qui lui avait donné rendez-vous dans cette ville.

« La rencontre fortuite que je venais de faire me parut d'un heureux présage : c'était, hélas ! ma dernière illusion, et j'en jouis aveuglément. Je contraignis Bianca d'accepter le peu d'or dont je pouvais disposer, et, consultant plus mon impatience que mes forces,

sans attendre que ma santé fût entièrement rétablie, je m'acheminai vers Venise. Je pris par prudence un nom supposé, car ma contumace n'ayant pas été purgée, il pouvait y avoir encore du danger à reparaître là où j'avais été condamné à mort. Parvenu sur le rivage des lagunes, je vous laisse à juger avec quel saisissement j'aperçus au loin les édifices de la ville de Saint-Marc. Après tant d'années d'exil je revoyais ma patrie. Ceux-là seuls qui ont eu le malheur d'être proscrits peuvent apprécier le vif sentiment de joie qui s'empare de l'ame au retour. Que de pensées vinrent m'assaillir à la fois! avec quel empressement je m'élançai dans la gondole qui allait me porter vers la rive tant désirée!

J'entrai dans Venise à la chute du jour. J'étais chancelant et je me sentais défaillir en mettant le pied sur la place de Saint-Marc. Quand on me demanda où je voulais être conduit avec mon bagage, hors d'état de rien voir ni de rien entendre, je ne faisais aucune réponse. Ce ne fut qu'après que la question m'eut été plusieurs fois réitérée que, sortant

de mon absorbement, je répondis que cela m'était indifférent. Une fois dans l'auberge où l'on m'avait mené, je me sentis si faible que je fus forcé de me mettre de suite au lit; mais, agité par les pensées tumultueuses qui bouleversaient mon esprit, je me relevai vers minuit, dans une espèce de délire fiévreux, et je sortis de l'auberge, avec l'intention d'aller attendre le jour sous les murs du couvent de Santa-Cattarina. Pour m'y rendre, il me fallait passer devant la maison de mon père: ce fut un nouvel assaut pour moi. Je m'agenouillai sur le seuil que je baisai avec transport, et je soulageai ma douleur par des larmes abondantes.

« Hélas! m'écriai-je, voilà bien la maison pa-
« ternelle! voilà cet asile où le vertueux au-
« teur de mes jours prodiguait à ma jeunesse
« des soins si tendres! Mais cette demeure, qui
« devait m'appartenir, est occupée maintenant
« par d'autres possesseurs. Un valet qui en sor-
« tirait à cette heure, me prenant pour un
« homme suspect, pourrait insolemment me
« chasser de ces degrés que je presse de mes

« lèvres, que j'arrose de mes pleurs. Je suis « un étranger dans ma patrie, un inconnu à « la porte de ma propre maison. »

« Je m'éloignai plus accablé que consolé en revoyant cette habitation si chère. Je me rendis au couvent d'Emilia. Les églises s'ouvrent au point du jour, et je voulais entrer dans celle du couvent, dès que l'accès m'en serait permis. Je comptais examiner les abords de cette prison monastique; j'avais le vague espoir d'obtenir dans le voisinage quelque renseignement utile. Pour mieux dire, je n'avais aucun projet déterminé; l'instinct de mon amour m'amenait seul en ce lieu; l'idée d'arriver jusqu'à Emilia ne s'offrait à moi qu'avec un cortége de difficultés insurmontables. Je m'assis près de là, les yeux fixés sur les murs du couvent, et de la sorte j'attendis impatiemment le jour. Chaque minute me paraissait une heure, et les heures étaient bien lentes au gré de mes désirs. Aucun passant ne venait me troubler; aucune lumière ne se montrait aux fenêtres; je n'entendais que le bruit léger de l'onde qui venait à petits flots

se briser sur la berge du canal près duquel est situé le couvent. La lune, à demi cachée par le brouillard, se montrait triste et pâle, telle à-peu-près que je la vis dans la funeste nuit où périt Lorenzo, et cet aspect m'avait plongé dans une rêverie douloureuse, lorsque tout-à-coup (l'horloge venait de sonner la quatrième heure) le silence qui régnait autour de moi fut interrompu par des chants religieux qui me parurent provenir d'un autre couvent plus éloigné. C'étaient des voix d'hommes: leurs intonations lointaines étaient plaintives comme ces cantiques funèbres qui accompagnent les trépassés à leur dernier asile. A ces accents du deuil, un sombre pressentiment vint glacer mon cœur, et j'employai vainement pour le combattre les efforts de ma raison affaiblie.

« Enfin les portes de l'église roulent sur leurs gonds; j'aperçois l'intérieur du sanctuaire; je pénètre sous les parvis sacrés; je reconnais, au fond du chœur, la grille qui cache les religieuses au regard profane des assistans.

« Là, me disais-je, mes yeux avides devine-

« ront peut-être ma chère Emilia, lorsque avec « ses compagnes elle viendra entendre le ser« vice divin; de son côté elle pourra me re« connaître, si les ans et la douleur ne m'ont « pas rendu tout-à-fait méconnaissable pour « son amour. Cependant, elle qui ne me croit « plus du nombre des vivans, ferai-je bien de « la désabuser? Irai-je imprudemment trou« bler par mon aspect imprévu le saint repos « qu'elle a si chèrement acheté? Ah! plutôt, « laissons-lui son erreur, et respectons son pai« sible asile. Que lui importe une déplorable « existence que je ne puis lui consacrer?

« C'est ainsi que je raisonnais à part moi, en avançant sous les nefs, dont les murs et le pavé étaient couverts d'inscriptions funéraires.

« A chaque pas je marchais sur une tombe, et je me sentais saisi d'une secrète horreur.

« En mettant le pied sur l'un de ces marbres dépositaires de dépouilles humaines, ma vue se porte par hasard sur l'inscription.

« O terreur! ô moment d'angoisse inexprimable! Je lis, tracé en caractères trop distincts, je lis ce nom.... ÉMILIA MOROSINI!!!

« O Providence! tu l'as voulu.... C'était le tombeau d'Émilia que je foulais à mes pieds!!!

« Soudain mes cheveux se dressent; une sueur glacée m'inonde. Immobile d'abord, et comme foudroyé, j'essaie de relire, je relis l'épouvantable épitaphe; toute l'étendue de l'abîme se déroule; un crêpe de mort se répand sur mes yeux; je tombe à genoux sur le sépulcre, et je m'évanouis.... »

Le gondolier interrompit ici sa narration: saisi d'un tremblement convulsif, il fut quelque temps sans pouvoir parler. On eût dit qu'il avait présent devant lui l'effrayant spectacle qu'il venait de décrire. Frappé moi-même d'un tel exemple de la fatalité, je ne trouvais rien à dire; mais mon silence parlait pour moi, et mes mains qui serraient les mains de l'infortuné, lui exprimaient assez le vif intérêt que je prenais à sa situation. Gaëtano (car je lui rends son véritable nom) se remit peu-à-peu, et continua ainsi:

« J'ignore combien de temps dura mon évanouissement. Lorsque je revins à moi je me trouvai couché dans une chambre qui

m'était inconnue. Un vieillard, une femme âgée, un homme vêtu de noir que je sus ensuite être un médecin, entouraient mon lit, et témoignèrent beaucoup de joie en me voyant reprendre l'usage de mes sens. Pour moi, je me crus d'abord tiré d'un sommeil pénible où j'avais été tourmenté par un de ces rêves affreux qu'enfante quelquefois notre cerveau malade. Mais bientôt, la vérité se faisant jour, je me livrai à un accès de désespoir immodéré. Mes gardiens eurent besoin de toutes leurs forces pour me retenir dans mon lit, d'où je voulais me précipiter comme un furieux. Dans mes efforts redoublés je me vis tout couvert de sang (j'avais été saigné, et la lutte que je venais de soutenir avait arraché l'appareil posé sur mon bras). La perte de mon sang m'affaiblit; je retombai dans un assoupissement profond, auquel succéda un long délire qui s'exhalait, tantôt en cris déchirans, tantôt en gémissemens sourds, en sons inarticulés. Le bon vieillard et sa femme, qui m'avaient recueilli chez eux, m'assistaient, ainsi que le médecin, avec une charité admi-

rable. Malgré moi ils me rendirent à la vie, c'est-à-dire au sentiment de la souffrance. Après quelques jours d'un transport fébrile qui n'était qu'un combat avec la mort, je revins, hélas! à la raison. J'étais alors si affaibli que mes violences ne donnaient plus les mêmes inquiétudes. Cependant, me sentant atteint d'une maladie grave, j'espérais, je voulais en mourir, et je me refusais obstinément aux soins qui m'étaient prodigués. On fit venir un prêtre : on supposait que ses exhortations auraient quelque ascendant sur mon esprit. Il se trouva que ce digne ecclésiastique était du petit nombre de ceux qui, exempts des préjugés dont tant de membres du clergé sont imbus, comprennent toute la gravité de leur ministère, et proportionnent habilement le pouvoir de leurs paroles, selon les positions diverses qu'ils savent apprécier. Laissant de côté d'inutiles momeries, qu'il vit promptement ne pouvoir réussir auprès de moi, ce vrai ministre de l'Évangile me remontra avec tant d'onction et de sagesse tout ce que le suicide a de criminel; ses discours sur cette

matière étaient si pathétiques, son éloquence si touchante, qu'il parvint à faire passer dans mon ame la persuasion dont il était animé. La nature vint à son aide; elle m'avait donné une constitution robuste; triste bienfait! puisque je ne lui ai dû des forces que pour souffrir, un long âge que pour supporter longuement le poids de mes calamités. Des mortels comblés des faveurs du sort sont enlevés tout jeunes aux délices qu'ils goûtent; et moi qui ai si souvent appelé la mort à mon aide, moi qui avais, pour ainsi dire, besoin de mourir, j'ai dû vivre jusqu'à la vieillesse; âgé de soixante-six années, j'incline mes cheveux blancs sur les tombeaux, sans rencontrer celui qui doit recevoir ma dépouille.

« Lorsque j'entrai dans ma convalescence, mon hôte m'apprit quelles circonstances m'avaient amené chez lui. Trouvé gisant sur le marbre fatal, et porté hors de l'église, des mariniers s'étaient empressés autour de moi. Le vieillard était survenu, et s'était joint à eux. Leur zèle devenant impuissant pour me ranimer, on m'avait fouillé, dans l'espoir de

trouver sur moi quelque éclaircissement sur mon nom et ma demeure. Cette recherche avait été inutile, et alors le bon vieillard, ému de pitié, m'avait fait transporter dans sa maison, où lui et sa femme m'avaient généreusement donné l'hospitalité. Ces braves gens étaient pauvres, comme l'indiquait assez leur humble demeure; mais, n'écoutant que la voix de l'humanité, ils n'avaient point hésité à m'entourer de tous les secours que réclamait ma position.

« Leurs excellens soins, secondés de la force de mon tempérament, hâtèrent ma guérison, et docile aux conseils d'une raison sévère, mais éclairée, je me soumis à vivre. Toutefois il me devenait impossible de rester à Venise; j'avais pour quitter cette ville la même ardeur qui m'y avait ramené. Je payai le médecin qui m'avait soigné pendant ma maladie. Quant à mes généreux hôtes, je ne leur fis pas l'injure de croire que l'argent pût m'acquitter envers eux. Certains de ma vive reconnaissance, ils n'en attendaient d'autre témoignage que mon amitié. Je parvins pourtant à leur faire accep-

ter un présent proportionné à la modicité de ma fortune.

« J'avais envie, avant mon départ, d'essayer de pénétrer, sous un déguisement quelconque, dans la maison paternelle; mais j'abandonnai promptement ce dessein, dans la crainte d'émotions trop fortes. Le même motif me fit renoncer à retourner au couvent de Santa-Cattarina. Les informations que j'avais fait prendre concernant Manfredi Zeno, m'avaient appris qu'il n'était pas revenu de Vienne. N'ayant donc plus rien qui pût me retenir, renonçant à mon pays, à mon patrimoine qu'un procès criminel m'avait enlevé, et qu'un procès de révision aurait pu à la rigueur me rendre, ne voulant plus rien de Venise, je partis, suivi des bénédictions de mes bienfaiteurs. Vingt ans auparavant, j'avais quitté Venise en fugitif, et pour la seconde fois je fuyais cette ville funeste qui n'avait plus à m'offrir que des tombeaux.

« La première pensée qui me vint en quittant Venise fut de rejoindre mes amis de Glarüs et mon vallon de Klœnthal; mais dans l'a-

pathie où m'avait réduit la secousse que je venais d'éprouver, je ne savais plus avoir une volonté, ni la force de l'exécuter. Je restai donc en Italie, vivant au jour le jour, livrant avec torpeur ma destinée aux arrêts suprêmes. Par événement, je fis bien de ne pas retourner en Suisse, car deux ans après, en 1799, ce pays devint le théâtre d'une guerre. Les Alpes opposaient en vain leurs remparts de glace : les Français arborèrent leurs drapeaux victorieux sur ces hauteurs jugées inaccessibles ; le canon retentit dans les montagnes de Glarüs, et mon vallon, jusque-là presque inconnu, fut lui-même envahi par des armées. Ainsi donc il n'est point de lieu sur la terre, où règne la sécurité, où l'on soit à l'abri de ce démon guerrier qui porte les hommes à s'entre-détruire (1) !

« De Florence, où je fis d'abord un assez

(1) Après la prise de Zürich par Masséna, l'armée russe, commandée par Suwarow, opéra divers mouvemens dans les Alpes, pour faire sa jonction avec les Autrichiens. Un corps de vingt mille hommes, qui s'était jeté dans la Muotta-thal, traversa le Klœnthal, pour pénétrer dans le pays de Glarüs, où il fut défait.

prouvai plus pour elle que de la sympathie. Du reste je n'y connaissais plus personne. Manfredi Zeno avait terminé sa carrière; plusieurs familles autrefois florissantes étaient éteintes; Stefano et Bianca n'avaient plus reparu; le bon vieillard et sa femme qui m'avaient donné l'hospitalité, le médecin et le prêtre qui m'avaient assisté dans ma maladie, étaient morts depuis long-temps. En un mot, une génération nouvelle avait succédé à celle que j'avais vue dans ma jeunesse. J'étais dans ma ville natale aussi étranger qu'un homme qui y serait venu pour la première fois des extrémités du globe. Je pris la résolution de garder jusqu'à mon dernier soupir mon singulier incognito, et vous êtes le premier que j'aie mis dans ma confidence. Je me donnai pour Dalmate, j'achetai la gondole que voici, et je devins le gondolier Fabiano.

« Depuis lors, si ma vieille existence est pénible, je ne suis plus du moins un être tout-à-fait inutile. Le métier que j'exerce m'acquitte envers la société; il n'a rien dont je puisse être humilié, et il suffit de reste à un infor-

tuné qui n'a plus de desirs. Les autres gondoliers me traitent avec affection. Ma mélancolie les étonne (car le peuple vénitien est naturellement enjoué); ils m'appellent *Fabiano il Tristo* (Fabiano le Triste), mais ils ne me demandent pas compte de mes sentimens, ils les respectent et me plaignent. Telle est la confiance que j'ai su leur inspirer, qu'ils me consultent dans leurs différens, et s'en remettent presque toujours aux décisions de mon expérience. Un débat est ordinairement terminé, dès que Fabiano *le Triste* a prononcé. J'aime mon métier (si je puis dire encore que j'aime quelque chose en ce monde), et souvent je me prends à regretter de n'avoir pas toujours été un simple gondolier. Pendant le jour je rame pour gagner mon pain, et le soir je rentre dans mon réduit solitaire, satisfait d'avoir une journée de moins à compter. De temps en temps je visite les tombeaux des êtres qui me furent chers; maintenant je supporte même l'aspect de celui d'Emilia; je l'aborde avec moins de terreur que d'espérance, et mes larmes y coulent moins amères.

« Il a plu à la Providence de prolonger ma vie et mes peines ; elle a voulu que je parvinsse à un âge avancé, à travers mille épreuves cruelles : je souscris à sa volonté. Le Dieu qui afflige est aussi celui qui récompense. J'attends avec résignation et sans impatience la fin de mes maux ; ma dernière heure sera celle de ma délivrance. »

Gaëtano termina ainsi la narration de ses aventures. Je le remerciai avec effusion de la confianee qu'il m'avait montrée, et il dut me croire sincère, quand je lui protestai que je l'avais écouté avec le plus vif intérêt. Comme la nuit était avancée, nous résolûmes d'attendre en conversant le lever de l'aurore. Si le récit du gondolier m'avait attaché, ses discours, empreints d'une haute raison que donne l'expérience du malheur à qui sait en profiter, m'inspirèrent une compassion respectueuse.

Gaëtano était loin d'être un homme ordinaire : placé sous l'influence de circonstances moins défavorables, il eût pu les dominer,

et rendre son nom recommandable dans sa patrie, car il y avait en lui un mérite réel, une sagesse consommée. Des qualités dignes d'admiration furent étouffées dans leur essor par une fatalité invincible, par un insurmontable amour. Un homme fait pour briller parmi ses concitoyens vieillit errant, obscur. Hélas! il n'a manqué sans doute à bien des talens ignorés que d'heureux accidens qui les missent en œuvre, car il y a aussi du hasard dans les réputations.

Ainsi donc l'amour, principe de ce qu'il y a de plus noble et de plus beau dans la vie, peut devenir la source de nos plus grandes calamités. S'il enfanta parfois des héros, il détruisit aussi quelquefois l'héroïsme dans son germe. Tel homme eût été grand, ou tout au moins eût été utile à ses semblables, qui a vu sa volonté rendue inerte, son énergie naturelle consumée dans une inaction forcée, sa vie entière manquée, le tout parcequ'il subit dans sa jeunesse le pouvoir de l'amour. Ainsi donc, trop d'exemples l'attestent, il y a des êtres qu'une destinée inflexible condamne

à des infortunes constantes et imméritées. Et il n'y aurait pas un dédommagement à tant de peines! il n'y aurait pas un avenir! ah! Dieu existe!....

Je prolongeai, autant qu'il me fut possible, mon séjour à Venise; j'y devins l'ami du gondolier. Il me fallut enfin le quitter. Nous comprîmes tous deux, sans nous le dire, que notre séparation était éternelle. Il y a deux ans que j'appris la fin de l'infortuné, de l'excellent Gaëtano Fiorelli. Je le regrettai amèrement, mais je ne le plaignis point, car pour lui la tombe fut un port assuré! Que la terre soit légère à ses os!

Tant que le gondolier a vécu, j'ai religieusement gardé le secret de son existence. Dégagé maintenant de ma promesse, j'ai cru pouvoir prendre d'autres confidens d'une vie, qui, si je ne me trompe, offre quelques enseignemens non dépourvus de moralité.

BOLOGNE.

Bononia docet (1).

Vivement stimulés par le desir de voir l'antique métropole du monde, la plupart des voyageurs ne font qu'un séjour de courte durée dans les autres villes d'Italie. On dirait qu'elles sont comme autant d'obstacles à leur ardeur, et que leur soif de curiosité ne puisse être assouvie qu'au terme de leur course. Rome, ce mot magique de Rome, est leur cri de ralliement, auquel pourtant ils joignent les beaux noms de Naples, de Florence et de Venise. Ces quatre villes sont toute l'Italie à leurs yeux, et, dans leur empressement, ils négligent les intermédiaires. Des artistes de bonne foi m'ont avoué qu'ils n'avaient pas été exempts eux-mêmes de cette faute.

(1) Devise des Bolonais.

Je dirai plus : dans les nombreux volumes que l'envie de décrire l'Italie a fait naître (et il y aurait de quoi composer une assez nombreuse bibliothèque, depuis Montaigne jusqu'au pseudonyme M. de Stendhal), les détails ne sont que trop multipliés sur les cités principales de cette contrée fameuse. Chaque auteur reproduit ces mêmes détails, sous des formes qui n'ont pas toujours l'attrait de la nouveauté, et quelques villes fort importantes se trouvent ou omises ou traitées légèrement. Bologne est du nombre de ces dernières, et l'une de celles qui méritent le moins une telle indifférence. Hormis l'abbé Richard, qui en parle sciemment, et le prolixe Lalande, qui l'a décrite avec soin dans son *Voyage d'un Français en Italie*, lequel, n'est après tout, qu'une volumineuse nomenclature, Bologne me paraît avoir été négligée, surtout par les voyageurs qui ont écrit de nos jours. Eu égard à ces motifs, on me pardonnera peut-être ici un peu plus de verbosité descriptive que je ne m'en suis permis jusqu'à présent. Si j'effleure le domaine des beaux-arts, en abor-

dant ce terrain glissant, je me garderai bien d'oublier la réserve que m'impose mon inexpérience, réserve d'ailleurs si impérieusement commandée par les artistes à ceux qui ne le sont pas.

Située à la naissance de l'Apennin, là où finissent les immenses plaines lombardes, la ville de Bologne est la seconde de l'état ecclésiastique. Les Italiens la nomment *Bologna la grassa*, sans doute à cause de la bonté de son territoire; car ce serait faire une mauvaise plaisanterie, que d'attribuer l'épithète *grassa* à l'excellente *mortadella* qui donne à Bologne un renom gastronomique. Pour parler d'une manière plus sérieuse et plus convenable, son ancienne école de peinture, et l'étonnante quantité de superbes tableaux qu'elle possède, lui ont valu le surnom de *cabinet des peintres*. Elle mériterait aussi bien, ce me semble, d'être surnommée l'école des architectes. L'architecture, en effet, y court les rues, si j'ose m'exprimer ainsi. On y voit une infinité de palais qui se distinguent par un style noble et sévère. Les vestibules, les escaliers et les

appartemens de ces palais furent pratiqués dans un temps et dans un pays où l'on ignorait l'art moderne d'utiliser le terrain, soi-disant art, chétif produit d'un système d'impôts toujours progressifs, et qui tend à la solution de cette question : construire des logemens où l'homme ait précisément la quantité d'air respirable nécessaire pour vivre. Il est résulté de la latitude laissée aux architectes un grandiose qui est du goût des Italiens, quoiqu'il ne s'accorde pas toujours avec leur fortune. Les possesseurs de ces vastes palais y vivent, assure-t-on, avec beaucoup de parcimonie; leur luxe est tout en dehors, car l'Italien, riche ou non, ambitionne de le paraître. S'il en est ainsi, c'est un inconvénient; mais il importe peu au voyageur, qui admire des résultats, sans trop avoir à s'enquérir de leurs conséquences morales. Qui d'ailleurs, de bonne foi, aurait le droit d'accuser autrui d'un amour-propre mal entendu? Le héros de Bergame a raison dans sa naïve malice : *Tutto il mondo e fatto come la nostra famiglia*, « tout le monde ressemble à notre famille.»

Les rues de Bologne et les places publiques sont, comme à Turin, décorées de portiques qui forment de spacieuses galeries plus belles les unes que les autres. Plusieurs trouvent que çela donne à la ville un aspect triste et monotone: tel n'est pas mon avis. Ces portiques sont généralement larges, élevés, aérés. L'œil aime à suivre, dans leur réalité, ces colonnades prolongées dont nos décors de théâtre n'offrent que le simulacre. Je trouvais singulièrement agréable et commode de cheminer ainsi à l'abri des injures du temps; les rues étaient pour moi une véritable promenade, et leur effet monumental m'intéressait à chaque pas, sans me fatiguer un seul moment. L'architecte épris de son art doit se plaire à Bologne, et y rencontrer une multitude d'objets d'études et de comparaisons.

On prétend qu'il y a dans Bologne deux cents églises: quel qu'en soit le nombre, il est certain qu'il est considérable, et beaucoup trop pour une population qui ne doit pas excéder soixante-dix mille ames. Je n'ai visité ni compté toutes les églises et tous les couvens; c'eût été

à n'en pas finir; mais j'en ai vu une quantité suffisante, et je ne croirai pas abuser de la patience du lecteur, si, sur un si grand nombre, j'en cite environ une demi-douzaine, et très succinctement.

Peu de choses à dire de la cathédrale: elle est sous l'invocation de saint Pierre; son architecture n'est pas dépourvue de noblesse. Le sanctuaire est orné d'une *Annonciation* à la fresque, malheureusement fort endommagée, de Louis Carrache.

Saint Pétrone est le patron des Bolonais: aussi le Tassoni les désigne-t-il, dans sa *Secchia rapita*, sous la dénomination de *Petroni*. L'église, placée sous l'invocation de ce saint, est une vaste nef gothique, où se voit la première méridienne établie par Cassini.

Saint-Bartholomée s'enorgueillit d'anciennes fresques fort curieuses. C'est à cette église qu'appartiennent les deux tours penchées qui forment la plus notable singularité de Bologne. L'une, celle dite des *Asinelli*, a plus de trois cents pieds d'élévation; elle est si svelte, qu'elle ressemble de loin à une haute colonne: son

inclinaison n'est que de trois pieds et demi; mais l'autre est effrayante à voir, car elle penche de huit pieds hors de son à-plomb : heureusement elle n'atteint guère que le tiers de la hauteur de sa voisine.

Il est aisé de concevoir que ces tours ne produisent d'autre effet que celui d'une chose bizarre et insolite. A peine ont-elles le mérite de la difficulté vaincue, puisque l'on doute si leur inclinaison est le résultat d'un affaissement de terrain, ou si elle fut une conception de l'architecte. Ces deux opinions ont été controversées, à propos de la fameuse tour de Pise. Au reste, on trouve ailleurs d'autres exemples de ce genre de construction ou d'accident. J'ai remarqué à Venise un clocher incliné, dont je ne sache pas qu'on ait parlé. Il est à remarquer que les tours hors d'à-plomb, de Venise, de Bologne et de Pise, se trouvent dans des plaines qui paraissent avoir été occupées jadis par la mer; d'où il est permis d'induire que ces édifices ont pu être déplacés, soit par le mouvement graduel de terrains mal affermis, soit par des secousses de trem-

blemens de terre, fréquentes en Italie; ce qui porte à croire que leur pente est due à des accidens naturels, plutôt qu'à des fantaisies d'architectes.

A l'égard de cette assertion, que les plaines de ce pays auraient été sous-marines, à une époque dont les traditions sont perdues, elle semble résulter de la configuration même de la péninsule italienne. Il est assez présumable, en effet, que les contrées intermédiaires des Alpes et des Apennins, l'état Lombardo-Vénitien et le pays Bolonais, dont la surface est plane, ont été délaissés par les eaux. On en peut dire autant des maremmes de Sienne, et des Marais-Pontins, qui aboutissent brusquement à une chaîne de montagnes. Dans cette hypothèse, l'Italie dut former autrefois une île ou un archipel.

Pour revenir à la grande tour de Bologne, la vue dont on jouit à son faîte est ce qu'elle a de mieux à offrir. De là je découvrais toute la ville, avec ses nombreux clochers; au nord, la vaste étendue de la Lombardie, terminée par les Alpes; au midi, l'entrée des Apennins,

dont quelques sommets étaient déjà couverts de neige: ce coup d'œil est vraiment superbe. On prétend que, lorsque le ciel est parfaitement serein, on peut, de la tour de Bologne, apercevoir l'Adriatique et la Méditerranée; c'est ce dont je n'ai pu m'assurer.

Une des églises dont je me souviens le plus volontiers est celle de *San-Giovanni-in-monte* (Saint-Jean-du-Mont), non qu'elle soit fort remarquable en soi; mais elle renferme d'excellens tableaux, parmi lesquels je me borne à mentionner les deux suivans: *Jésus-Christ suivi par des pêcheurs qui abandonnent leur barque et leurs filets*, ouvrage plein de naturel; et *deux religieux priant dans le désert*, composition tout-à-fait dans le goût de notre Le Sueur, et d'un charme indicible. J'ignore quels furent les auteurs de ces deux tableaux; mais le second, notamment, m'a long-temps captivé par une force impérieuse de sentiment. Du sentiment, voilà ce que, nous autres ignorans des théories de l'art, nous demandons impérieusement à la peinture, comme nous le réclamons de la musique. Et c'est là

un incontestable avantage de l'ignorance en fait d'art, que nos plaisirs ne sont point troublés par les préjugés d'écoles. L'artiste n'a pas de jouissance complète, parce qu'il apporte à tout l'esprit de critique; le simple ami du beau le sent d'autant mieux, qu'il n'aperçoit pas toujours les disparates. Peu m'importe à moi de connaître le nom de celui qui peignit mes religieux dans le désert, et de savoir si son œuvre a toutes les conditions voulues; je soutiendrais qu'il fut un homme de beaucoup de talent, et qui posséda le vrai secret de son art, celui d'émouvoir.

San-Paolo est riche : il y a une coupole très bien peinte; *les quatre parties du monde* sont figurées dans des pendantifs ingénieux. Un grand tableau du Guerchin a pour sujet *saint Grégoire appelant la protection de Jésus-Christ sur les ames du purgatoire*; plusieurs têtes sont à distinguer. Ce fut un grand artiste que le Guerchin: sa manière est calme et noble, sa touche à la fois moelleuse et ferme, délicate sans recherche, et fière sans dureté. L'expression aisée paraît être le carac-

tère distinctif de son talent. Ce n'est qu'en Italie qu'on apprend à apprécier convenablement ce maître, ainsi que beaucoup d'autres peintres excellens dont la renommée injuste a daigné à peine exporter les noms au-delà des Alpes. Je ne puis m'empêcher de rapporter ici, à ce sujet, une observation judicieuse que Goëthe a consignée dans son *Voyage en Italie.*

« Loin de cette terre des arts, dit-il, on « n'entend guère citer que les artistes les plus « célèbres, dont on ne connaît souvent que « les noms; mais, à l'approche de ce ciel ra- « dieux, les talens du second et du troisième « ordre, satellites de toutes ces grandes con- « stellations, commencent à briller aussi de « leur propre lumière, et l'empire des arts « s'accroît et s'enrichit. »

On raconte à ce sujet qu'un jeune peintre, qui était venu étudier en Italie, se sentit si humilié à la vue d'excellens tableaux dont les auteurs étaient demeurés inconnus, que, dans son découragement, il brisa sa palette, et renonça pour toujours à la peinture.

Il Padre de Servi, *San-Giacomo maggiore*, sont d'autres églises dignes d'attention. Un tableau du chœur, à. *San-Salvatore*, montre *Jésus-Christ dans une gloire:* la tête du Christ passe pour être du Guide; mais les parties inférieures sont visiblement d'une autre main. En général, tous les édifices sacrés de Bologne brillent des chefs-d'œuvre de l'école lombarde: on peut dire qu'il y a là trop de tableaux; ils se nuisent les uns aux autres, et l'attention se fatigue.

La *Madonna di San-Lucca*, ou *della Guardia*, mérite une mention spéciale. Cette belle église, pélerinage renommé, est située hors de la ville, sur une colline qui est un premier échelon des Apennins. On se rend à couvert à la Madone par un portique de pierre. Le portique de la *Madonna del monte* de Vicence n'est rien en comparaison de celui-ci, qui, sans exagération, a une demi-lieue de longueur. De distance en distance sont des stations, ornées de peintures. Le temple, architecture du Dotti, est d'une élégante simplicité; les peintures du chœur sont dignes d'une attention parti-

culière. J'ai remarqué avec intérêt, dans la sacristie, un tableau de Domenico Pestrini, composition sagement entendue et d'une noble ordonnance.

Des églises passons au théâtre : partout ailleurs la transition serait brusque, sinon inconvenante ; mais en Italie il n'est pas rare de voir un théâtre adossé à une église, et des gens qui sortent de l'une pour entrer dans l'autre. Souvent même les spectacles portent le nom d'un saint ; tels sont ceux de Venise, théâtres de *Saint-Luc*, de *Saint-Benoît*, de *Saint-Chrysostôme*. Le grand théâtre de Bologne est l'un des plus beaux que j'aie vus. Les loges y font saillie les unes sur les autres, mais non de la façon bizarre qui distingue à Vérone la salle de spectacle, où les loges ressemblent à des tiroirs. Ici la saillie simule des balcons à balustres dorés ouverts, ce qui m'a paru d'un goût distingué, quoique peut-être un peu lourd et sérieux. Le cardinal-légat, gouverneur de la ville, a sa loge, surmontée d'une croix, et l'on ne trouve pas cela étrange le moins du monde. On donne l'opéra et le bal-

let, et, suivant la coutume d'Italie, le ballet sert d'entre'acte à l'opéra, qui se trouve de la sorte coupé en deux parties. Cet usage a pour but évident de délasser les organes qu'une longue partition pourrait rebuter; mais il en résulte que l'intérêt de la pièce, étant scindé, devient nul, et que souvent l'amalgame incohérent du sérieux et du bouffe produit un vrai galimatias. J'ai entendu cinq fois de suite à Bologne la *Semiramide*, de Rossini, très bien chantée et jouée par madame *Méric-Lalande*, qui est maintenant une virtuose italienne. Cette cantatrice faisait *furore* chez les Bolonais : transportés, ils lui prodiguaient des *brava*, des *bravissima*, qui à chaque instant forçaient Sémiramis de s'incliner, suivant un autre usage italien qui veut que l'acteur applaudi remercie le public par un salut. A côté de madame Méric-Lalande, devenue *la signora Enrichetta Lalande*, il est juste de mentionner un certain Raniero-Remorini, basse-taille étoffée et flexible, et la Teresa Cecconi, contr'alto recommandable. Je pense que ces voix feraient sensation à Paris; nous les y entendrons peut-être.

Il y a d'admirables parties dans la *Sémiramis* de Rossini, et plus de pathétique qu'on n'en remarque généralement chez le *Maëstro*. Je ne sais s'il existe, en musique, rien qui soit plus expressif et d'une couleur plus vraie que l'air d'Arsace :

In odio al ciel tu sei,
Ma sei mia madre ognor.

Sans contredit l'ensemble final du premier acte,

Qual mesto gemito
Da quella tomba!...

s'approche du sublime. L'Orphée de Pesaro a fait dans cet opéra une réponse péremptoire à ceux qui l'accusaient d'insuffisance pour l'expression dramatique. Il y a des amateurs qui nourrissent encore contre lui cette prévention défavorable, en dépit même d'*Otello* et du *Mose*. Ses antagonistes ne sauraient au moins disconvenir qu'il a su déployer, dans ses partitions nombreuses, une singulière souplesse d'imagination, une variété infinie, beaucoup d'esprit surtout. Et assurément cette dernière qualité surabonde dans ce fa-

meux *Barbière di Siviglia*, dont la musique est aussi spirituelle que la prose de Beaumarchais. On pourrait, ce me semble, appliquer à Rossini ce qu'on a dit avec moins de justesse de Voltaire : « Il a fait du génie à force d'esprit. »

Si une dernière comparaison m'est permise, je trouve qu'il existe, entre Rossini et Canova, tous deux Italiens, et les premiers artistes de leur pays au dix-neuvième siècle, plusieurs traits de ressemblance. L'analogie est sensible, notamment dans l'affectation et le maniéré, dont leurs talens ne sont pas exempts; comme pour prouver que l'Italie ne peut se défaire, dans aucun cas, des *Concetti* qui déparent sa littérature.

Je ne possède apparemment pas dans toute sa délicatesse ce précieux sens supplémentaire que la civilisation ajoute à ceux que la nature nous a départis; car, je le déclare en toute humilité, je ne parviens à m'identifier avec un opéra moderne, qu'après plusieurs représentations, et c'est pour cette raison apparemment que je n'ai pas toujours com-

pris Rossini. Parfois, le dirai-je? il m'a paru diffus, indéterminé, plus étrange qu'original. Je ne suis pas toujours parvenu à démêler, à travers la superfétation de sa riche instrumentation, ces mélodies de nature qui ont leur écho dans notre ame, cette vérité d'accens contre laquelle la mode ne saurait long-temps prévaloir. Mon opinion, au reste, est sans conséquence; en effet, je ne suis pas musicien (et je ne le prouve peut-être que trop); mais je ne suis pas non plus de ces *fanatici di musica* qui se roulent en extase sur les banquettes, de ces *dilettanti* maniaques, non moins ignorans que moi pour la plupart, sans avoir la bonne foi d'en convenir. On peut, je le crois, sans être musicien, apprécier la musique, et discerner le vrai beau des beautés de convention. Après tout, c'est le parterre qui juge en dernier ressort, et presque toujours convenablement, un opéra ou un drame; et combien compte-t-on de musiciens et de littérateurs dans un parterre? Un vieil artiste, l'un de mes bons amis, me disait un jour, en entendant exécuter un morceau chargé de difficul-

tés, et dont les intonations abstraites ne faisaient point vibrer son ame : « C'est de la métaphysique en musique (1). » Je me suis quelquefois souvenu de ce mot, en entendant nos faiseurs actuels, et j'aurais volontiers répété : « Qu'est-ce que cela prouve ? »

On est moins exigeant dans un ballet ; mais encore doit-il avoir le sens commun. Le dénoûment de celui d'*Ezzelino*, qu'on représentait à Bologne, est d'un ridicule rare. Figurez-vous que l'héroïne malheureuse, innocente et persécutée, meurt sur la scène, en soulevant et laissant choir sur sa tête la pierre qui couvre le tombeau de son amant. C'est assurément un singulier suicide dramatique, que celui d'une femme qui périt écrasée en présence du public. Voilà une conception faite pour rendre jaloux nos mélodramaturges, dont l'imaginative épuisée ne trouve plus d'émotions fortes à nous donner.

(1) Qui ne connaît le mot de Fontenelle : « Sonate, que me veux-tu ? » Qui n'a dit cela souvent à de la musique, à des livres, à des tableaux ?

L'université de Bologne, la plus anciennement connue, fut fondée au cinquième siècle, et depuis cette époque les sciences et les lettres y sont en honneur. Barthole, Accurse, Malpighi, Galvani, Cassini, Aldrovande, y ont professé. Ces hommes illustres, et d'autres savans célèbres, ont valu à la ville de Bologne la devise caractéristique, *Bononia docet*. J'ai vu à l'Université une belle bibliothèque de plus de cent mille volumes, des cabinets bien montés de physique et d'histoire naturelle, une salle d'anatomie, où sont des modèles curieux, exécutés en cire, de toutes les parties constitutives du corps humain; j'ai admiré un portrait en pied du pape Benoît XIV (Lambertini) qui était Bolonais; c'est une superbe mosaïque, imitation surprenante de la peinture: Galvani a son tombeau dans l'Université.

Il est assez singulier que le dialecte usité dans l'une des villes les plus littéraires de l'Italie, soit le plus impur des idiomes parlés en ce pays. Le langage des Bolonais est effectivement un patois barbare qui les fait souvent

tourner en dérision par leurs voisins. Mais si ce peuple parle mal, il a de la fermeté de caractère, du courage, une organisation morale énergique (1).

C'est surtout dans ce qui se rapporte aux arts du dessin que l'on peut dire avec raison que *Bologne enseigne.* Le Bolonais a vu naître les trois Carraches (Louis, Augustin et Annibal), le Guide, l'Albane, le Guerchin, le Dominiquin, l'Algarde, et ce Jean de Bologne, que l'on se plaît à surnommer Michel-Ange second. Ces artistes immortels ont enrichi leur patrie de chefs-d'œuvre. Jean de Bologne a laissé à sa ville natale une magnifique fontaine, où un Neptune, digne de celui de l'Enéide, respire sous le bronze.

Il n'y a pas au musée des beaux-arts une

(1) Il en a donné des preuves récentes (1831 et 1832), et pourra montrer de nouveau qu'il sait vouloir son affranchissement. Si jamais révolution fut légitime, c'est incontestablement celle que tentent les Bolonais. Ils veulent reconquérir, après les avoir vainement redemandés, les droits qu'ils s'étaient réservés dans leurs traités avec la cour de Rome, et que l'autorité pontificale a successivement éludés ou détruits.

grande quantité de tableaux, mais ils sont tous de choix. Voici ceux qui saisissent le plus vivement l'attention : du Guide, un *Saint Sébastien*, *Samson vainqueur des Philistins*, un *Massacre des innocens;* des trois Carraches, plusieurs productions capitales, de Lodovico notamment, son tableau classique, une *Communion de Saint-Jérôme;* des Pérugins; des Guerchins; quelques Dominiquins, particulièrement son merveilleux *Martyre de Sainte-Agnès;* et, dominant sur le tout, comme une reine au milieu de sa cour, la céleste *Sainte-Cécile*, de Raphaël. Nous avons possédé à Paris plusieurs de ces excellens ouvrages. On ne manque guère de dire aux étrangers que tel ou tel tableau avait été pris par les Français, le tout pour en rehausser le mérite. Je me souviens que, à Venise, un *cicerone* me dit, en me montrant un tableau du Titien : *Codesto quadro, signore, ha avuto l'onore d'andare a Parigi*, « Ce tableau, monsieur, a eu l'honneur d'aller à Paris. »

La galerie *Zambeccari*, et d'autres collections particulières, sont encore à voir, même

après le musée public; mais je dois être sobre d'énumérations, et cette notice n'a déjà que trop l'aridité d'un catalogue.

Non loin des murs de la ville est un champ funéraire qui ne le cède en rien à notre cimetière parisien, dit du Père Lachaise, tant pour la disposition des localités, que pour l'architecture et la sculpture qui y sont bien entendues, et généralement de bon goût. C'est un beau cimetière, si l'on peut donner cette épithète à un lieu si triste. J'y ai rencontré le tombeau du fameux chorégraphe Vigano; pour qui les Italiens ont épuisé toutes les formules de l'admiration.

Tout-à-l'heure je confessais naïvement mon ignorance en musique; je ferai, avec la même simplicité, un nouvel aveu qui doit m'exposer aux superbes dédains des virtuoses. Si mon ignorance musicale est grande, plus grande elle est sur l'art tant prôné de la chorégraphie. La science des ballets est pour moi un idiome peu connu. J'admets volontiers que ce langage figuré ait dû ravir des peuples primitifs, dont l'imagination roulait circonscrite dans

un cercle étroit d'idées; mais je ne conçois pas que la pantomime, sans l'aide de l'expression parlée, ait de si grands charmes pour des nations civilisées dont les pensées exubérantes ont, dans un riche langage, tant de moyens de manifestation. Je reconnais encore que la pantomime convient à l'expression réelle de certaines passions, où le geste est plus éloquent que la parole; mais elle ne rend convenablement que cet ordre d'idées. D'ailleurs quelle leçon en peut résulter? aucune. C'est un spectacle fait uniquement pour les yeux, et dont il ne reste rien. J'ajouterai qu'il dégénère parfois en parodie. Quand Vigano, par exemple, fait danser et pirouetter devant moi des Romains en toge, ces Romains dansans me semblent par trop bouffons, et leur dignité avilie est livrée à ma dérision. Ainsi, lorsque Néron se montrait en public sur un théâtre, la terreur de son nom ne le sauvait pas du ridicule.

Un soir, au théâtre *della Scala*, de Milan, j'eus une grande altercation avec un Italien, en essayant de soutenir la prééminence de

notre Gardel sur Vigano. Au dire de mon antagoniste irrité, Vigano est un grand homme, et Gardel n'est qu'un saltimbanque : à cela que répondre? rien. Je ne suis pas assez partisan des ballets pour prendre fait et cause à leur sujet. Quoi qu'il en soit, le grand homme dort du sommeil de l'éternité dans le champ funéraire de Bologne. Vigano auprès d'un philosophe, peut-être! la mort nivèle tous les rangs.

Il paraîtrait que le prince régnant de la musique moderne projette de se fixer un jour à Bologne; du moins il y a bâti une belle maison qui porte cette inscription :

Non dominus domo,
Sed domus domino.

Rossini, sans doute, a eu l'intention de mettre de la modestie dans cette devise antithétique; mais toujours est-il que l'habitation est d'une élégance moins modeste que son inscription.

L'ÉGLISE DE SAINTE-CROIX,

A FLORENCE.

Memorie alzando e ricordanze in marmo
Tu vai pascendo ; satollando vai
L'acre dolor che men ti morde allorà.
Men da te lungi à te pajon quell'alme
Di cui le spoglie ond'eran cinte hai presso.

I Sepolcri, versi d'Ippolito Pindemonte à Ugo Foscolo.

« Tu vas recherchant des renommées, et te repaissant de souvenirs empreints sur le marbre ; tu t'abreuves de la douleur qui te paraît alors moins amère. Il te semble que tu te rapproches de ces ames dont tu as près de toi les dépouilles mortelles. »

Les églises sont si multipliées en Italie, si généralement remarquables comme œuvres d'art, d'une importance morale si marquée dans un pays où aucune idée n'a long-temps germé que sous l'immédiate influence du catholicisme, qu'il est impossible de se taire sur ce qui constitue à ce point une nation,

sur ce qui la fait être ce qu'elle est. Cette belle Italie n'a plus guère de renommée un peu moderne que la gloire de quelques poètes, celle que lui ont léguée des architectes, des sculpteurs, des peintres, et les monumens religieux y sont des archives qui, consacrées à Dieu, honorent l'humanité.

Le génie des arts a marqué de son noble sceau presque toutes les églises de Florence. Des portes sculptées en bronze donnent entrée au baptistère de *Santa-Maria-del-Fiore* : Michel-Ange en admirait le travail jusqu'à dire que « ces portes seraient dignes d'être celles du paradis (1). » Le même Michel-Ange déclarait sa prédilection pour *Santa-Maria-Novella*, en la nommant la *sposa* (l'épouse). *San-Lorenzo*, sa magnifique chapelle des Médicis, et sa précieuse bibliothèque ; l'Annonciade, glorieuse de posséder la fameuse *Madonna del Sacco*, d'Andrea del Sarto, avec d'autres belles fresques de ce peintre, penseur naïf, comme on l'était au moyen âge, mais d'une naïveté

(1) Les bas-reliefs dont il s'agit sont attribués à Andrea Ugolini, de Pise, et à Lorenzo Ghiberti.

profondément touchante; *lo Spirito Santo, il Carmine, San-Marco;* toutes ces églises sont d'autant plus curieuses à examiner, qu'on y peut suivre, pas à pas, les gradations de la peinture, depuis Cimabuë, Giotto, Masaccio, Le Rosso, Léonard de Vinci, jusqu'aux derniers grands maîtres de l'école florentine. Toutefois, aucune d'elles n'est pourvue, à mon gré, de la puissance d'intérêt qui enchaîne l'attention dans l'église de Sainte-Croix (1).

Sainte-Croix est le Panthéon florentin. Là, sous des mausolées dignes d'eux, sont endormis du sommeil éternel Galilée, Machiavel, Michel-Ange. Avec une sainte vénération le voyageur lit les noms de ces personnages illustres, en songeant qu'il est tout près de la poussière qui contint l'étincelle de leur génie. Les grands hommes sont dignes d'être rapprochés de la divinité; leurs tombeaux dans un temple en font des demi-dieux.

Galilée fonde la physique expérimentale; le premier il démontre les lois de la pesanteur, et détermine la vraie théorie du mouvement.

(1) *Santa-Croce.*

Appliquant à l'astronomie la découverte récente des lunettes, les taches qu'il observe sur le disque du soleil lui en font connaître la rotation. Contraint par l'inquisition d'abjurer son système qualifié d'hérésie, un moment il cède à la violence, puis, frappant du pied la terre: *eppur si muove!* « et pourtant elle se meut! » s'écrie-t-il, pressé par sa conviction intime, plus forte que la menace! Le grand justicier, le temps, est venu à son tour prononcer sa sentence, et ceux qui jugeaient ont été jugés. « La raison, a dit Voltaire, se fait en- « tendre à la fin, quand les passions sont las- « ses de crier (1). »

Au-dessus de son siècle, comme Galilée, Machiavel ne fut pas mieux compris. Ses livres n'étaient à la portée ni des gouvernans ni des gouvernés, et son nom devint synonyme de l'astuce politique. Encore diversement apprécié de nos jours, l'auteur du *Prince*, de l'*Histoire de Florence*, et de la *Mandragore*, écrivain du premier ordre et génie supérieur,

(1) *Politique et législation*, tome I.

mérite l'hommage dû à la gloire, alors même qu'elle n'est pas sans tache.

Ubi plura nitent paucis offendar maculis.

Michel-Ange a, pour ainsi dire, traduit le Dante, dont il était l'admirateur passionné: il fut, si l'on ose s'exprimer ainsi, le Dante des arts. On retrouve tout l'*Enfer* dans son tableau gigantesque du *Jugement dernier*. Michel-Ange eut l'austérité du Dante, et ses élans sublimes. Ces deux renommées solidaires forment un être collectif, juste expression d'une époque de mysticisme et d'audace. Poursuivra qui l'osera ce parallèle : pour comparer sainement Michel-Ange et le Dante, il faut les bien comprendre, et peu d'entre les modernes peuvent s'en flatter.

Le monument érigé à Michel-Ange est surmonté de son buste. Sur la tombe sont assises trois statues figurant la peinture, la sculpture et l'architecture, dans l'attitude d'une noble douleur. La poésie aurait pu y prendre sa place, car il était poète, ce géant de la pensée, qui peignait à Rome les *sibylles* de la

chapelle Sixtine, qui concevait en marbre les têtes de *Brutus* (1) et de Moïse (2), qui bâtissait dans la nue la coupole de saint Pierre (3); il était poète, il possédait une souple force de volonté qui suffisait à tout (4).

Les artistes alors, laborieux, infatigables, préférant l'indépendance de l'atelier au vain luxe des palais, ne prescrivaient point de limites à leur émulation. A l'instar de Michel-Ange, Raphaël était peintre, architecte et même statuaire; d'autres multipliaient leurs propres ouvrages par la gravure, dès qu'elle fut inventée; tel architecte était bon poète,

(1) Buste non terminé (Galerie de Florence). On a de Michel-Ange plusieurs ébauches qu'il fut contraint d'abandonner, parce que, distrait par son ardeur d'inspiration, son ciseau avait pénétré trop avant dans le marbre.

(2) A Rome, dans l'église de *San-Pietro-in-vincoli.*

(3) On connaît de Michel-Ange ce mot caractéristique qui, de la part d'un autre artiste, n'eût été qu'une vaine rodomontade: « Vous admirez le Panthéon, eh bien! « moi, je l'élèverai dans les airs. »

(4) On a conservé de Michel-Ange quelques poésies, (sonnets et *canzoni*), où le style énergique est tout l'homme. Elles furent publiées pour la première fois à Florence, en 1623, réimprimées en 1726.

tel sculpteur musicien habile : tous cherchaient à acquérir des connaissances variées. Faites sortir certains de nos artistes de la spécialité du talent qu'ils exercent, et vous les verrez frappés d'incapacité. Cependant nous nous prenons quelquefois de dédain pour ce qu'ont fait nos pères ; nous parlons de progrès, de perfectibilité ; *ô vanas hominum mentes !*

Alfieri finit ses jours à Florence, en 1803, et sa noble amie, la comtesse d'Albany, déposa pieusement sa dépouille mortelle dans l'église de Sainte-Croix. Canova se chargea du sarcophage ; l'idée en est judicieusement simple : l'Italie personnifiée pleure sur l'urne cinéraire, où se voit en médaillon le portrait du poète d'Asti. Sur la plinthe est gravée cette inscription :

VICTORIO ALFIERI ASTENSI
ALOÏSIA E PRINCIPIBUS STOLBERGIS
ALBANIÆ COMITISSA, M. P. C. MDCCCX.

Suivant les propres expressions d'Alfieri, consignées dans sa *Vie*, écrite par lui-même, « son adolescence ne fut que maladie, oisiveté, « ignorance, et sa jeunesse embrassa dix an-

« nées de voyages et de déréglemens (1). » On peut ajouter à ces aveux que son âge mûr ne fut guère plus sage, et que la véhémence de ses passions l'agitait encore au déclin de sa vie. Mais ce sont les passions qui enfantent les grandes choses, et si Alfieri ne commença que tard l'édifice de sa réputation, il n'en est pas moins solide. Ce poète s'est peint lui-même dans ses tragédies, avec son propre caractère qui était à la hauteur des Grecs et des Romains qu'il a mis en scène. Aussi est-il vrai de dire que ses œuvres dramatiques forment le théâtre d'Alfieri, plutôt qu'un théâtre italien, car un public lui manqua. L'auteur fut presque seul dans son pays à vivement sentir ce qu'il exprimait avec une si grande chaleur de style. Maintenant les pièces d'Alfieri sont rarement représentées en Italie; j'y ai vu jouer *Antigone;* on se garderait bien d'y laisser réciter *Timoléon.*

Alfieri nourrissait les préjugés les plus défavorables contre la France, et son dédain

(1) *Vita di* Vittorio Alfieri, *scritta da esso, epoca seconda e terza.*

non ménagé s'étendait à notre langue, qu'il traitait de sourde-muette. Au reste, s'il estimait peu les Français, il ne faisait pas grand cas des Italiens. Son fameux sonnet contre la cour de Rome, est ce qu'on peut imaginer de plus virulent.

Vuota, insalubre region, che stato
Ti vai nomando; aridi campi incolti;
Squallidi, oppressi, estenuati volti,
Di popol rio, codardo, ed insanguinato.... (1)

Je m'abstiens de citer la suite de ce sonnet, d'ailleurs assez connu, où la censure dégénère en invectives, éclate sans aucun ménagement contre tout ce qui est regardé comme sacré à Rome.

L'œil cherche dans Sainte-Croix d'autres noms qui devraient illustrer le Panthéon de Florence, particulièrement les grands noms du Dante et de Pétrarque, honneur éternel de la Toscane; l'œil les y cherche vainement: leur absence même, peut-être, les y fait re-

(1) « Contrée déserte, insalubre, qui te qualifies du nom d'état; champs arides, abandonnés; visages pâles, défaits, exténués, d'un peuple coupable, lâche et sanguinaire.... »

marquer davantage, *eo ipso præfulgebant, quod non videbantur*. Le génie du Dante s'éteignit dans l'exil, et Ravenne s'enorgueillit de l'hospitalité qu'elle a donnée aux cendres de cet homme prodigieux qui put dire en mourant, comme Scipion: *Ingrata patria, ne ossa quidem habes*. La petite ville d'Arqua possède et se garde bien de restituer à Florence ce qui reste du chantre de Laure.

Au moins, l'auteur du *Décaméron*, celui qui, de concert avec Pétrarque, compléta l'œuvre commencée par le Dante, de la formation d'une langue, Boccace avait obtenu une demeure dernière en Toscane, à Certaldo, où il mourut en 1375; mais son tombeau resta long-temps dégradé par des profanateurs. Les républiques sont souvent injustes.

Sous les parvis de Sainte-Croix reposent le poète Felicaja, et l'antiquaire Lanzi (1). Une pierre sépulcrale y rappelle le virtuose Nardini, dont le violon accompagnait harmonieusement les improvisations de la célèbre Corilla.

(1) Auteur de l'excellente *Histoire de la peinture en Italie*.

Au siècle dernier, Corilla, belle, passionnée, douée de l'imagination la plus féconde, et d'une singulière facilité à exprimer sur-le-champ des idées éloquentes, était déclarée par ses contemporains, la première improvisatrice de l'Italie. Elle eut les honneurs du couronnement au Capitole (1). Nardini était le

(1) « Il ne faut pas confondre le nom de Corinne avec « celui de la Corilla, improvisatrice italienne dont tout « le monde a entendu parler. » Ainsi s'exprime madame de Staël, dans une note. Toutefois il est permis de supposer que Corilla a suggéré la première pensée du roman de Corinne.

Voici, au surplus, de l'improvisatrice, quelques vers tout-à-fait inconnus, que je possède tracés de sa main. Ils avaient été écrits par elle sur je ne sais quel livre. Je les donne ici comme une curiosité littéraire.

Preziozo volume,
Che tanti chiudi illustri nomi in seno,
Serba il mio nome ancor, e un raggio almeno
Discenda à lui dall'immortal tuo lume,
Che se in te viver puote il nome mio,
Più di morte non temo il nero obblio.

« Précieux volume, toi qui rassembles tant de noms illustres, garde aussi mon faible nom, et qu'un reflet de ton éclat immortel descende jusqu'à lui. Si j'obtiens qu'il puisse vivre ainsi avec toi, je n'aurai plus à redouter le sombre oubli de la mort. »

Paganini de son époque. Musique, improvisation, talens séducteurs, entraînans, votre soudaineté nous ravit; mais, hélas! talens éphémères, vous brillez comme des météores, et vous n'avez pas plus de durée. L'instrument se brise, la voix se glace; une dernière vibration encore, et puis plus rien qu'un souvenir!

A l'Arétin une tombe dans Sainte-Croix! De son vivant, cet écrivain licencieux fut créé chevalier de l'ordre de Saint-Jean-de-Latran par le pape Jules III; on assure même qu'il prétendit scandaleusement au cardinalat, et, après sa mort, on lui fit place dans le sanctuaire d'où le Dante est absent. O abus!

Là où fut admis l'Arétin il manque malheureusement une foule d'illustrations, dont les titres sont bien autrement réels. Quel pays fut plus fertile que la Toscane en mérites de tous les genres! Elle fut le berceau de la renaissance des lettres et des arts, et nous lui devons notre civilisation renouvelée. Indépendamment des personnages déjà cités, elle vit naître le poète Pulci, le savant Accurse, l'histo-

rien Guicciardini; les peintres Lionardo da Vinci, Bartolemeo di San-Marco, Daniel de Volterre, Giorgio Vasari, Antonio Tempesta, Cigoli, Allori, Ghirlandajo, Pietro di Cortona; les sculpteurs Baccio-Bandinelli, Donatello, Benvenuto-Cellini, La-Robbia, Brunelleschi; les architectes Batista-Alberti, Servandoni; le musicien Lulli: elle donna six papes à l'église, au nombre desquels fut Léon X, qui eut la gloire de laisser son nom à son siècle: l'usurpateur qui imposa le sien au nouveau monde, Americo-Vespucci, était né à Florence. De tant de morts immortels, dont la nomenclature pourrait encore s'étendre, plusieurs, à la vérité, finirent loin de leur terre natale; mais il en est qu'on pouvait, qu'on devait recueillir sous les voûtes de Sainte-Croix. Alors l'histoire de la poétique Toscane, écrite en épitaphes, se lirait avec moins de lacunes dans le Panthéon toscan.

Un couvent de dominicains est attenant à l'église. On peut librement le parcourir, sans craindre d'y rencontrer un regard malveillant; car, il est juste de le dire, les moines italiens

ne s'offensent nullement du sentiment de curiosité qui attire l'étranger dans leurs retraites. Ils accueillent au contraire, et semblent voir de bon œil celui dont l'envie d'observer ne va pas jusqu'à l'indiscrétion. Tout esprit impartial doit rendre cette justice aux religieux d'Italie; les sévérités de la critique ont, du reste, de quoi suffisamment s'exercer contre les institutions monastiques, et elles ne s'en font pas faute. Pour moi, amateur prononcé de la solitude des cloîtres (pour la promenade s'entend), ma rêverie, commencée dans l'église de Sainte-Croix, s'est continuée le long des portiques du couvent, sous leurs arceaux silencieux, dont le calme entretient les loisirs du *far niente.*

Un incident assez léger en soi vint faire diversion à mes graves pensées. Je remarquai, en arpentant un long corridor (et j'en souris encore à part moi), que chaque porte des nombreuses cellules est ornée d'une tête de sainte, avec le nom au bas, Sainte-Cécile, Sainte-Thérèse, Sainte-Ursule, etc. Or, ces bienheureuses, passablement peintes, ont toutes des

figures séduisantes, et j'ai peine à me persuader que leur vue n'inspire pas aux dominicains d'autres idées que celle du bréviaire.

Je préfère une méditation dans l'église de Sainte-Croix à toutes les séances des académies, voire aux meilleurs sermons. Son religieux silence en apprend plus en une heure que tout ce qui se dit en chaire. Quoi de plus instructif que la muette éloquence des tombeaux!

LE PANTHÉON ROMAIN

ET LE COLYSÉE.

L'architecte bâtit, pour ainsi dire, les idées du poëte, et les fait toucher aux sens.

CHATEAUBRIAND, *René*.

Telle est l'architecture, comprise dans sa haute acception; ainsi la conçoit l'homme de génie; ainsi l'entendaient Michel-Ange et Palladio. C'est une allégorie ingénieuse, que celle de la lyre, amollissant les rochers; mais le pouvoir d'un grand architecte est, en quelque façon, plus réel et plus étendu encore, puisqu'il va jusqu'à donner à ces mêmes rochers, taillés et rangés sous les lois de son art, une expression, une sorte de vie.

Cette pensée que « l'architecte fait toucher « aux sens les idées du poète » est admira-

blement réalisée au Panthéon romain et au Colysée. Comme fut dignement mis en œuvre, dans ces deux édifices, tout ce qu'il y a de poésie dans les idées religieuses, d'une part, et de l'autre, tout ce qu'il y a de grandeur possible chez les hommes!

Des monumens qui ont survécu dans Rome aux dévastations du temps et de la barbarie, le Panthéon et le Colysée sont les plus remarquables, celui-ci pour ses dimensions extraordinaires, celui-là pour la beauté si bien conservée de ses proportions.

Le Panthéon n'a presque point subi de dégradations; il est complet, tel à-peu-près que le fit exécuter ou restaurer Agrippa, gendre et ami d'Auguste. Incomparable édifice! Son majestueux fronton, et les huit colonnes de granit qui le portent comme en triomphe, sont couverts de cette rouille sombre que produit la vétusté, vénérable teinte, vieillesse des monumens. Mais sous le noble péristyle plus de Romains à longue toge, à la démarche fière, discourant avec gravité de leur empereur et de leurs dieux. A leur place, des

groupes tristement pittoresques de *facchini* déguenillés, assis nonchalamment, et rêvant... à rien.

Que les temps sont changés!...

Le temple a été fait église; il est devenu *Santa-Maria della rotonda*; les autels catholiques ont remplacé les autels païens. Cependant nous appartient-il, à nous qui soumettons nos propres monumens aux phases diverses de nos réactions politiques, nous appartient-il de censurer ceux qui entèrent ainsi notre culte sur celui de l'idolâtrie? C'est ce placage même de chrétienté sur du paganisme qui a sauvé de la destruction générale ce Panthéon qui saisit d'admiration quiconque a le sentiment du vrai beau.

La coupole est percée à son centre d'une ouverture ronde qui, en tout temps, laisse le passage libre à l'air et aux intempéries. C'est ce qui a fait dire à l'un de nos poètes :

Panthéon, le ciel étoilé
Achève ta voûte entr'ouverte (1).

(1) Casimir Delavigne, *Adieux à Rome*.

Cette large voûte, hardiment construite à plein cintre, était autrefois revêtue de rosaces de bronze qui, enlevées et fondues, s'élèvent maintenant au-dessus du maître-autel de Saint-Pierre, sous la forme d'un baldaquin à colonnes torses, du plus mauvais goût. La mémoire de Michel-Ange est entachée de cette incompréhensible profanation.

Quandoque bonus dormitat Homerus.

Les cendres de Raphaël, d'Annibal Carrache, et de quelques autres hommes moins dignes de cet honneur, reposent dans le Panthéon. Le Tasse y manque. Le savant cardinal Bembo donna cette belle inscription pour la tombe du divin peintre d'Urbino :

Ille hic est Raphaël, timuit quo sospite vinci
Rerum magna parens, et moriente mori (1).

Le Colysée serait aussi entier que le Panthéon, sans les dégradations des Vandales, tant anciens que modernes. Plusieurs palais de Rome, et même des monumens publics,

(1) Ici gît Raphaël; de son trépas émue,
La nature même craignit
Par ce rival d'être vaincue,
Et de finir, alors qu'il s'éteignit.

ont été construits avec des pierres arrachées du Colysée, qui fut long-temps exploité comme une carrière. La puissante famille des Barberini fut particulièrement accusée de cette espèce de méfait, ce qui donna lieu à l'épigramme connue :

Quod non fecerunt barbari,
Fecerunt Barberini.

Quoi qu'il en soit, ce qui reste du Colysée forme encore une masse colossale de l'effet le plus grandiose.

Les spectacles que les empereurs romains donnaient au peuple dans ces arènes toujours ensanglantées, fournissent un texte inépuisable à de philanthropiques déclamations. Assurément ils étaient horribles, ces combats de gladiateurs, ces luttes inégales d'esclaves juifs et chrétiens contre des bêtes féroces; mais dans leurs horreurs mêmes ils devaient être d'un prodigieux effet, et l'on peut comprendre, sans chercher le moins du monde à les justifier, qu'ils étaient de nature à transporter une nation belliqueuse et accoutumée au sang.

Si l'on monte son imagination jusqu'à un certain diapason ; si l'on se figure dans la pensée quatre-vingt mille hommes réunis dans l'énorme enceinte du Colysée, recouverte du *velarium*, immense voile de pourpre déployé sur tout l'amphithéâtre; à leurs places marquées, le sénat, les diverses magistratures, le cortège des vestales aux tuniques blanches; l'empereur enfin paraissant, entouré de ses licteurs, et prenant place dans sa loge somptueusement ornée; et aussitôt des fanfares éclatantes donnant le signal; alors on concevra combien de tels spectacles étaient solennels. Les premiers coups, la première blessure pouvaient inspirer terreur, pitié; mais l'émotion, grandissant avec le péril, changeait peu-à-peu de nature, par l'excitation aiguë de la curiosité, et devenait un plaisir effréné, une joie furieuse et délirante. Oui, sans doute, ils étaient effroyables, ces sacrifices humains; mais ils avaient une grandeur proportionnée aux goûts blasés des maîtres du monde. Le lieu et l'appareil; ces quatre-vingt mille spectateurs se donnant à eux-mêmes un spectacle gigantes-

gémissant sous des voûtes qui ont répété les voix de tant de générations ; un humble moine, debout sur un chapiteau de colonne antique, et commentant, avec son éloquence vulgaire, la parole du Christ au milieu des ruines; certes un tel spectacle a de quoi confondre. Rome est essentiellement la ville des contrastes, à chaque pas ils naissent en foule.

Il en est un qui charme dans le Colysée; c'est celui de la verdure et des fleurs que la nature marie à ses décombres. Les plantes saxatiles qui y naissent sont fort variées; il y en a qu'on ne rencontre guère ailleurs; elles semblent appartenir à ces vieux murs, et l'on dirait qu'elles ont pour eux de la prédilection. Un botaniste nous devrait la *Flore* du Colysée.

Rome est magnifique à voir du haut de ce monument : l'œil embrasse un majestueux ensemble d'édifices antiques et modernes. Tout près est le Mont-Palatin, couvert des restes amoncelés du palais des Césars, de ce fameux palais doré qui n'a plus maintenant de forme appréciable. Sous le Palatin s'étend

le Forum, témoin de la naissance, de la splendeur et de la décadence de la grande cité, pour ainsi dire, son berceau et sa tombe. Çà et là surgissent les thermes de Titus, d'Antonin, de Dioclétien, et partout, au loin, des temples, des arcs de triomphe, des aqueducs, dominant encore, quoique à demi écroulés, les palais des nouveaux Romains.

Roma quanta fuit ipsa ruina docet.

Mais si les anciens monumens de Rome attestent sa puissance d'autrefois, leur vue imposante fait faire un pénible retour sur l'état actuel d'une nation dégénérée, pour qui les glorieux souvenirs du passé sont la honte du présent.

Rome, Rome n'est plus ce qu'elle était jadis (1).
Dès long-temps empereurs et dieux sont abolis,
Dans un même néant majestés confondues.
Rome n'a plus, hélas! qu'un peuple de statues.
Du Forum dégradé les sombres monumens
Subissent chaque jour un outrage du temps.
Le Tibre coule encor; mais, sur les bords du Tibre,
Dans une foule esclave on cherche un homme libre;
Cette foule, ou l'appelle, en de justes dédains,

(1) « *Roma! Roma non e più come era prima.* »
DICTON DES TRANSTÉVÉRINS.

Les habitans de Rome, et non pas les Romains!...

Ah! du moins, les beaux-arts, ainsi que la victoire
Ont aussi des lauriers, donnent aussi la gloire:
Lasse d'un glaive usé, la cité des Césars
Avait su l'échanger pour le sceptre des arts;
Ce sceptre échappe encore à sa main trop débile.
Dans le Tasse, un moment, on retrouva Virgile;
Michel-Ange, Arioste, et Dante, et Raphaël,
Météores brillans dans l'azur d'un beau ciel,
Dissipèrent la nuit qui couvrait l'Ausonie:
Comme un rapide éclair a passé leur génie;
Il a fui sans retour un sol deshérité;
La gloire ne peut vivre où meurt la liberté (1)...

J'ai peine à quitter le Colysée. C'est au déclin du jour qu'il faut s'y rendre; c'est surtout pendant la nuit, quand brille la lune, astre des ruines : sa clarté mélancolique, et les fortes ombres qui se prononcent dans les anfractuosités des murs, donnent une indicible majesté à l'un des plus vastes monumens que les hommes aient laissés sur la terre.

(1) *Épître* inédite, à M. le baron Guérin, membre de l'Institut.

LE GOLFE DE NAPLES.

. . . . . . .In otia natam
Parthenopen.

Ovid. *Metam.* Lib. XV.

Parthénope naquit au sein de l'indolence.

Dans ces rapides jours où l'ame vierge encore,
Impatiente du repos,
Embrasse avidement tout plaisir qu'elle ignore,
Et dans l'ardeur qui la dévore,
A travers les monts ou les flots
Appelle des destins et des climats nouveaux,
Souvent je rêvai l'Italie.
Dans les songes dorés du matin de ma vie,
La cité des Césars, celle des Médicis,
Apparaissaient à mes regards surpris;
Mon illusion vagabonde
Se complaisait à voir sortant du sein de l'onde
L'étonnante Venise et ses palais flottans:
Naples surtout, son éternel printemps,
De ses bords enchantés la pompe orientale,
Son beau golfe, paré d'une grace idéale,
Je ne sais quel attrait d'amour et de bonheur,
Flattaient mes sens, intéressaient mon cœur.

Les voilà donc ces rivages fortunés! Enfin je vois cette Parthénope favorite de la nature!

Ce n'est plus un vain rêve de mon imagination, et la réalité vaût presque mes espérances.

Monté sur une barque légère, dont un frais zéphyr enfle la voile, je suis mollement bercé sur les flots du golfe napolitain.

La vue de la mer m'a toujours transporté d'aise et d'admiration : quel mortel peut rester froid devant cet imposant spectacle ! Dans son calme comme dans ses fureurs, la mer offre à nos faibles regards une image de l'immensité, et à notre ame un emblème de la puissance divine. J'aime le destin aventureux du navigateur ; je me plais dans l'émotion que donne la vague bondissante qui soulève et abaisse à son gré mon esquif. Que de fois, assis sur une grève isolée, l'œil fixé sur le flot qui venait mourir à mes pieds, ou suivant au loin les hardis vaisseaux, j'ai doucement oublié les heures dans de molles rêveries! Ici c'est encore la mer, et c'est la *mer Tyrrhénienne*, célébrée autrefois par les poètes de Rome. Salut, tranquille océan, toi qui baignes avec amour le plus magnifique pays du monde!

C'est surtout de la mer qu'il faut voir Naples, car l'aspect extérieur de cette ville est encore plus singulier que l'intérieur même : c'est vers le milieu du golfe que l'œil embrasse un ensemble d'objets dont on ne peut, du rivage, se figurer qu'imparfaitement l'effet général. Quelle nature à la fois riante et pompeuse! Que de contrastes frappans, et en même temps que d'harmonie dans ce tableau! Qui peut avoir vu, senti cela, et dire qu'il n'a pas goûté un instant de bonheur? Ah! c'est plus que du plaisir qu'on éprouve, à naviguer le matin sur cette mer paisible qui étincelle des feux du soleil, à savourer la fraîcheur balsamique de l'air, à contempler ce ciel où flottent de légers nuages pourprés sur un fond d'un si bel azur, à s'emparer à la fois de tous les charmes d'une nature privilégiée. Oui, c'est bien à tort que l'Italien exagérateur a dit : *Veder Napoli, e poi morire;* disons, disons plutôt : *Voir Naples et vivre.* A Naples, en effet, l'homme ingrat que fatiguait son existence, s'y rattache, et y découvre des attraits jusqu'alors méconnus; il semble qu'il reprenne

des sentimens plus calmes avec l'air suave qu'il respire; malgré des espérances trop souvent déçues, presque en dépit de lui-même, il ressaisit encore d'anciennes illusions qu'il croyait échappées pour toujours. Telle est la salutaire influence du climat napolitain; elle agit d'une manière indicible sur nos sens, imprime une diversion favorable au cours de nos idées, nous modifie à notre insu, et ce n'est pas un médiocre bienfait de cette admirable nature, de nous réconcilier avec notre propre cœur.

Heureux poète, ô Casimir! Il t'appartenait de célébrer dignement les souvenirs et les merveilles de l'Italie: tu sentis se féconder ton imagination au tombeau de Virgile, où ta main pieuse a redressé l'immortel laurier; dans l'antre de l'antique sibylle de Cumes, tes vers se mirent facilement à la hauteur de ses inspirations; l'harmonie de ta lyre fut d'accord avec cette mélodieuse contrée. Moi, dont le seul avantage fut d'habiter en même temps que toi la délicieuse Parthénope, et de comprendre ce que tu sus exprimer, si je dois re-

noncer à peindre poétiquement ce qui m'enchante, ne puis-je essayer d'en tracer l'imparfaite esquisse? je donnerai, pour ainsi dire, la carte du pays dont le peintre nous offrit le tableau revêtu des couleurs de la nature (1).

Je suis au milieu du golfe. Bateliers, détendez cette voile latine; ne vous courbez plus sur vos rames; laissez la barque voguer à l'aventure; donnez au repos que vous aimez les instans que je vais consacrer à la contemplation de l'horizon qui m'entoure.

Devant moi, au centre du bassin, s'étale tout entière la vaste cité, répandue en amphithéâtre sur de verdoyantes collines. Les mai-

(1) J'étais à Naples et à Rome, lorsque M. Casimir Delavigne visitait ces villes renommées, et l'un de mes plus doux souvenirs d'Italie est d'y avoir vu cet aimable poète, en qui l'on se plaît à reconnaître

L'accord d'un beau talent et d'un beau caractère.

A Naples, M. Delavigne a planté de sa main un jeune laurier sur le tombeau de Virgile : cet arbre croîtra respecté de tous les voyageurs français. L'auteur des *Messéniennes* a noblement réalisé les espérances que son voyage en Italie avait fait naître chez tous les vrais amis des Muses.

sons, au lieu de ces toits monotones dont nos climats septentrionaux font une nécessité, se terminent par des terrasses, où l'aloës, le myrte, le jasmin, le citronnier, confondent leur verdure et leurs parfums. Là se réunissent le soir les familles, pour respirer la fraîcheur de la nuit, si douce après la chaleur accablante du jour ; là, quand la brise de mer vient régner sur la plage, quand la terre envoie aux airs embaumés les émanations de mille fleurs, les Napolitains vont écouter, en prenant des sorbets, les sons de la guitare et du tambour de basque qui accompagnent la voluptueuse tarentèle (1); ils savourent alors dans sa plénitude cette contemplation indéterminée, ce bonheur négatif, pour eux si réel, qu'ils nomment avec délice leur *benedetto far niente.*

La ville de Naples, couronnée de jardins,

(1) Danse du pays, qu'il ne faut pas confondre avec la *tarentule.* La tarentule est une espèce d'araignée, fort commune dans la Pouille, et particulièrement à Tarente. Sa morsure venimeuse produit, dit-on, un mal appelé tarentisme, qui ne se guérit qu'à l'aide de la musique et de la danse. C'est là une de ces traditions populaires dont le temps et la raison font justice.

présente à l'étranger un spectacle neuf dont rien encore en Italie n'a pu lui donner l'idée. Rome, en effet, Florence, et les autres villes, ont leur caractère propre, absolument distinct. Le style même de l'architecture, déjà moins pur à Naples, et d'une autre manière, contribue, avec le ton local de la verdure et du sol, à dénoter un état intermédiaire. On reconnaît, en un mot, qu'on est aux lieux où finit l'Europe, et qu'on touche aux limites de l'Orient. Aussi la vue de Naples a-t-elle été souvent comparée à celle de Constantinople, et, entre ces deux sites admirables, plus d'un voyageur a préféré le golfe napolitain aux rives même du Bosphore.

Parmi les innombrables édifices qui pyramident les uns sur les autres, se distinguent les églises, généralement plus singulières que belles, sans en excepter celle que le nom et les miracles annuels de saint Janvier ont rendue si célèbre. Le tout est dominé par le château royal de *Capo-di-monte*, par le fort Saint-Erme (1), et par la magnifique chartreuse de

(1) Les voyageurs s'accordent à donner à cette cita-

Saint-Martin, où l'on trouve un étonnant point de vue, connu sous le nom de *Miratodos*. De cette hauteur si maintenant l'œil s'abaisse, il rencontre le port, la plate-forme du Môle, et les tours menaçantes du Château-Neuf; puis, se détournant à gauche, il glisse sur le palais du roi et sur le fameux théâtre de Saint-Charles; il suit le quai populeux de Sainte-Lucie, que termine le château de l'OEuf, erre sur la belle plage de *Chiaja*, et s'arrête avec complaisance sur la *Villa-Reale*. Cette promenade publique, plantée immédiatement au bord de la mer, et peut-être, à cause de sa position unique, la plus délicieuse qu'il y ait en Europe, est surmontée par la colline du *Vomero*, parsemée de casins aussi élégans que pittoresques.

Le Vomero, en se prolongeant, s'unit au mont Pausilype. Là se concentrent mes regards, là est un tombeau, le tombeau de Virgile!... Lorsque j'y fis mon premier pèleri-

delle la dénomination de château Saint-Elme; c'est une erreur; les Napolitains l'appellent *il Castello Sant'-Ermo*, diminutif de *Sant' Erasmo* (Saint Erasme).

nage, quel moment que celui où je découvris cet asile révéré ! En songeant à tant d'hommes illustres qui avant moi l'ont visité, en me rappelant qu'un poète, que l'on peut citer, même quand il est question de Virgile, s'écriait d'une voix touchante et harmonieuse :

Hélas, je n'ai point vu ce séjour enchanté,
Ces beaux lieux où Virgile a tant de fois chanté ;
Mais j'en jure et Virgile et ses accords sublimes,
J'irai, de l'Apennin je franchirai les cimes ;
J'irai, plein de son nom, plein de ses vers sacrés,
Les lire aux mêmes lieux qui les ont inspirés (1)....

En redisant ces vers, je me trouvais peu digne de mon bonheur. J'étais seul ; dans un mouvement aussi prompt que la pensée, j'osai dérober un rameau du laurier sacré ; puis aussitôt je le cachai dans mon sein, comme si j'eusse été confus de ma fraude pieuse.

O puissance d'un grand nom ! de quel charme secret, de quel intérêt magique tu sais tout embellir ! Le tombeau de Virgile n'est pas un monument fastueux : c'est une ruine informe, où rampe le lierre ; l'humble tombe est elle-même ensevelie sous des buissons de

(1) DELILLE, *Les jardins*, chant II.

plantes parasites; mais la cendre du cygne de Mantoue a reposé là (1), dans l'enceinte d'une possession qu'il aimait, et où il composa ses douces *Géorgiques*, ainsi qu'il nous l'apprend lui-même dans les vers qui terminent ce poëme immortel :

Illo Virgilium me tempore dulcis alebat
Parthenope, studiis florentem ignobilis oti;
Carmina qui lusi pastorum, audaxque juventa,
Tityre, te patulæ cecini sub tegmine fagi.

Là surtout on aime à relire ce distique fameux :

Mantua me genuit, Calabri rapuere, tenet nunc
Parthenope. Cecini pascua, rura, duces.

On se rappelle, on répète avec transport quelques vers du poète (c'est le plus digne hommage qu'on puisse rendre à sa mémoire), l'attrait du lieu leur prête encore un coloris nouveau, et cet amas de pierres, qui occupe si peu de place, s'agrandissant au gré de l'i-

(1) L'intérieur du sépulcre est une cellule construite dans ce genre de maçonnerie que les Romains appelaient *opus reticulatum*. L'urne cinéraire du poète y demeura intacte jusqu'au commencement du XIV[e] siècle. Depuis cette époque elle a échappé à toutes les recherches.

magination, devient l'un des plus nobles monumens que les hommes nous aient transmis.

Immédiatement sous le tombeau de Virgile s'ouvre la curieuse grotte du Pausilype. Cette route souterraine, ouvrage des anciens, est creusée dans la Pouzzolane, et traverse la montagne dans une longueur d'un mille. Mes pas sont souvent attirés vers la grotte du Pausilype, car elle est le passage aux merveilles du lac d'Agnano et de la Solfatare; mais je n'ai à décrire ici que les parties du tableau qui frappent en ce moment ma vue.

Au pied de la colline consacrée par le tombeau du chantre des héros et des bergers, repose la dépouille mortelle d'un poète que les Napolitains nomment aussi leur Virgile. Sur la rive séduisante de *Mergellina* je cherche et je découvre le couvent de *Santa-Maria-del-Parto*: Sannazar y dort de l'éternel sommeil, ce Sannazar qui eut la gloire de faire revivre sous le ciel de l'Ausonie le goût élégant, et presque le génie des antiques muses latines. Un peu plus loin j'aperçois le palais de la reine Jeanne, masse ruineuse d'un effet imposant.

Toute cette plage de Mergellina est d'un agrément infini; on ne peut rien imaginer de plus attrayant que cette portion de Naples, qui, pour être déjà plus solitaire, n'en est que plus aimable. Les jardins et les habitations s'y entremêlent d'une manière tout à fait gracieuse, en s'élevant par gradins sur les flancs du Pausilype. La vigne, qui court suspendue en festons sur chaque terrasse, forme autant de berceaux, dont les lignes verdoyantes se marient singulièrement bien avec celles de l'architecture, de telle sorte qu'on dirait que l'art seul a dû présider à cet arrangement si pittoresque, tandis qu'il n'est que le produit d'un goût naturel. Çà et là croissent l'olivier, le cotonnier, le figuier d'Inde, le palmier; au dessus d'eux le pin maritime, cet arbre superbe qui décore si bien les paysages d'Italie, étend ses vastes rameaux protecteurs. Quel artiste n'a pas été frappé, épris de la beauté originale de ce site, et n'a pas tenté de le reproduire à l'aide de ses crayons? Pour moi, dans mes spéculations mélancoliques, j'aime à m'y choisir par la pensée une retraite mo-

deste, où je pourrais exister à la napolitaine, c'est-à-dire respirer et rêver, où je trouverais enfin la paix, sinon le bonheur.

> Illic vivere vellem,
> Oblitusque meorum, obliviscendus et illis,
> Neptunum procùl è terrâ spectare furentem (1).

J'abandonne à regret la rive poétique de Mergellina, et mes regards, traversant de nouveau l'espace qu'ils ont déjà parcouru, rencontrent le Vésuve, ce Vésuve si redoutable et si peu redouté, grande et imposante leçon que la nature donne continuellement à l'homme, et dont il profite si peu. Les voyageurs qui ont écrit n'ont pas manqué d'exprimer leur étonnement au spectacle singulier d'une population immense qui, tout entière, dort insouciante ou s'enivre de voluptés, au pied même du volcan qui demain peut l'engloutir. Cette idée, en effet, est saillante sur les lieux, et elle oppresse la pensée de l'étranger. L'indolent Napolitain, quoiqu'il s'épargne volontiers la fatigue de penser, n'est probablement pas sans songer quelquefois au dan-

(1) HORAT. *Epist.* XI, lib. I.

ger perpétuel qui le menace, et le Vésuve lui donne d'ailleurs de temps en temps des avertissemens terribles; mais le Vésuve se calme, et le Napolitain retombe dans son apathie : les villes qu'il avait bâties près du volcan sont emportées par les laves, il les reconstruit avec ces laves elles-mêmes, aussitôt qu'elles sont refroidies : les ruines de trois villes ensevelies par les irruptions sont là pour donner à l'avenir de Naples les enseignemens du passé; mais à Naples le présent est tout, et l'on ne tient aucun compte ni du passé ni de l'avenir. Pourquoi s'étonner de cette heureuse insouciance? Pourrait-on la blâmer? Nous sommes tous Napolitains en ceci : la mort est la condition nécessaire de notre existence; chaque jour elle nous menace; nous savons qu'elle doit nous atteindre inévitablement, et cependant la pensée de notre fin ne fait qu'effleurer par intervalles notre imagination; nous formons de longs projets; nous vivons, en un mot, comme si nous ignorions qu'on meurt.

En suivant cette plage, où furent jadis

Herculanum, *Pompeï* et *Stabia*, je reconnais le site riant de *Castell'-à-Mare;* plus loin sont *Sorrente* et *Massa;* Massa, qui se glorifie d'avoir vu naître le Tasse; Sorrente, où ce poète sublime et infortuné trouva, près d'une sœur chérie, le peu de repos qui lui fut départi pendant sa vie agitée. Là finit, de ce côté, la Terre de Labour, l'ancienne Campanie, dont la dernière limite est le promontoire de Minerve. J'embrasse alternativement et ce promontoire et le mont Pausilype; d'une part, le tombeau de Virgile! de l'autre, le berceau du Tasse! leur gloire est partout; mais ici on croit voir leur génie éteint se rallumer et rayonner d'un plus vif éclat.

Tandis que je me livre aux pensers divers que fait naître en moi la variété de tant d'objets, ma barque où, à demi couché, je suis à la dérive le caprice des flots, se retourne, et me montre les îles dont la rade de Naples est parsemée. Les rochers sombres de *Capri* se prononcent fièrement sur l'azur du ciel; leur configuration bizarre a quelque chose de farouche et de heurté: on conçoit qu'un Tibère

dut se plaire en un tel séjour. Ce tyran des Romains tenait de là les rênes d'une servitude honteuse; de là il dictait ses ordres sanguinaires à un sénat avili. Ainsi l'aigle bâtit son aire au sein des rocs inaccessibles, d'où il mesure sa proie, et agite les serres qui vont la déchirer.

Plus riantes sont les îles d'*Ischia*, de *Procida* et de *Nisita*. Ischia, la plus grande des trois, n'est autre que le mont *Epomeo*, volcan éteint dont les bases seulement sont habitées; elle est d'une fertilité extrême, et l'on y trouve des demeures et des sites délicieux. Procida et Nisita sont aussi des productions volcaniques. Les femmes de ces îles ont, dans leurs traits et dans leur charmant costume, beaucoup de ressemblance avec les femmes de l'archipel grec.

Il ne me reste plus à explorer qu'une partie du vaste panorama qui m'environne: c'est la plus fertile en souvenirs, et, dans l'état même de dégradation où les siècles l'ont réduite, la plus riche pour le sentiment et la pensée. Sur le territoire qui embrasse en un

demi-cercle la baie de Pouzzuoles sont réunis d'étonnans phénomènes de la nature, des prodiges célébrés par le génie, des débris merveilleux de la puissance humaine. La poésie et la fable, la philosophie et l'histoire s'y donnent la main. Là on peut, jusqu'à un certain point, s'initier aux combinaisons mystérieuses des volcans, en foulant un sol consumé par leur feu interne, en sondant les fournaises de la curieuse Solfatare, en observant d'un œil scrutateur des monts et des lacs produits par de grandes convulsions souterraines (1). Ce même sol calciné fut habité par tout ce que l'empire romain eut de renommé dans sa décadence, et c'est en même temps le domaine *Virgilien*, la terre classique de l'*Énéide*. Qu'il est intéressant de suivre pas à pas Virgile, à *Cumes* et dans l'*Antre de la Sibylle*, à l'*Averne* et à l'*Achéron*, aux *Enfers* et aux *Champs-Élysées!* L'imagination

(1) Le *Monte Nuovo*, qui surgit soudainement en 1538, à la suite d'une violente commotion; les lacs d'*Averne* et d'*Agnano*, qui ont évidemment remplacé d'anciens cratères.

pine sa mère; la débauche, compagne du crime, s'y livrait aux excès les plus effrénés; les femmes les plus galantes y transportaient tout le libertinage de Rome; les Pénélopes, au dire de Martial, y devenaient des Hélènes; mais ni tant de forfaits ni tant de turpitude ne sauraient faire oublier que ces mêmes bords donnèrent asile à de véritables grands hommes, et à des poètes aimables dont l'heureux épicurisme nous a valu des écrits qui charment ou consolent.

Tout a disparu. Où César, Crassus et Pompée arrêtèrent leur ambitieux triumvirat, il ne survit plus que des souvenirs. Caton s'écriait alors : « Nous avons des maîtres, c'en est fait de la république : » depuis bien des siècles, c'en est fait de Rome elle-même. De cette Bayes si somptueuse il ne reste que de vains débris. Ces temples éclatans de Mercure, de Vénus, de Diane; ces théâtres magnifiques; ces innombrables palais, bâtis jusque dans la mer qu'ils semblaient soumettre; ces bains où la luxure, se parant du nom de la mode, avait rassemblé les inventions les plus raffi-

nées d'un faste inouï; tout cela n'est plus qu'une solitude profonde, pestilentielle, et abandonnée aux reptiles.

Colline de Baïa! poétique séjour!
Voluptueux vallon qu'habita tour-à-tour
Tout ce qui fut grand dans le monde,
Tu ne retentis plus de gloire ni d'amour:
Pas une voix qui me réponde,
Que le bruit plaintif de cette onde,
Où l'écho réveillé des débris d'alentour.

Ainsi tout change, ainsi tout passe;
Ainsi nous-mêmes nous passons,
Hélas! sans laisser plus de trace
Que cette barque où nous glissons
Sur cette mer où tout s'efface (1).

Las enfin d'errer sur tant d'objets, mes regards se fixent, mon attention se concentre. Voilà ce *Cap de Misène*, à qui les chants de Virgile ont décerné une immortalité que les improvisations de *Corinne* ont rajeunie de nos jours. A l'aspect de ce promontoire inspirateur, je me figure la sibylle moderne assise sur le trépied de l'antique prophétesse, et comme elle agitée d'un délire sublime; sa lyre frémit d'accord avec son ame: bientôt

(1) A. DE LAMARTINE, *le Golfe de Baïa*.

elle livre aux airs émus des accens passionnés, nouvelle révélation des destinées de l'homme.

Réveillez-vous, mes bateliers ! Le vent fraîchit et nous seconde, livrez-lui la voile; que la barque glisse rapidement vers Naples. Pour un jour c'est trop d'émotions à la fois : mon cœur a besoin de repos, il va le retrouver au milieu de l'agitation des hommes, dans leurs plaisirs turbulens qui ne laissent ni contentement ni peine.

LE VÉSUVE.

LETTRE A MADAME ***.

Naples, janvier 1826.

> Tout ce qui entoure le volcan rappelle l'enfer, et les descriptions des poètes sont sans doute empruntées de ces lieux : c'est là que l'on conçoit comment les hommes ont cru à l'existence d'un génie malfaisant qui contrariait les desseins de la Providence.
>
> Madame de Staël, *Corinne.*

Lorsque je quittai Paris, il y a maintenant dix mois, vous me fîtes promettre, madame et amie, que je vous enverrais, de Naples, le récit détaillé de mon ascension au Vésuve : vous daignâtes joindre à cette demande les avis les plus affectueux, pour m'inviter à restreindre ma curiosité dans les limites de la prudence. Je n'ai point oublié ma promesse, car c'est pour la remplir que je vous écris aujourd'hui ; mais, il faut que je l'avoue, je n'ai pas été aussi fidèle à vos sages conseils, et j'ai

failli payer de ma vie un essor un peu téméraire. Cependant que ce début ne vous cause pas trop de frayeur; cette lettre vous prouve que je suis sain et sauf, et je vous prie en grace de me pardonner le péril que j'ai couru.

Nous partîmes le 23 au matin pour la conquête du Vésuve, après un déjeuner substantiel, indispensable préliminaire d'une entreprise de cette nature. Nous formions une joyeuse caravane de dix personnes, dont deux jeunes demoiselles de Lyon avec leur père, et deux domestiques : tout ce monde fut réparti dans cinq *corricoli;* mais il faut au préalable que vous sachiez ce que c'est qu'un *corricolo*.

De même que les gondoles figurent parmi les curiosités de Venise, le corricolo peut compter pour une des singularités de Naples. Si vous n'avez pas vu le joli dessin que nous en a donné le crayon spirituel de Carle Vernet, représentez-vous une sorte de tilbury en forme de coquille, d'apparence si légère et si fragile, qu'il semble devoir voler en éclats au moindre choc. Cet esquif roulant est enjolivé de do-

rures qui lui donnent une certaine élégance; le petit cheval qui le traîne a des harnais tout couverts de clous dorés; il porte sur la tête un panache de plumes ou de feuillage. A voir l'encolure chétive de ce coursier, si bien assorti à la voiture, et nourri d'ordinaire avec la plus stricte parcimonie, vous jugeriez que son mince équipage est encore trop pesant pour lui. Il part: dans son ardeur il dévore l'espace; l'œil a peine à le suivre sur les larges dalles de lave dont Naples est pavée. Le conducteur, grimpé derrière la frêle machine, d'une main tient les rênes au-dessus de la tête de ceux qu'il conduit, et de l'autre agite un long fouet. La coquille du corricolo contient à peine deux personnes; il n'est pas rare pourtant de voir jusqu'à cinq et six *lazzaroni* juchés sur ces phaétons, dedans, derrière, ou même sur les brancards, sans pitié pour le pauvre cheval. Le corricolo m'amuse, et souvent je m'en sers; ce plaisir peu dispendieux est l'affaire de quelques carlins (1). Je veux

(1) Le *carlin* équivaut à 43 centimes de notre monnaie.

vous donner un double exemple de la vélocité des petits chevaux napolitains, et en même temps de l'adresse tout-à-fait surprenante de leurs conducteurs. Dernièrement, me trouvant à Pouzzuoles, où j'étais allé visiter le fameux golfe de Baja, je pris un corricolo pour revenir à Naples, et je recommandai à mon cocher de me mener vite. Sur l'espoir d'une large portion de *maccaroni*, il stimula de telle manière son coursier, et celui-ci m'emporta avec une si grande rapidité, que, sans exagération aucune, l'air me sifflait autour des oreilles; j'en étais suffoqué quand nous entrâmes dans la grotte du Pausilype. Quoique le jour fût sur son déclin, les réverbères n'y étaient point encore allumés, et les chandelles de la Madone en perçaient à peine l'obscurité. Nous nous engageâmes de la sorte dans l'allée souterraine, où d'autres voitures roulaient comme la nôtre au milieu des ténèbres et de la poussière. Je m'attendais à être brisé. Graces à la dextérité des cochers, qui s'appelaient les uns les autres, et se dirigeaient de la voix, nous passâmes sans éprouver le moindre frois-

sement. Au sortir de la grotte, mon corricolo reprit sa course rapide sur la plage de Chiaja, brûlant le pavé, fendant la foule, et croisant et rasant d'autrès corricoli qui n'allaient pas moins vite.

Mais cette digression m'a un peu détourné de la route du Vésuve; j'y reviens.

Arrivés à Resina, village moderne qui occupe la place de l'antique Herculanum, nous nous vîmes soudain enveloppés par une foule de lazzaroni qui nous offrirent tumultueusement des ânes pour montures, et qui tous voulaient nous servir de guides *per andar al monte* : « *Eccellenza!* me criait l'un d'eux, dont les yeux ardens brillaient comme des escarboucles sur son visage d'Africain, *eccellenza!* prenez mon âne, il a eu l'honneur de porter à la montagne plus d'une princesse; moi-même je sers constamment de guide aux plus riches voyageurs : pour ma recommandation, *eccellenza*, il suffit de vous dire mon nom, je suis *Ignazio Zingarella.* » Au bruit excité par notre arrivée, on eût pu croire partout ailleurs qu'il s'était élevé quelque sédi-

tion. Des gesticulations outrées et pleines de forfanterie sont l'accompagnement obligé de la loquacité de ce peuple *bouffe*, toujours en mouvement, toujours passionné. Sa pantomime, expressive et rapide, dessine, pour ainsi dire, la parole ; mais, curieuse d'abord, elle fatigue bientôt, car on sent que toute cette activité n'est que de l'agitation en pure perte, et sans but pour une amélioration sociale. Pour se faire entendre du Napolitain, et ne pas être sa dupe, il faut, ce qui n'est pas facile, monter sa voix à son diapason, et comme lui crier et gesticuler. Une demi-heure se perdit dans le désordre de nos préparatifs. Enfin notre burlesque armée s'achemina vers le Vésuve, suivie des vociférations joyeuses des guides que nous avions préférés, et des clameurs de réprobation de ceux qui restaient.

A peine avions-nous dépassé les dernières maisons de Resina, que nous étions déjà au milieu des laves qui tracent autour du volcan d'arides sillons, triste produit des éruptions les plus récentes. De vastes champs sont en-

vahis par une inconcevable agglomération de matières ferrugineuses, dont la couleur noirâtre affecte péniblement la vue. Ce spectacle est sinistre, car il est inséparable de la pensée du péril continuel qui menace la contrée, et l'on commence à comprendre, en frémissant, la terrible puissance du colosse ignivome. Toujours gravissant à travers des monceaux de scories, qui sont comme l'écume de la lave, où se montrent à peine quelques îlots de verdure, nous parvînmes à l'ermitage de *San-Salvator.* Un anachorète y demeure, « sur les confins de la vie et de la mort, » suivant l'expression de l'auteur de *Corinne.* Là nous prîmes un peu de repos, en sablant quelques verres de *Lacryma-Christi.* Ce vin renommé, le meilleur de l'Italie, croît sur les flancs mêmes du Vésuve, dans les parties le moins accessibles à son courroux; la cendre que vomit le volcan fertilise la vigne, et dédommage au moins, par un bienfait, de tous les maux qu'il cause. C'était sans doute sur ce point spécial que se concentrait l'admiration d'un Allemand, qui, savourant le nectar vol-

canique, et faisant allusion au nom qu'il porte, s'écriait avec bonhomie : « Quel dommage que Jésus-Christ n'ait pas versé de pareilles larmes sur un coin de mon pays! » *Il Tedesco e bevitore*, dit l'Italien.

Excusez-moi, madame et amie, si j'ose égayer un sujet aussi sérieux. Pour vous et pour moi je crains ici la déclamation, écueil du style, que je reconnais n'avoir pas toujours su éviter dans mes descriptions. Votre esprit judicieux sait si bien que le luxe des mots cache la vérité des choses; et pourtant rien n'est beau que le vrai. Il n'est donné d'ailleurs qu'à certains auteurs privilégiés de peindre de grands tableaux avec une plume, et vous n'attendez de moi qu'une lettre.

Jusqu'à l'ermitage de San-Salvator, la montée n'a de pénible que la nature scabreuse du sol; les véritables difficultés ne commencent que lorsqu'on est parvenu au pied du cône formé par le volcan lui-même, des matières calcinées et des cendres bitumineuses qu'il vomit dans ses éruptions. Là, il faut quitter sa monture, et l'on est livré à ses propres

forces, pour attaquer cette effrayante pyramide. J'ai atteint, dans les Alpes, des sommités qui sont au-dessus de la ligne des neiges perpétuelles, et par conséquent beaucoup plus élevées que le Vésuve, qui n'a guère que six cents toises au-dessus de la mer; mais je n'avais pas encore eu à gravir une pente aussi abrupte, et aucune ascension ne m'a paru aussi fatigante. Il fallut, ceci est à la lettre, s'aider des pieds et des mains; nous enfoncions jusqu'aux genoux dans la cendre, nous y roulions, et souvent une chute nous rejetait à dix pas en arrière. Enfin, vers la cime, nous trouvâmes de la neige, où nos pieds eurent plus de prise que sur une cendre mobile. Vous m'eussiez vu alors redoublant d'efforts, et luttant vers le but que j'allais atteindre, pantelant d'émotion plus encore que de lassitude, et hors d'haleine au dernier pas, contraint de m'asseoir, pour calmer l'agitation de mes sens.

Au récit de ces difficultés, je vous vois en peine pour nos deux jeunes voyageuses; vous imaginez qu'elles auront renoncé à l'entre-

prise : détrompez-vous. Véritables amazones, elles s'étaient mis en tête de vaincre le Vésuve, et elles l'ont vaincu. Douées d'une force et d'une intrépidité peu communes chez votre sexe, l'énergie de leur volonté donnait à leurs pieds délicats l'ordre d'avancer. Chacune d'elles était placée entre deux de nos guides, tenant un long bâton qui leur servait de rampe. Ces gens, habitués à la nonchalance des Napolitaines, s'étonnaient de voir des jambes féminines gravissant leur Vésuve; ils admiraient le courage des Françaises. Le fait est qu'il est assez peu commun que des femmes parviennent au sommet de cette montagne enflammée.

Me voici enfin à la cime de ce Vésuve tant souhaité. Sachant combien est prononcé mon goût pour les montagnes, me connaissant atteint d'une véritable *montagnomanie* (passez-moi ce terme), vous concevez ma joie enthousiaste à l'aspect d'un volcan si renommé; votre curiosité attend surtout que je lui fasse part de mes idées sur la nature de l'un des phénomènes terrestres les plus surprenans. J'en suis bien fâché, madame, mais

votre curiosité sera déçue. Mon ignorance est humble, différente en cela de celle de beaucoup de nos savans : je me résume à dire avec Montaigne, votre ami et le mien, *Que sais-je?* Ce n'est pas qu'en voyant les effets je n'aie voulu, comme un autre, pénétrer les causes; moi aussi j'ai osé former des conjectures à l'appui de mes observations; mais, discrètement, je les réserve pour les conversations du retour, pour ces aimables causeries où vous laissez un champ libre à mes divagations. Présentement je me contente (et c'est déjà un assez bon lot), d'une admiration vague, mais passionnée, pour l'un des sites les plus extraordinaires que la nature puisse offrir sur le globe.

Du sommet du Vésuve, qui est isolé au bord de la mer, la contrée de Naples, si favorisée du ciel, présente un tableau d'une telle magnificence, qu'il faut désespérer de le copier. Montez un moment avec moi, par la pensée, sur ce point culminant. Devant vous s'étend une des plus belles cités de l'Europe, une cité où s'agite une population de trois

cent cinquante mille habitans; votre œil, rasant la colline du Pausilype, se repose sur ce territoire de Bayes et de Cumes, à jamais illustré par les chants de Virgile, et où fume cette Solfatare qui, peut-être, communique avec le Vésuve par une voie souterraine qui passerait sous Naples même (1); par delà, vos regards étonnés atteignent la baie de Gaëte, qui rivalise de beauté avec le golfe napolitain; ce golfe si fameux, le voilà! il se montre tout entier, avec ses contours harmonieux, avec ses îles charmantes, avec les vaisseaux qui sillonnent la mer dont l'azur se confond avec le ciel; et ce ciel, c'est celui du midi, dont la suave pureté donne déjà elle seule une indicible jouissance; bien loin autour de vous se

(1) Cette opinion de plusieurs savans est aussi celle du Pline français : voici comment Buffon s'exprime à cet égard :

« Il y a apparence que Naples est située sur un terrain creux et rempli de minéraux brûlans, puisque le Vésuve et la Solfatare semblent avoir des communications intérieures; car quand le Vésuve brûle, la Solfatare jette des flammes; et lorsqu'il cesse, la Solfatare cesse aussi. La ville de Naples est à peu près à une égale distance entre les deux. » *Théorie de la Terre*, art. XVI.

prolongent des montagnes qui s'inclinent devant le Vésuve, et semblent rendre hommage au phare de l'Italie. Toute cette étendue de pays se dessine comme une vaste mappe géographique, et il n'est presque pas un point de cette terre classique, qui n'offre quelque noble débris de l'antiquité, qui n'ait à raconter quelque souvenir des temps passés. A cette nature pompeuse, à cette splendeur de la création, opposez le contraste du volcan qui fume sous vos pieds; osez sonder cette fournaise et sa menace ardente, alors votre ame s'élève vers Dieu et l'adore; elle aperçoit, d'un côté, sa puissance qui peut détruire, mais elle reconnaît, de l'autre, sa providence qui conserve.

Le Vésuve en ce moment est tranquille et dans une sorte d'apathie; peut-être est-ce un calme perfide. Quoi qu'il en soit, depuis l'éruption de 1822, qui fut violente, il n'a jeté ni lave ni flamme; seulement l'œil, en plongeant dans l'intérieur du cratère, voit surgir de toutes parts, de ses parois, des moffettes sulfureuses; par intervalles on entend des bruits

souterrains, semblables à un feu de forge bien activé; et, de temps à autre, des tourbillons de fumée s'élèvent et enveloppent la montagne. Tel est le Vésuve en repos; mais c'en est assez pour montrer qu'il n'a pas oublié qu'il est le Vésuve (1).

Une des plus fortes éruptions que l'on cite, fut celle de 1779, qui eut lieu précisément dix-sept cents ans après la catastrophe qui, l'an 79 de notre ère, engloutit les villes d'Herculanum, de Pompeï et de Stabia, et fit périr Pline l'Ancien. En 1779, mon père se trouvait à l'île d'Ischia; il s'y était retiré pour rétablir

(1) Je l'ai revu deux ans après. J'étais à Rome, en 1828, quand se déclara l'éruption du 21 et du 22 mars. Au premier bruit de cet évènement, je partis précipitamment pour Naples, dans la compagnie de plusieurs jeunes artistes français. Nous espérions arriver assez à temps pour voir encore le Vésuve jetant des flammes: notre attente fut déçue. Le 31, à midi, nous étions au cratère; mais l'intérieur seul était incandescent. Toutefois ce spectacle, et celui des prodigieuses masses de fumée qu'exhalait la fournaise du volcan, nous transportèrent d'admiration. L'habile paysagiste M. Brascassat peignit sur place, avec la verve qui le caractérise, les grands effets qu'il avait sous les yeux. Les suites d'une éruption sont encore d'une extrême magnificence.

sa santé affaiblie par les fièvres. C'est de cette île qu'il observa l'éruption pendant sa longue durée. Quel spectacle, madame, pour un jeune peintre enthousiaste de son art et de tout ce que la nature a de grandiose! Aussi, quelle chaleur d'artiste il mettait dans le récit de ce qu'il avait vu autrefois! Quarante années après, le souvenir de l'Italie lui rendait son énergie première et le rajeunissait. Souvent j'ai vu son œil s'enflammer aux seuls noms de Rome, de Florence, de Naples; j'ai vu sa bouche devenir aussi éloquente que ses pinceaux, pour décrire les merveilles pittoresques de ces lieux illustres qu'il avait habités durant dix années de sa vie. O mon père! tu ne vis plus que dans mon cœur et dans tes ouvrages. Resté seul, j'ai voué à ta mémoire un voyage dans cette patrie des arts pour qui, dès ma première jeunesse, tu m'inspiras une sorte d'amour. Jugez, madame, jugez avec quels sentimens j'accomplis ce pélerinage des souvenirs. Chaque pas me rappelle mon père; j'interroge tout, et tout me parle de lui; ce site, ces ouvrages de la nature ou des

hommes, il les vit, il les dessina : je ne vois pas un monument antique sans que ma pensée ne se reporte involontairement sur mon père, beaucoup plus que sur les Romains. Un touchant intérêt s'attache ainsi à chaque objet qui frappe mes regards, et cette situation de mon ame, à la fois triste et douce, se reflète sur toute cette Italie déjà si mélancolique par elle-même (1).

Pardonnez-moi encore cette digression, madame et sincère amie. Je laisse courir ma plume fantasque, et elle court sans ordre et

(1) A. C. G. Lemonnier, membre de l'ancienne Académie royale de peinture, et de plusieurs autres sociétés académiques, dessinateur du cabinet de l'école de médecine de Paris, directeur de la manufacture des Gobelins, chevalier de la Légion d'honneur, mourut le 17 août 1824. Il était né à Rouen, le 6 juin 1743. Parmi ses nombreux tableaux d'histoire, dont les plus capitaux décorent le Musée de sa ville natale, celui qui représente *Saint-Charles Borromée administrant les secours de la religion aux pestiférés de Milan*, a été souvent cité comme l'une des compositions pittoresques qui font le plus d'honneur à l'école française.

Je ne saurais croire que le sentiment qui a dicté le passage ci-dessus et cette courte note, puisse paraître ici chose déplacée.

sans suite. Mais, que dis-je? ne connaissez-vous pas l'allure de mon imagination mobile, si prompte à subir alternativement toutes les impressions extrêmes? Que voulez-vous? il faut prendre ses amis tels qu'ils sont; une véritable affection couvre bien des défauts.

Je vais vous montrer le Vésuve d'assez près, mais promettez-moi de n'avoir pas peur.

Mes compagnons de voyage, escortés des guides, avaient entrepris de parcourir la circonférence de l'orle. Vous dire que cette promenade est d'une lieue, c'est vous donner l'idée du diamètre de ce gouffre; quant à ses redoutables profondeurs, qui les connaît? J'étais resté en arrière avec les jeunes Lyonnaises et deux de nos compagnons qui leur donnaient le bras. Pour l'intelligence de ce qui va suivre, il faut que vous sachiez que le cratère n'est pas immédiatement abrupte, à partir de l'arête de l'orle; un talus de cendres conduit, par une pente de vingt à trente pieds, de l'arête sommitale au lieu où le précipice devient perpendiculaire, de sorte que, pour en bien pénétrer l'horreur, il faut descendre

à l'extrémité inférieure du talus, ce que l'on ne fait guère, comme vous allez le voir, qu'à ses risques et périls. En suivant l'arête et l'examinant, j'aperçus une place où le talus se trouvait traversé diagonalement par une rampe de lave qui, dirigée vers le bord même du cratère, et y formant une espèce de terrasse, me parut être une station commode pour satisfaire ma curiosité. Soudain, sans prendre le temps de la réflexion, emporté par l'enthousiasme du moment, je m'élance vers la rampe trompeuse; mais à peine ai-je mis le pied sur cette cendre dont la surface me semblait durcie, que j'y enfonce jusqu'au genou, je tombe la face en avant, je roule entraîné par une avalanche de matières pulvérisées, déplacées par ma chute. Je frémis en vous faisant ce récit: le tourbillon m'avait écarté de la rampe, il me portait droit à l'abîme, et j'y serais englouti, si je n'eusse saisi instinctivement une masse de lave adhérente qui, par fortune, se trouva sur mon passage, et me sauva la vie. Resté là en suspens, je pus alors envisager l'imminence du péril que je venais de courir,

et vous comprenez que le cœur me battit plus fort que de coutume. Tenant étroitement embrassée ma bienheureuse pierre de salut, j'y repris mes sens, et je remontai ensuite, sans la perdre de vue, afin qu'elle pût me garantir d'une chute nouvelle. Tout cela fut l'affaire de peu d'instans, mais quels instans! Je fus reçu sur le *sombre bord* par les pauvres jeunes sœurs qui, témoins de l'événement, en étaient plus pâles que moi et plus tremblantes. Il est certain que dans cette conjoncture j'ai failli justifier cruellement le dicton italien : *Veder Napoli, e poi morire.* Je prétends que, en échappant à cette mort tragique, j'ai manqué l'immortalité; un pareil trépas, du moins, eût fait long-temps parler de moi. Un étranger n'aurait plus gravi le Vésuve sans qu'on lui dît : « Voici la place fatale où un Français « a péri victime de sa témérité, il s'appelait « *un tel,* il était ceci, il faisait cela, » et bien d'autres commentaires vrais ou faux. Ne cite-t-on pas encore maintenant Empédocle l'Agrigentin, qui se précipita jadis dans l'Etna qu'il n'avait pu deviner? Ce fou philosophe

laissa, dit-on, ses sandales sur le bord du cratère; moi, je n'ai livré à la grande fournaise du Vésuve que mon chapeau, et je suis demeuré à la place des sandales d'Empédocle. Au fait, je m'accuse devant vous de n'avoir point assez pensé dans ce moment à ceux qui m'aiment, et c'est un tort que je ne veux nullement atténuer; mais faites attention, s'il vous plaît, qu'une tête jeune encore peut, jusqu'à un certain point, se volcaniser sur le Vésuve; regardez mon imprudence comme un dernier éclat de fougue juvénile; je ne sens que trop, hélas! que chaque jour une portion de cette fougue me quitte avec le bel âge qui s'enfuit.

Cet incident fâcheux ayant répandu l'alarme dans toute la caravane, on ne songea plus qu'à déserter un poste aussi scabreux, auquel s'applique parfaitement ce passage que je traduis d'un poète latin :

> Vous avancez parmi des feux
> Couverts d'une cendre traîtresse (1).

(1) Incedis per ignes
Suppositos cineri doloso.
HORAT. *od.* 1, lib. II.

Les guides ne cessaient de répéter que je devais un beau cierge à la *Madone;* la vérité est que je dois plus d'un remercîment à Dieu, et à cette lave secourable dont j'aurais voulu garder un échantillon.

Je vous ai montré l'ascension du cône comme très pénible; il n'en est pas ainsi de la descente, que l'on fait moitié courant et moitié roulant, sans que, pour cette fois, la chute occasione autre chose que des rires inextinguibles. En quelques minutes nous étions de retour à l'ermitage, où nous fîmes une seconde libation du cordial vésuvien. Nous reprîmes à Resina nos corricoli, devenus indispensables pour tant de fatigues, et pour nos chaussures que les scories avaient réduites en lambeaux. A ce double inconvénient se joignit pour moi celui de rentrer dans Naples, la tête affublée d'un mouchoir, couvre-chef inusité qui intriguait la foule des badauds qu'on trouve sur ces bords aussi bien que sur ceux de la Seine.

M. S***, qui s'embarque après demain pour Marseille, et qui vraisemblablement sera bientôt

à Paris, vous remettra, madame, ma trop longue missive que je termine par une observation qui, je crois, sera de votre goût. Je pars pour Pestum, but le plus éloigné de mon voyage; chaque pas que je ferai de là sera pour me rapprocher de vous; à la fin de janvier je retourne à Rome, et dans peu de mois vous me reverrez fidèle aux sentimens d'affection respectueuse et d'inviolable estime que vous savez si bien inspirer.

Si fan dolci, in quel momento,
E le lagirme ed i sospiri;
Le memorie de' martiri
Si convertono in piacer (1).

(1) Metastasio, *Attilio Regolo*, atto I, sc. v.

PESTUM.

Un paese di dei, abitato da diavoli (1).
Séjour digne des dieux, demeure des démons.

Il y a dix-huit lieues de Naples à Pestum, et, quoique l'on exagère beaucoup les dangers de cette route, elle est en partie déserte, mal gardée, et par cela même assez inquiétante. Cependant les voyageurs qui n'ont pas une imagination trop timorée font cette excursion, ne fût-ce que pour l'acquit de leur conscience, et pour ne pas s'exposer à dire un *non* scandaleux, quand on leur demandera plus tard s'ils ont vu les ruines de l'antique *Possidonia*. Conduit par une curiosité mieux entendue, à ce qu'il me semble, je partis pour Pestum avec deux Français, dont l'un était architecte, et un Russe fort aimable, qu'un long séjour à

(1) *Dicton italien*.

Paris avait presque entièrement francisé. Nous étions dans un de ces *calessi*, légères calèches qui sont les *fiacres* de Naples, et dont les cochers, non moins criards que les nôtres, et d'une tournure non moins hétéroclite, ont, de plus qu'eux, un genre d'esprit plébéien vraiment original, accompagné d'une pantomime très expressive. Nous étions disposés à merveille pour notre expédition, et jamais on n'alla plus gaiement au devant d'un péril vrai ou faux. Au reste, tous nos préparatifs hostiles consistaient en deux grands pistolets d'arçon, non chargés, qui reposaient inoffensivement dans les poches de la voiture.

Jusqu'à Salerne la route inspire la plus grande sécurité, en occupant agréablement l'attention. Les cinq premières lieues se font dans le plus beau pays du monde, en côtoyant le golfe de Naples, au milieu d'une suite non interrompue de villages et de maisons de plaisance qui sont comme un faubourg de la populeuse cité. On traverse *Portici*, l'une des résidences du roi, *Resina*, qui repose sur l'antique *Herculanum*, *Torre-del-Greco*, dont les

murs sont encore encombrés des laves que vomit le terrible Vésuve dans son éruption de 1794. Passant ensuite auprès de Pompeï, l'on pénètre bientôt dans une vallée sinueuse, sans perdre de vue le majestueux volcan couronné de son éternelle fumée. On voit le charmant village de *Cava*, cher aux artistes pélerins, à qui sa position singulière et le style tout italien de ses fabriques offrent tant d'heureux motifs d'études pittoresques. Enfin, au débouché du défilé, l'œil plonge tout-à-coup sur la ville de Salerne et sur sa baie ravissante; on revoit la mer, la mer plus belle que jamais.

Il nous parut que l'aubergiste qui nous reçut avait quelque réminiscence des principes de l'ancienne *École de Salerne*, et qu'il avait surtout présent à l'esprit cet aphorisme,

P one gulæ metas, ut sit tibi longior ætas.

Il nous servit en effet un dîné très succinct. Nous allâmes prendre gîte, trois lieues plus loin, à *Eboli*, où nous n'arrivâmes qu'à nuit close, non sans quelques mouvemens secrets

d'inquiétude, car entre Eboli et Salerne le chemin commence à être inhabité.

Descendus dans une auberge assez spacieuse, où dès l'abord la malpropreté napolitaine s'empara tyranniquement de deux de nos sens, la vue et l'odorat, nous fûmes introduits dans la salle commune. Nous y trouvâmes un bon feu clair, et deux gros Anglais qui soupaient en faisant la grimace. Pendant qu'on préparait pour nous la *cena*, nous essayâmes un colloque avec les Anglais; mais ils avaient de l'humeur, et nous n'obtînmes que des réponses bourrues, assaisonnées de la morgue britannique. Pourtant un de mes compagnons, qui savait l'anglais, leur ayant adressé la parole dans leur langue, cela dérida un peu leur front soucieux, et ils se relâchèrent du laconisme dans lequel ils s'étaient retranchés. Nous sûmes alors qu'ils revenaient de Pestum, et qu'ils étaient désolés de s'être déplacés *pour si peu de chose*.

« Au diable soit, dit l'un d'eux, le premier qui s'avisa de croire et de persuader à d'autres que l'Italie est le pays le plus curieux de l'Eu-

rope! La peste soit de la mode qui veut qu'on ait fait ce voyage, sous peine de passer pour un mal-appris? On afflue en Italie, on s'y précipite; on est désappointé, on enrage; et, pour n'en avoir pas le démenti, on retourne chez soi pousser des cris d'admiration. Après tout, qu'a-t-elle donc de si merveilleux, cette Italie? Ses monumens sont de stériles amas de pierres plus ou moins bien assemblées, qui attestent tout bonnement que l'Italie fut, et qu'elle n'est plus. La nature y est assez belle, à la vérité, mais on trouve partout de beaux paysages : le climat est suffocant, et je ne sais ce qu'ils veulent dire avec leur *beau ciel d'Italie*. La population..... quels hommes! on ne peut s'aventurer ici, sans courir les risques du vol et du stylet : dans les auberges enfin, rien, absolument rien de *confortable*. *Goddam!* la vieille Angleterre vaut mieux cent fois que l'antique Italie. »

Tandis que mon compatriote perdait son temps et son éloquence à réfuter cette plaisante diatribe, j'étais entré en conversation avec le conducteur des Anglais, qui soupait

seul dans un coin de la salle. C'était un Suisse, porteur d'une de ces faces rebondies où la probité se peint comme dans un miroir. Je lui parlai de son pays, et je vis ses yeux s'épanouir :

« L'Italie est belle, dit-il, mais ma patrie est belle aussi, et l'on n'y voit guère que de braves gens; on n'en peut pas dire autant du pays où nous nous trouvons. Savez-vous bien, par exemple, où vous êtes ici, ajouta-t-il en baissant la voix ?

— « Parbleu ! à Eboli, dans une auberge. »

Il se pencha à mon oreille, et me dit tout bas :

« Vous êtes chez un ancien chef de brigands.

— « Est-il possible, m'écriai-je ?

— « Il n'est que trop vrai; mais tranquillisez-vous; je ne pense pas qu'il y ait rien à redouter. Les Anglais vont aller au lit, et si vous le trouvez bon, je vous conterai cela pendant votre soupé. Toutefois, pour peu que vous soyez curieux de connaître la figure du personnage, allez sous un prétexte quelconque dans la cuisine, vous l'y trouverez ; et si vous avez la fan-

taisie de voir la plus franche coquine des états napolitains, vous regarderez sa femme.

— « Oui, certes, j'y vais : j'ai déjà eu l'occasion, un certain jour, d'apercevoir un bandit italien; je veux joindre à cet avantage celui d'en connaître un qui a eu les honneurs du commandement. »

Sous couleur d'activer le soupé, je me rendis sur-le-champ dans la cuisine, espèce d'antre qui me donna l'idée de celui des Cyclopes. Je vis là mon homme, fort empressé autour d'un ardent fourneau empuanti de l'odeur de la *baccala* (la morue) et de l'inévitable *maccaroni*. Celui qui avait si souvent manié la carabine et le stylet remuait des casseroles; il avait une arme au côté, mais c'était un couteau de cuisine; il portait un tablier ensanglanté, mais ce sang était sans doute celui de quelque vieux coq par lui égorgé, et qu'il allait nous servir en guise de poulet. O vanité des grandeurs! je ne pus m'empêcher de rire à part moi de cette métamorphose qui avait fait d'un chef de brigands un cuisinier. Je vis aussi sa tendre moitié, qui, la prunelle

en feu et le blasphême à la bouche, accablait d'invectives une pauvre servante. J'eus le temps d'examiner ces époux assortis. Je m'étais attendu à un grand et terrible homme, au visage basané, à l'œil farouche, aux épais sourcils, tel enfin qu'on nous peint messieurs les bandits dans les romans et les mélodrames; point du tout; celui-ci était d'une stature courte et ramassée, pourtant de trempe solide et vigoureuse; ses bras énormes et musculeux étaient pareils au tronc noueux d'un vieux chêne; ses traits n'avaient rien d'effrayant, et n'annonçaient nullement la férocité d'un meurtrier; au contraire, il y avait une sorte de sérénité sur sa large face, qui, ombragée de longs cheveux crêpus, ressemblait assez à celle d'un lion au repos. Pour la femme, elle passa mon attente. Cet être équivoque n'avait de féminin que son sexe, et encore eût-on pu en douter, car le diable seul eût osé vérifier le fait: du reste, sa taille élevée, ses bras, sa figure, sa voix, tout cela était d'un homme, et d'un homme affreux. Cette infernale sibylle m'épouvanta: il est vrai qu'elle était en colère,

et digne en cet état d'inspirer le pinceau fantastique d'un Salvator-Rosa. Je restais cependant, quand l'hôte, sortant tout-à-coup de son calme apparent, m'apostropha ainsi:

« *Per Cristo e san Gennaro* (par le Christ et saint Janvier)! il est clair que vous êtes entré ici tout exprès pour voir Bartolomeo; mais songez que Bartolomeo n'aime pas les curieux. »

Je me le tins pour dit; j'en avais assez vu, et je quittai la place.

En rentrant dans la salle, je trouvai le couvert mis, et je dis à mes compagnons ce que je venais de voir et d'entendre. Nous nous mîmes à table, et, pendant le repas, quand nous fûmes seuls, le Suisse nous rapporta silencieusement, en termes que j'abrège, l'histoire de celui qui nous donnait une si fâcheuse hospitalité.

« Son vrai nom est Zampieri, il est Calabrois. Lors de l'invasion de Naples par les Français, en 1798, il commandait depuis plusieurs années une horde nombreuse de brigands qui infestaient le royaume. Ses rapines,

ses cruautés, son audace, l'avaient rendu formidable; et sa femme, plus féroce que lui, n'était pas moins redoutée. On en faisait d'étranges récits; on assurait qu'elle excitait au carnage; on prétendait que plus d'une fois elle avait répandu de sa main le sang des victimes. La tête de Zampieri était mise à prix; mais ses talens militaires (et il en a beaucoup) avaient déjoué toutes les entreprises dirigées contre lui. Sur ces entrefaites, l'armée napolitaine, repoussée de Rome, où elle avait fait une vaine entrée triomphante, fut contrainte de se replier devant le général Championnet; le gouvernement indécis ne savait plus comment tenir contre les Français, et l'occupation du pays par une armée étrangère entravait Zampieri lui-même, en lui rendant le métier nul. Alors il manda aux autorités qu'il était prêt à diriger ses forces contre l'ennemi, sans autre condition que d'avoir la vie sauve, lui et les siens. Aucun secours n'était dédaigné, puisque dans ce même temps trente-cinq mille lazzaroni s'armaient pour la défense de la capitale, aux cris de *vive saint Janvier! vive*

Jésus-Christ! vive le roi Ferdinand! on fit dire à Zampieri que son offre était acceptée, et que, s'il servait bien la cause, non seulement il aurait sa grace, mais qu'on lui donnerait une récompense, sous la condition essentielle que, la guerre finie, il licencierait sa bande, et rentrerait dans l'ordre commun (1).

« Dès-lors, de chef de brigands Zampieri devint capitaine de partisans. Comme tel il a fait un mal inouï aux Français, et a rendu d'importans services à l'état. Doué par la nature d'une grande habileté, connaissant à fond les défilés des montagnes, possédant au plus haut degré la tactique d'une guerre de partisans, on ne saurait dire à quel point cet homme a été fatal à vos compatriotes, et à combien d'entre eux il a ôté la vie.

« Quand le roi Ferdinand, qui s'était retiré en Sicile, fut rentré dans sa capitale, Zampieri tint sa parole, et le gouvernement qui avait

(1) Ces sortes de transactions avec les brigands, toutes scandaleuses qu'elles sont, n'ont été que trop fréquentes en Italie, surtout dans les états du Saint-père; elles caractérisent la faiblesse du gouvernement.

transigé avec lui tint la sienne. Ainsi celui qui semblait prédestiné à la potence rentra dans la société qu'il avait si long-temps effrayée; il eut une pension de trente-six ducats, et il établit cette auberge où il se tient tranquille, du moins en apparence.

— « En apparence! dit le Russe; sa tranquillité n'est donc qu'apparente?

— « J'ai des motifs pour croire, répondit l'Helvétien, qu'il a encore quelques peccadilles de plus sur la conscience; ce n'est pas d'aujourd'hui que Péters le connaît. Voici la troisième fois que je conduis des étrangers à Pestum, et c'est la première que je les ramène sans accident. Dans les deux affaires sanglantes dont je fus témoin, dans la seconde notamment, j'ai toujours pensé que l'honnête Zampieri avait eu une secrète participation. Il y a maintenant trois ans qu'un jeune Anglais, M. Hunt, fut assassiné avec sa femme : vous avez peut-être entendu parler de cet événement (1)?

(1) Il eut lieu en 1821, avec les circonstances rapportées ici.

— « Sans doute, il a fait du bruit dans le temps, et les feuilles publiques en ont fait mention.

— « Eh bien! c'est moi qui servais de conducteur à M. Hunt. Comme vous il vint coucher la première nuit ici : très imprudemment il ouvrit et laissa voir un nécessaire qui contenait de l'argenterie et d'autres riches superfluités dont on devrait savoir se passer en voyage. Sa femme avait une toilette de ville fort inusitée en ces lieux; elle portait des bagues et un collier. Le peuple italien voit autant de Crésus dans tous les Anglais; il est vrai qu'ils aiment généralement l'ostentation, et le luxe qu'ils apportent dans leur manière de voyager est quelquefois bien inconsidéré. Tout cet attirail excita la cupidité de quatre garnemens, qui par malheur se trouvaient ici ce soir-là : nous partîmes pour Pestum à la pointe du jour, et une demi-lieue avant les ruines nous fûmes inopinément attaqués par ces bandits. L'un d'eux se jeta à la tête de mes chevaux; un second, m'appuyant son fusil sur la poitrine, m'ôta tout moyen d'agir,

et les deux autres adressèrent leur incivile requête à M. Hunt. Ce brave et malheureux Anglais, pour réponse, leur tira deux coups de pistolet; un seul des brigands fut blessé. Furieux alors, ils firent une décharge générale sur la voiture. M. Hunt fut tué, et sa femme blessée à mort. En un tour de main la voiture fut dévalisée, et ces misérables s'enfuirent en toute hâte dans les montagnes.

« Je repris bien tristement, comme vous pouvez l'imaginer, la route d'Eboli, remportant un cadavre ensanglanté et une femme sans connaissance et mourante. La pauvre créature expira le lendemain dans cette même auberge, où, deux jours auparavant, on avait comploté la ruine de son mari. Ainsi moururent ces deux jeunes époux, qui, dit-on, s'adoraient, et qui, mariés depuis peu de mois, étaient venus faire en Italie un voyage d'agrément; leur curiosité leur coûta la vie.

« M. Hunt appartenait à une famille très distinguée en Angleterre. L'ambassadeur anglais à Naples demanda justice avec tant d'énergie que l'on mit une activité peu ordinaire

dans la poursuite des assassins. Ils furent pris et exécutés. On sut que la veille de leur attentat ils avaient eu une longue conférence nocturne avec l'aubergiste d'Eboli; mais cela ne fut pas juridiquement prouvé, et Zampieri continue de vivre ici plus heureux qu'un honnête homme. »

Les récits du bon Suisse n'étaient pas rassurans; mais il ajouta que l'exécution des meurtriers de M. Hunt avait intimidé apparemment leurs acolytes, car depuis ce temps on n'avait pas ouï parler d'aventure tragique sur le chemin de Pestum. Quoi qu'il en soit, retirés dans nos chambres qui, séparées les unes des autres, donnaient comme des cellules sur un corridor de couvent, nous tînmes conseil à huis-clos chez l'un de nous : le grand principe mis en avant que *la précaution est la mère de la sûreté*, les grands pistolets furent chargés; et, comme il n'y en avait que deux, on remit au sort le soin de déterminer qui les aurait. Le Russe en eut un, et moi l'autre que je plaçai tout armé sous mon chevet, après avoir barricadé de chaises ma porte et ma fe-

nêtre. Notre sommeil ne fut pas troublé ; pour moi, je dormis comme un loir jusqu'au moment où notre voiturier napolitain vint nous éveiller pour le départ. Le moindre inconvénient auquel nous pussions raisonnablement nous attendre était d'être rançonnés, et de payer huit ou dix fois la valeur de notre dépense. A notre grand étonnement, on ne nous fit pas payer plus cher que partout ailleurs, et nous partîmes munis de provisions de bouche, pour déjeuner à Pestum, où la vue seule trouve à se rassasier.

Après avoir parcouru un désert de cinq lieues, nous nous trouvâmes au milieu des ruines de Pestum, et à leur aspect nous fûmes amplement dédommagés de nos petites tribulations. Il survit de cette ville antique une bonne partie des murs de circonvallation, une porte (celle du nord), les débris presque effacés d'un amphithéâtre, et trois temples qui me rappelèrent de suite ce beau vers de Delille :

Leur masse indestructible a fatigué le temps.

Ces monumens sont admirables ; ils révèlent

à l'ame des sensations extraordinaires, abandonnés comme ils sont dans une solitude inculte et sauvage. Le plus remarquable et le mieux conservé est celui que l'on s'accorde à nommer le temple de Neptune : il est presque entier; les colonnes sont d'ordre dorique, cannelées sans base. Cet édifice, ainsi que les deux autres, dont l'un fut, dit-on, consacré à Cérès, quoique de style grec, sont d'une architecture un peu lourde et massive; mais l'ensemble est extrêmement imposant. Je ne pouvais me lasser de contempler ces majestueuses colonnades, revêtues de cette belle couleur monumentale, de ce ton chaud inimitable que le temps imprime à la pierre sous le ciel du midi. L'une des colonnes a été frappée de la foudre, qui l'a fendue de haut en bas sans la détruire, et le long sillon noirâtre qu'a laissé ce coup de tonnerre est d'un effet, si je l'ose dire, théâtral. Errant sous ces portiques silencieux, j'étais comme effrayé de leur antiquité que des imaginations exaltées ont fait remonter par-delà trois mille ans, mais qui, avec plus de probabilité, est contempo-

raine de la fondation de Rome, et conséquemment compte vingt-cinq siècles d'existence. La douceur du climat a protégé ces vénérables restes d'une époque si reculée, qui ont assisté à tant de vicissitudes.

Pestum ou Pæstum (Παῖστος), nommée ensuite *Posidonia*, puis par les Romains *Neptunia*, et maintenant *Pesto* par les Italiens, fut fondée par les Sybarites, selon l'opinion de quelques antiquaires, et suivant d'autres par une colonie de Doriens. On a peine à se plier à l'idée que des Sybarites auraient construit ces monumens indélébiles. Quoi qu'il en soit, dans l'ancienne capitale de la Lucanie, empire de Flore, où les rosiers fleurissaient deux fois dans l'année,

Biferique rosaria Pæsti (1),

on ne voit plus qu'une solitude marécageuse, où règne la fièvre, non moins dangereuse que les brigands. Nous ne trouvâmes au temple de Neptune qu'un pâtre, dont les traits hâves étaient minés par la souffrance et la misère :

(1) VIRGIL. *Georgic.* lib. IV.

il était vêtu de peaux de mouton grossièrement assemblées ; nonchalamment appuyé sur le fût d'une colonne, il surveillait un troupeau étique, errant çà et là parmi les décombres. Ce demi-sauvage paraissait plongé dans une apathique rêverie; il eût sans doute été bien embarrassé d'expliquer à quoi il songeait.

Les voyageurs partisans du merveilleux se plaisent à répéter que depuis la destruction de Pestum, en 1080, jusqu'au dix-huitième siècle, l'existence de cette ville antique resta absolument ignorée et comme perdue dans la mémoire des hommes; qu'un jeune peintre napolitain, qui s'était égaré dans les montagnes, fut conduit par hasard vers ces ruines, et en fit ainsi la découverte en 1755; mais le simple examen des localités infirme ce récit romanesque. En effet, Pestum n'est séparé du rivage de la mer que par une plaine d'une demi-lieue, et il n'est pas vraisemblable que les navigateurs n'auraient jamais observé ces temples élevés, qui d'ailleurs se voient de Salerne à l'aide de la lunette.

Nous passâmes plusieurs heures dans ces lieux si tristes et si beaux, oubliant le présent pour vivre avec le passé; mais nous ne voulions pas revoir notre hôte d'Eboli, et il fallait gagner Salerne avant la nuit. Nous fîmes donc nos adieux aux poétiques ruines de Pestum, non sans nous retourner souvent, tant que nous pûmes apercevoir les colonnades aériennes.

Entre Eboli et Salerne nous rencontrâmes une calèche remplie d'Allemands. Ils nous arrêtèrent pour nous accabler de questions sur les périls de la route que nous avions parcourue. Leur effroi nous parut d'autant plus bizarre, que leur voiture était remplie de fusils, d'épées, de munitions de toute espèce, et cet attirail guerrier contrastait comiquement avec leurs physionomies effarouchées.

En nous éveillant le lendemain matin, nous ne fûmes pas peu surpris de trouver les rues de Salerne couvertes de neige qui était tombée pendant la nuit. On était, il est vrai, au mois de janvier; mais un tel accident est rare dans le midi de l'Italie, et on l'y regarde

comme une calamité. Cette neige disparut aux premiers rayons du soleil. A Pompeï nous fîmes halte, pour examiner cette ville merveilleuse, à demi dégagée de son tombeau de cendres. Ici l'étonnement croît à chaque pas. On marche dans les rues et dans les carrefours pavés de lave qui garde encore la trace des roues des chars; on entre dans les maisons ornées de peintures à fresque singulièrement conservées, dans les boutiques, où sont à leur place les ustensiles servant au négoce; on voit les fontaines publiques, les bains, les théâtres, les temples; l'imagination reste confondue. Une heure de promenade dans Pompeï en apprend plus sur l'antiquité que la vue des collections de fragmens décorées du nom de musées. A l'aspect de ces lieux, antiques sans être vieillis, on a peine à concevoir que dix-sept siècles et demi se soient écoulés depuis la révolution qu'ils ont éprouvée. Au regard charmé se dévoilent les coutumes privées des anciens; on croit devenir le contemporain des Salluste, des Cicéron, de tant de morts immortels. L'illu-

sion intéressante de ce rêve est malheureusement de courte durée; elle vous attend à l'entrée de Pompeï, et vous délaisse à la sortie.

En rentrant à Naples, et nous retrouvant dans la bruyante rue de Tolède, sur ces quais inondés de lazzaroni, enchantés de notre voyage, nous en remémorions toutes les circonstances, et nous nous accordions à répéter l'adage italien, *Un paese di dei, abitato da diavoli.*

TIVOLI.

LETTRE A MADAME ***.

Rome, juin 1828.

> À Tivoli, Catulle, Horace,
> Montaient leur luth mélodieux :
> Inspirés du cécube ou du falerne vieux,
> Leurs vers, modulés avec grace,
> Célébraient l'amitié, les belles et les dieux.
> *Élégie inédite.*

Dans le temps que mon premier voyage d'Italie n'était encore qu'un projet, vous souvient-il, madame, comme mon imagination allait au-devant des plaisirs qui m'étaient offerts en perspective? les lieux célèbres que j'allais parcourir étaient le continuel sujet de nos entretiens. Vous pourriez encore vous rappeler que je ne vous parlais guère de Rome, sans y joindre les noms de Frascati,

d'Albano, de Tivoli. Tivoli surtout avait pour moi un attrait particulier; car Tivoli se présente à la pensée avec le double intérêt d'une contrée que la nature s'est plu à embellir, et qui semble devoir refléter encore la gloire du beau siècle d'Auguste. Je répétais avec Bertin, l'ami et l'émule de Parny :

Avec quel doux saisissement,
Ton livre en main, voluptueux Horace,
Je parcourrai ces bois et ce coteau charmant
Que ta muse a décrits en des vers pleins de grace,
De ton goût délicat éternel monument!
J'irai dans les champs de Sabine,
Sous l'abri frais de ces longs peupliers
Qui couvrent encor la ruine
De tes modestes bains, de tes humbles celliers,
J'irai chercher d'un œil avide
De leurs débris sacrés un reste enseveli,
Et dans ce désert embelli
Par l'Anio grondant dans sa chute rapide,
Respirer la poussière humide
Des cascades de Tivoli.

Maintenant j'ai vu, j'ai revu, j'aime Frascati, l'ancienne Tusculum qu'habita Cicéron; j'ai plus d'une fois parcouru avec délices les bois inspirateurs qui ombragent les lacs d'Albano et de Nemi; mais Tivoli reste ma *villeggiatura* de prédilection. Le vallon de Tibur

fut la demeure de Mécène, d'Horace, de Catulle, de Properce, de poètes qui parlent au cœur; Virgile sans doute y composa des vers; plus tard l'Arioste y trouva une douce retraite: que faut-il de plus pour justifier ma préférence?

Lorsque, il y a deux ans, j'adressais à Tivoli des adieux que je croyais éternels, qui m'eût dit que je reverrais si tôt ces lieux regrettés! le destin m'y a ramené; je me suis retrouvé avec surprise, errant sur les bords de l'Anio. Autrefois j'y vins pensif, et pensif j'y suis revenu; car mon cœur n'a point changé: il n'est pas obstiné dans sa mélancolie; il ne fuit pas volontairement la douce diversion d'une gaîté passagère; mais la rêverie semble être pour lui un état plus naturel; il trouve avec l'ami Montaigne que *la mélancolie est friande.*

Je veux, madame, essayer de vous décrire dans cette lettre une de mes courses à Tivoli. Une telle promenade faite avec vous, avec l'amie la plus vraie, dont l'esprit éclairé, dont l'excellent cœur, ont souvent calmé ce que

mes idées avaient d'amer; une telle promenade eût été un bonheur dans ma vie; je l'ai pensé avec regret. Que ne puis-je, au moins, vous rendre intéressant le récit de mon excursion solitaire!

La distance de Rome à Tivoli est de six lieues. La route traverse cette fameuse campagne romaine que M. de Châteaubriand a décrite admirablement, dans une Lettre adressée, en 1804, à son ami M. de Fontanes. J'ose à peine ajouter quelques traits à cette description que je vous engage à relire.

Vue dans le lointain, la campagne romaine, *agro Romano*, semble être unie, à cause de son étendue; mais elle n'a que l'apparence d'une plaine: c'est un composé de monticules qui rappellent l'idée d'une mer houleuse. Cette terre célèbre atteste à la fois l'action de l'eau et du feu; car si, d'une part, il est vraisemblable qu'il y eut jadis là un golfe, il est certain, de l'autre, que des volcans y ont exercé leurs ravages; mais les époques de cette double révolution, dont on reconnaît les traces, sont absolument perdues dans la mémoire des

hommes. On ne voit guère sur le sol romain que des pâturages; fort peu de champs ensemencés; cependant ce sol, formé de pouzzolane et d'autres matières volcaniques, est susceptible d'une bonne culture, dans beaucoup de ses parties : on sait qu'il était jadis très fécond. Que si l'on recherche la cause de cet abandon, force est de l'attribuer à l'inertie étrange d'un gouvernement accoutumé à compter sur des appuis étrangers, et qui n'a jamais été livré à ses propres ressources. Quoi qu'il en soit, c'est un spectacle bien extraordinaire, que celui d'une cité de cent quarante mille habitans, isolée au centre d'un désert (1). Délaissée, pour ainsi dire, dans la vaste plaine nue qui lui sert de ceinture, Rome apparaît au loin comme la capitale du désert. « Elle s'est séparée des autres cités « de la terre, dit l'auteur de la Lettre à M. de « Fontanes, et, comme une reine tombée du « trône, elle a noblement caché ses malheurs « dans la solitude.»

(1) D'après un recensement fait en 1828, la population de Rome était de 142,330 habitans.

Souvent j'ai parcouru plusieurs milles dans cette singulière campagne, sans rencontrer un seul homme. Parfois je me suis arrêté à observer le passage d'un chariot de fourrages, lentement traîné par quatre buffles, avec l'image de la madone en avant de l'attelage; ou bien les pasteurs romains rassemblant leurs troupeaux. Pareils à des Numides, montés sur des coursiers demi-sauvages comme eux, et suivis de leurs chiens redoutables, je les voyais fondre, la pique à la main, sur les taureaux dispersés dans les pâturages. Tels sont les spectacles qui animent seuls la plaine de Rome. Elle est en effet presque inhabitée dans une étendue considérable autour de la ville. Seulement, vers la mer, quelques misérables bourgades presque vides, et çà et là des masures délabrées, où végètent de pauvres familles consumées par la fièvre; voilà ce qui représente les villes antiques du Latium. A des distances éloignées de rares bouquets d'arbres se montrent, tels que des oasis dans le désert. Le Tibre, dont l'aspect livide cause une secrète inquiétude, et dont le cours si-

nueux ressemble aux replis d'un immense reptile se glissant à travers des ruines; les voies antiques, bordées de tombeaux romains, dont plusieurs servent maintenant d'habitation ; l'horizon si pittoresquement coupé par les longues lignes des anciens aqueducs; les formes imposantes des montagnes lointaines; la teinte harmonieuse qu'un ciel suave répand sur les objets; tant de souvenirs que réveille cette terre dépouillée; tout cela est rempli de tristesse, et en même temps d'une grandeur silencieuse qui saisit l'ame, et qu'on ne pourrait définir. On éprouve dans cette solitude une admiration mélangée d'une sorte d'effroi; on y sent je ne sais quoi qui tient de la fatalité.

Voilà, madame et amie, une esquisse imparfaite de la fameuse campagne romaine; tels sont, à peu près, les objets que j'y ai vus, et les sensations que j'ai éprouvées sur la route de Rome à Tivoli. Deux ou trois chétives demeures, quelques ruines informes, et le tombeau de la famille *Plautia*, interrompent seuls la nudité de cette route mélanco-

lique. Les Plautiens, famille consulaire, dès le temps de la république, eurent peut-être une maison de plaisance là où se voit leur tombeau, dont l'authenticité résulte d'inscriptions latines lisibles. Cet édifice, remarquable par sa masse, est une grosse tour bâtie de grands quartiers de pierre dite travertin, ou pierre Tiburtine, dont sont construits la plupart des monumens romains. Non loin du tombeau des Plautiens finit la plaine, que j'ai volontiers laissée derrière moi, pour monter à Tivoli, à travers un bois d'oliviers.

L'auberge de la *Sibylle* est, depuis un temps immémorial, le rendez-vous des artistes et des amateurs. Ses annales, déjà anciennes, sont écrites sur ses murs : des caricatures parfois très originales, des inscriptions souvent fort bizarres, décèlent le goût ou la disposition d'esprit de chaque voyageur, et amusent le dernier venu. Dans la cour même de l'auberge, et comme suspendu au-dessus de l'abîme où tombent les cataractes de l'Anio, se trouve le charmant temple consacré jadis, soit à Vesta, soit à la sibylle Tiburtine (car les an-

tiquaires ne sont pas plus d'accord sur ce point que sur une infinité d'autres). Je vous évite, madame, l'examen de leurs opinions savantes et diffuses; je vous sauve aussi la douteuse histoire de Tivoli, me bornant à vous dire que certains auteurs font remonter l'origine de cette ville à quatre siècles et demi avant la fondation de Rome. Une lettre ne doit pas être une dissertation, et nous ne visitons le vallon de Tivoli que pour y chercher ce qu'il a de pittoresque et de poétique.

Le lendemain de mon arrivée, j'ai eu le plaisir de commencer une très belle journée par un modeste déjeuné sur la terrasse du temple que j'appellerai de Vesta, pour me conformer à l'opinion la plus probable. Ce monument, de forme circulaire, est décoré à son pourtour extérieur de colonnes corinthiennes de la proportion la plus élégante. Sa structure, la belle couleur dorée de sa colonnade, sa frise d'un dessin exquis, sa position surtout, saisissent et captivent l'attention. De toutes les parties de la vallée qu'il domine, on aime à retrouver ses colonnes se dessinant sur

l'azur du ciel. Son aspect n'a rien de l'austérité des autres ruines romaines : sans imposer à l'imagination, cet édifice, pour ainsi dire aérien, flatte la vue ; et, de quelque côté qu'il se présente, il ajoute singulièrement au pittoresque du paysage.

Du temple de Vesta un sentier adroitement pratiqué dans les rochers m'a conduit en présence d'un tableau que les paysagistes et les poètes ne reproduiront jamais dignement. Au fond d'une gorge tapissée de fraîche verdure, de mousse, de lianes qui pendent en festons, l'Anio, aujourd'hui nommé le Teverone, forme une double cataracte : l'une tombe verticalement d'une grande hauteur, avec un fracas majestueux ; l'autre s'élance à travers une immense caverne appelée la *grotte de Neptune*, nom qui lui fut donné par notre fameux peintre de marines, Joseph Vernet. Cette dernière surtout est d'un effet magnifique. Les sourds mugissemens de l'onde ; son écume si éclatante sur les rochers noirâtres ; les accidens variés de lumière que le soleil forme dans des tourbillons de poussière li-

quide; la beauté du site, et les souvenirs qui s'y rattachent; tout cela émeut, enchante. Vous aurez pu remarquer, madame, qu'il y a, dans le tumulte de l'eau qui tombe avec impétuosité, une sorte d'harmonie singulière où l'on croit distinguer des voix humaines. Cela fait comprendre comment les anciens, qui divinisaient toute la nature, avaient consacré les fontaines aux nymphes dont ils devinaient la voix dans le bruit que produit l'onde, lorsqu'elle est fortement émue. L'imagination se laisse aller volontiers à cette fiction mythologique, soit au bord de la mer, soit au pied des cascades grondantes, soit au milieu des émotions d'une tempête, quand le vent, la pluie et la foudre semblent conjurés contre la terre.

Dans le bruit prolongé des rapides torrens,
Dans la voix des échos sans cesse murmurans,
Dans le vent qui gémit sous les roches antiques,
Parfois on croit ouïr des accens prophétiques....

Les eaux de la double cascade de Tivoli, après s'être réunies dans le bassin que la nature leur a préparé, vont s'engloutir dans un

gouffre de l'aspect le plus lugubre, et d'un accès très dangereux: des cavités de cet abîme, que les Tivoliens appellent la grotte des *Syrènes* (quoiqu'il n'ait rien d'engageant), elles descendent au fond de la vallée, et désormais paisibles, s'écoulent vers le Tibre où se perd l'Anio, cet Anio célèbre que je ne puis me résoudre à nommer le Teverone.

Je vous laisse à juger, madame, si, seul dans la grotte de Neptune, j'étais à même d'exercer mon humeur rêveuse. J'y suis resté long-temps absorbé dans de tristes pensées sur la fragilité de la vie, dont ces lieux offrent une sensible image; j'y ai même, je l'avoue, écrit quelques vers qui ont au moins le mérite de la soudaineté; je ne me permets de vous les envoyer, que parce qu'ils ont été tracés au pied des cascades de Tivoli.

Au sein d'un effrayant abîme
Cette onde avec un bruit sublime
Tombe, et disparaît à mes yeux:
Plus loin je la revois tranquille,
Et poursuivant son cours docile
Dans le vallon silencieux.

Ainsi nos rapides années

Dans le trépas vont s'engloutir;
Est-il pour nous un avenir?
Dieu seul connaît nos destinées.

Le desir de voir l'antique possession d'Horace a eu seul le pouvoir de m'arracher de ce lieu, où j'oubliais facilement les heures. En suivant un joli chemin qui longe le contour de la vallée, à travers des chênes verts, des oliviers et des vignes, je suis parvenu à un petit couvent que l'on croit bâti sur l'emplacement de la maison du poète philosophe. Cette opinion a été vivement combattue par quelques érudits. L'archéologue Capmartin de Chaupy, dans son ouvrage intitulé *Découverte de la maison de campagne d'Horace*, s'était déjà efforcé de démontrer que l'on doit chercher le site de cette maison auprès de Vico-Varo, à huit milles plus loin dans les montagnes de la Sabine; plus récemment, le savant Nibby a discuté de nouveau, en l'adoptant, cette supposition, dans son *Viaggio antiquario ne' contorni di Roma.* Nul doute que ces commentateurs n'aient établi leurs raisonnemens, d'une façon très ingénieuse, sur des

textes du poète; mais d'autres textes, non moins spécieux, viennent aussi à l'appui de l'opinion contraire. Cette divergence met dans un grand embarras quiconque aime à se rendre un compte exact des choses. Je ne veux point, madame, pénétrer dans une discussion qui serait fastidieuse pour vous, dont je ne pourrais sortir sans vous citer du latin, et où j'encourrais par conséquent le reproche mérité de pédantisme. Je ne prétends point non plus trancher la difficulté. Seulement, hors d'état de trouver la vérité, au milieu d'un conflit d'avis différens, je m'attache volontiers à ce qui me paraît vraisemblable. Horace n'était pas riche; il a pris soin lui-même de nous l'apprendre; mais il n'était point pauvre non plus. Il jouissait de ce qu'il nomme la *médiocrité dorée*, de cette aisance heureuse qui n'excite point l'envie, et qui convient au vrai sage. Rien n'empêche de supposer qu'Horace, maître d'un petit domaine dans le vallon de Tibur, possédait une autre métairie dans la même contrée. Pour moi, je sais mauvais gré à ceux dont les froides dissertations me désen-

chantent d'un aimable rêve poétique : en dépit d'eux mon imagination s'obstine à voir le casin d'Horace placé non loin de la *demeure retentissante de la sibylle Albunée.* Il nous dit qu'il préférait Tibur à tout autre séjour; ce que je vois dans ce vallon enchanteur, je le retrouve peint d'après nature dans ses vers immortels; et, au défaut d'une certitude, je me laisse aller à un prestige qui me sourit.

Des ruines antiques servent de fondations au petit couvent dont j'ai parlé. J'ai pénétré dans trois salles souterraines, où je me suis figuré le cellier du poète, ce cellier autrefois garni d'amphores pleines de ce vin léger qu'il recueillait sur les coteaux de Sabine, qui, suivant lui, avait le parfum d'un vin grec, et animait sa verve tout aussi bien qu'un excellent cécube, ou qu'un falerne de plusieurs consulats. Si, comme j'aime à le supposer, le casin d'Horace était là, sa position était ravissante. Assis sur sa terrasse, respirant l'air frais du soir, méditant une ode nouvelle, ou conversant avec des amis dignes de l'entendre, Horace était placé entre la maison de Catulle,

dont on distingue encore les traces sur un coteau voisin, et celle de Quintilius, située non loin de la sienne; il avait devant lui la ville de Tibur, le charmant temple de Vesta, et les cascades de l'Anio, dont il n'était séparé que par le vallon; il entendait l'harmonieux murmure des *cascatelles;* à la droite de Tibur il voyait le palais de son protecteur Mécène; puis, son œil s'abaissant dans la plaine de Rome pouvait apercevoir les édifices élevés de la ville aux sept collines. Certes, une telle retraite était faite pour lui, elle dut charmer son existence toute philosophique, et réaliser les souhaits qu'il avait formés. « Voilà ce que je desirais : un « domaine d'une médiocre étendue, un jardin, « auprès de la maison une source d'eau vive « et un petit bois. Les dieux m'ont accordé « plus encore; je suis satisfait; je ne vous de- « mande plus, ô fils de Maïa, que de m'assu- « rer la durée de ces biens (1). » Ainsi s'exprimait l'ami de Mécène, et l'on peut croire qu'il avait rencontré à Tibur le facile bonheur qu'il ambitionnait. En effet, un domaine agréable

(1) *Sat.* 6, lib. II.

qui suffit aux besoins de la vie, et donne un peu de ce superflu, *chose si nécessaire ;* quelques amis éclairés et fidèles ; des desirs modérés, et le goût de l'indépendance ; les dons de l'esprit, unis à l'amour de la vérité ; si le bonheur n'est pas là, il faut renoncer à le trouver sur la terre.

Un bien modique, une amie,
Plusieurs bons et vrais amis,
Quelques livres favoris,
Quoi de plus pour cette vie ?

Je me suis reposé sur une pelouse ombragée, auprès de la maison du chantre de Tibur : là j'ai relu plusieurs de ses odes. Comme ce poète est philosophe ! comme ce philosophe est poète ! Il a tour-à-tour l'élévation de Pindare et la grace d'Anacréon. Véritable épicurien, il enseigne la sagesse en souriant ; il apprend à jouir de la vie, sans crainte de la mort, à mettre d'accord la raison et la volupté.

En le lisant avec lui je crois vivre :
A Tivoli je m'empresse à le suivre :
La liberté, l'enjoûment, la raison,
Dans sa retraite accourent sur ses traces ;

L'amour y vient sans bandeau ni poison,
Et la vieillesse y joue avec les graces (1).

On ne traduit pas plus Horace, qu'on ne peut traduire notre La Fontaine. Les beautés de quelques auteurs privilégiés résident dans la justesse et la propriété de certains mots qui n'ont pas d'équivalens précis, et qu'on ne saurait déplacer sans nuire au charme de la pensée, sans dénaturer le sentiment qu'ils expriment. Ils ont une allure indépendante, sur laquelle on ne peut se modeler, une émotion de style qui ne se remplace point; leur langage enfin est celui du génie, et le génie est intraduisible. Il y a particulièrement, dans certaines odes d'Horace, des vers qui parlent à l'ame, et dont le coloris est inimitable. Reproduits dans une froide version, ils vous toucheraient faiblement; mais, lus à Tivoli, ils causent un mélancolique retour sur soi-même, et plongent le cœur dans l'attendrissement.

Le nom de Mécène est devenu inséparable de celui d'Horace. Tout puissant autrefois à la cour d'Auguste, Mécène protégeait, hono-

(1) Marmontel, *Épître aux Poètes.*

rait Virgile, Horace, Properce, et d'autres poètes de son temps : les noms de ces hommes à jamais fameux honorent, protègent maintenant celui de Mécène, et lui font part de leur immortalité.

En quittant la maison d'Horace, j'ai voulu voir la demeure de Mécène. Une portion du palais est encore debout, et sa vaste ruine est d'un effet imposant. Les cascatelles l'avoisinent : leurs belles ondes, qui s'écoulent en nappes argentées sur les flancs de la colline, se marient avec grace à la fraîche verdure dont elle est tapissée. Vues de loin, l'habitation de Mécène et les cascatelles se servent réciproquement d'ornement, et composent ensemble un paysage où le genre sévère et le genre gracieux sont admirablement confondus. Auguste affectionnait la retraite de Tivoli : « Quand ce prince, dit Suétone, voulait travailler librement sans être interrompu, il se « retirait dans une campagne voisine, chez « quelqu'un de ses affranchis : s'il tombait « malade, il se faisait porter chez Mécène..... « Il aimait beaucoup la retraite de Tivoli.»

J'ai parcouru ce qui reste du palais d'un grand de la terre : une dérivation de l'Anio s'écoule à travers ces débris d'une grandeur passée, et va se perdre dans la vallée. Je murmurais ces vers de notre vieux Malherbe :

Vois-tu, passant, couler cette onde,
Et s'écouler incontinent?
Ainsi fuit la gloire du monde,
Et rien que Dieu n'est permanent.

Non loin de là est la villa d'Este, dont la froide magnificence ne m'eût rien dit, si je ne me fusse souvenu que l'Arioste y composa une grande partie de son *Orlando furioso*.

Des émotions de plus d'un genre m'attendaient dans mon pélerinage de Tivoli : à la *villa Adriana*, où je vous invite à me suivre, j'en ai trouvé d'imprévues : votre cœur, madame, les concevra; notre amitié se partagera ce qu'elles ont de doux et de pénible.

L'empereur Adrien avait voyagé en Grèce et en Egypte. Il avait du goût, et surtout beaucoup d'or et d'esclaves. Il voulut que sa villa Tiburtine lui représentât les principaux monumens qu'il avait admirés pendant le

cours de ses voyages. Dans un parc de deux lieues environ de circuit il bâtit un palais somptueux, des théâtres, des naumachies, des cirques, des thermes, des nymphées, une bibliothèque superbe; il imita divers temples de l'Egypte, le portique d'Athènes, le Lycée, l'Académie, le Prytanée: on trouvait dans ses immenses jardins une imitation de la vallée de Tempé, on y voyait même les enfers et les champs-élysées. Tous les édifices étaient décorés des marbres les plus rares, des stucs les plus précieux, et des chefs-d'œuvre de la sculpture. En sa qualité d'homme, Adrien doit être jugé sévèrement; la postérité lui demande compte de ses cruautés, du meurtre de l'architecte Apollodore qu'il rendit victime d'une jalousie indigne d'un empereur, et le nom d'Antinoüs est une tache pour le sien. Mais comme prince, Adrien a droit à des éloges, car il eut des idées saines et grandes, un esprit étendu et pénétrant. Il prétendait embrasser toutes les branches des connaissances humaines; les arts lui étaient aussi familiers que les sciences; il fut lui-même l'architecte des

nombreux monumens qu'il avait rassemblés dans sa villa, la plus magnifique peut-être que l'on ait jamais vue, et qui offrait comme un abrégé du monde. De tout cela que reste-t-il? des décombres que le temps dévore, que les ronces enveloppent, et qui servent de retraite aux reptiles; que reste-t-il? un désert, mais un désert qui donne plus d'un enseignement à la philosophie.

J'ai exploré pendant plusieurs heures cette solitude, pendant plusieurs heures j'ai erré, médité parmi ces ruines, dans un silence qui n'a été interrompu que par le son triste et monotone de la cornemuse d'un vieux pâtre.

Je parcourais une galerie souterraine qui porte les empreintes de la destruction. Sur des stucs, encore adhérens aux murs moisis, des mots tracés frappent ma vue; je m'arrête pour les lire : au milieu d'une foule de noms inconnus je distingue ceux d'artistes nos compatriotes. Le temps respecte encore ces noms, dont plusieurs sont là depuis un demi-siècle et plus; il n'a pas respecté de même ceux qui les tracèrent.

Une idée soudaine vint me saisir et me troubler. Je pensai que je pouvais trouver le nom de mon père ; je me mis à le chercher avec une ardeur mélangée d'inquiétude : je souhaitais vivement de le rencontrer, et en même temps j'en avais une sorte de peur. Durant cette perquisition j'étais agité d'un tremblement involontaire : vous comprendrez cela. Une fois je crus discerner ce nom révéré dans des caractères presqu'illisibles. Hélas! si c'était lui, le temps l'a cruellement effacé.

Mais, madame, comment vous dépeindre la sensation que j'éprouvai, lorsque, à un détour de la galerie, je vis, distinctement écrit au crayon rouge, le nom de notre vénérable ami ***!... Je crus lire son épitaphe tracée d'avance par lui-même,..... Homme excellent et modeste, que nous avions surnommé le La Fontaine de la peinture, j'ai perdu en vous un ami tel qu'on n'en trouve plus dans la vie. Quel cœur dévoué! Quelle bonhomie touchante, digne de temps meilleurs que les nôtres! hélas! et quelles infortunes imméritées! Il a vécu ignoré, comme la fleur qui se

cache sous l'herbe. Le juste a passé sur la terre, et on ne l'a pas connu. Nous du moins, et nous seuls, nous avons apprécié, admiré cette belle ame qui renfermait un trésor de vertus.

> Non *lo* conobbe il mondo, mentre l'ebbe;
> Conobbil'io, ch'à pianger qui rimasi (1).

En voyant éparses sur ma table les feuilles que je viens d'écrire, je suis un peu confus de leur nombre. Ce n'est pas une lettre que je vous envoie, c'est un volume. Au milieu de tout ce fatras, daignez, madame, voir dominer une pensée, celle d'une amitié confiante dans la vôtre.

Tivoli, ton souvenir me suivra partout : jamais je n'oublierai l'Anio, le temple de Vesta, la maison d'Horace, la villa Adriana : poétique vallon, où Catulle célébrait en vers élégans les charmes de Lesbie, où l'amoureux Properce accourait docile aux lois de Cynthie, je ne vous oublierai jamais. Un jour, madame et sincère amie, vous me ferez relire cette longue lettre

(1) Petrarca, *sonetto* CCXCV.

datée de Rome : heureux ou malheureux, on rétrograde toujours volontiers vers le temps qui n'est plus. Le présent est presque insaisissable; l'avenir n'offre qu'une perspective indécise, et le passé laisse des regrets : des regrets ! il n'y a peut-être que cela de réel dans la vie.

LA JEUNE ARTISTE,

PORTRAIT D'UNE INCONNUE.

Ella se ne portò sotterra, e'n cielo,
Ov'hor trionfa, ornata dell'alloro
Che meritò la sua invitta honestate.
PETRARCA, *sonetto* CCLXXXI.

Elle monta du tombeau vers les cieux,
Et glorieuse, obtint de la bonté divine
La couronne qu'elle destine
A l'être innocent et pieux.

Sous les murs antiques de Rome, auprès du mont *Testaceo*, dans le quartier jadis le plus populeux et aujourd'hui le plus désert, s'élève la pyramide de *Caius Cestius*. Autour de la triple base de ce haut monument de marbre on a disposé un cimetière pour les étrangers non catholiques qui ont le malheur de mourir loin de leur terre natale. C'est une

pensée ingénieuse que celle qui a présidé à l'arrangement de ces tombes modernes, placées comme sous la protection d'un tombeau antique. Il semble qu'on ait voulu mettre plus que jamais en évidence, par un semblable rapprochement, que la mort est la seule certitude de notre existence. La forme symbolique de la pyramide offre en même temps une image terrestre de l'éternité, espoir de l'homme.

Dans ce cimetière j'ai vu déposer la dépouille mortelle d'une jeune étrangère, dont le sort fut digne de la compassion des cœurs sensibles.

Pourquoi ne me serait-il pas permis d'esquisser ici le portrait d'un être qui fut tout simplement aimable et vertueux? La vraie vertu vit silencieuse, fait le bien en secret; et plus elle mérite la louange, plus elle est attentive à la fuir. Il convient de la tirer, autant qu'on le peut, de l'oubli où elle se confine. Les biographies des personnages célèbres sont souvent menteuses comme des épitaphes: l'éloge y est décerné sans mesure à bien des réputa-

tions usurpées, et les renommées réelles n'y sont pas toujours en très bonne compagnie. Il nous manque une *Biographie des Inconnus* : c'est un ouvrage à faire. On y trouverait au moins de la vérité, car la plume de l'écrivain ne serait guidée par aucun intérêt de commande, et la révélation de plus d'une vie qui s'est écoulée dans l'*incognito*, serait œuvre morale et d'utile exemple.

Lisbeth Stralheim était Suédoise, née à Stockholm. Dès son bas âge elle perdit son père et sa mère ; à huit ans, elle était orpheline, sans fortune, sans autre protection que celle d'une tante qui, à la vérité, la chérissait comme si elle eût été sa fille. Veuve sans enfans, madame Exenstiern concentra bientôt toutes ses affections dans la personne de la pauvre Lisbeth. Quoique peu riche elle-même, cette excellente femme voulut que sa nièce reçût une éducation soignée qui, souvent pour les hommes, et trop rarement pour les femmes, supplée à la fortune acquise. De bonne heure Lisbeth parlait avec facilité plusieurs langues ; elle était bonne musicienne ; elle an-

nonçait d'heureuses dispositions pour la peinture du paysage.

L'académie des beaux-arts de Stockholm obtint du roi, pour la jeune artiste, une pension payable pendant cinq années. La condition de cette faveur royale était que Lisbeth consacrerait les cinq ans à l'étude de la peinture en Allemagne et en Italie. La tante et la nièce, l'une déjà vieille et un peu infirme, l'autre de la plus frêle santé, s'embarquèrent pour Dantzick; de là, traversant la Prusse, elles allèrent à Dresde, où le riche musée du roi de Saxe, et surtout la belle nature d'une contrée qu'on a surnommée la Suisse saxonne, offrent au pinceau de bons modèles; puis, passant par Vienne, elles se rendirent en Italie.

Ces deux faibles femmes qui, seules, sans appui, avaient courageusement traversé plus de six cents lieues du nord au midi, inspirèrent un vif intérêt au petit nombre de personnes qui les virent à Rome. Je les connus, j'obtins leur amitié. Mieux eût valu ne les rencontrer jamais!

On ne pouvait pas dire que Lisbeth fût jolie, et pourtant elle était charmante. Ses traits, quoique irréguliers, s'encadraient avec agrément dans des cheveux noirs, tombant en longs anneaux, comme abandonnés à un certain désordre d'artiste, et des yeux languissans et pensifs donnaient une grace toute particulière à cette irrégularité même. Toutefois, on n'eût guère distingué Lisbeth dans un salon; sa modestie extrême l'y eût retenue à l'écart, et l'homme du monde n'eût accordé aucune attention à sa figure pâle et timide. Mais cette physionomie, peu remarquable au premier abord, dès qu'une fois on avait su discerner ce qu'elle révélait au regard observateur, et si l'on s'attachait à lui faire parler un langage qui fût le sien, comme elle prenait un ascendant aimable! Alors, oui, alors, Lisbeth devenait plus jolie que les autres jeunes femmes de son âge. Son ingénu sourire, le son touchant de sa voix, exprimaient si bien une parfaite douceur, une grande sérénité d'ame, un naturel angélique! Cette bonne et infortunée créature n'avait pas une pensée qui demeurât

cachée; son cœur, transparent comme le cristal, laissait aisément voir l'empreinte des sentimens les plus purs. Une piété sincère et une croyance naïve dans sa religion, l'amour du beau et du vrai, servaient de lien à toutes ses idées. Elle était un de ces êtres rares, dont notre société tant civilisée n'a plus à nous offrir que des types altérés. Lisbeth Stralheim avait enfin (je l'ai souvent pensé), plus d'une ressemblance avec cette douce Elisa Draper, dont deux écrivains célèbres nous ont laissé l'intéressant portrait (1).

Suivant une coutume que nous avons adoptée, imitateurs que nous sommes du nord mélancolique, Lisbeth avait un *album*, non pas un recueil de dessins prétentieux, mais un simple livret, sans ornemens superflus, où se trouvaient consignés des noms amis, de belles pensées extraites des poètes suédois et allemands. Elle voulut bien que mon nom figurât parmi ses souvenirs; j'écrivis donc quelques lignes dans l'album. Que j'étais loin d'i-

(1) Sterne, *Lettres d'Yorick;* Raynal, *Hist. philos. et polit. des établissemens dans les Indes*, tome I, liv. III.

maginer, en les traçant, que la mort déjà se préparait à glacer un cœur si bon et si candide!

Lisbeth aimait beaucoup la musique. Mariée au piano, sa voix, délicate et faible comme toute sa personne, mais gracieusement modulée, savait ajouter un attrait singulier aux airs nationaux de la Suède et à nos romances françaises. J'ai dit qu'elle était peintre: en reproduisant sur la toile les plus beaux sites de la campagne de Rome, elle avait déjà fait des progrès marqués dans l'art charmant du paysage. Livrée à l'espérance, dont la jeunesse a toutes les illusions, Lisbeth allait au-devant de succès mérités, quand tout-à-coup, soit l'excès du travail, soit l'influence d'un climat trop chaud pour une fleur transplantée, nous la vîmes languir, s'incliner vers la tombe, et cesser d'être..... Ainsi la scabieuse, qui se plaît à l'ombre, se courbe, se fane, et périt sous l'ardeur du soleil.

La tante de Lisbeth, malheureuse femme! privée du débile soutien de ses vieux jours, après avoir rempli un sinistre et dernier de-

voir, partit désespérée..... pour aller mourir ailleurs!

Les déplorables restes de la jeune artiste ont été déposés dans le cimetière des protestans, au pied de la pyramide de Cestius. Une inscription italienne, gravée sur un morceau de marbre blanc, constate le passage de la pauvre Lisbeth sur cette terre de misères, et le lieu où est venue aboutir sa triste destinée.

Je suis allé en pélerinage vers sa tombe qui, après moi, n'obtiendra plus que des regards indifférens. Là, me disais-je, sous ces murs croulans de Rome, qui peut-être un jour l'engloutiront dans leur dernière chute, là est vouée à l'oubli une vierge qui n'eut sans doute jamais à rougir d'aucune de ses pensées.

Nous voyons bien souvent succomber, dans la fleur de leur âge, des mortels dont l'existence promettait d'être glorieuse et utile à leurs semblables, tandis que d'autres, dont la vie est nuisible, ou tout au moins négative, atteignent les dernières limites de la vieillesse. Cette idée est affligeante. Cependant, après tout, mourir jeune est peut-être une récom-

pense pour l'être bon et sensible, car il ne subit pas long-temps nos douleurs physiques, il n'assiste pas long-temps au spectacle de nos infirmités morales.

LE POITRINAIRE EN ITALIE,

SOUVENIR ÉPISODIQUE.

Linquenda tellus, et domus, et placens
Uxor.....
HORAT. od. XI, lib. II.

Hélas! il faut quitter la terre, ta patrie,
Ta riante maison, ta compagne chérie.

Sternitur infelix. . . . . . . cœlumque
Aspicit, et dulces moriens reminiscitur Argos.
VIRGIL. Æneid. lib. X.

L'infortuné succombe.....
Il regarde le ciel; et mourant, sa pensée
Vers son pays natal s'est encore élancée.

Un séjour prolongé à Rome m'avait permis d'étudier à loisir les monumens et les mœurs d'une cité bien vieillie, tout *immortelle* qu'elle est. Maintes fois, errant de nuit dans le Forum et dans le Colysée, j'avais eu beau jeu à pérorer sur la vanité des choses de ce

monde. Vivant dans la société des artistes, j'avais savouré avec eux cette oisiveté contemplative, ce doux *far-niente* occupé, qui est une véritable existence sous les climats méridionaux. Ce ne fut pas sans un vif sentiment de regret que je quittai cette Rome que j'avais tant desirée.

Dans le voiturin où je montai à la *porte du Peuple*, je trouvai trois voyageurs, un Français qui venait de Naples, une jeune Française qui retournait dans sa famille, après avoir été employée au service de la défunte princesse Borghèse, et un marchand de Livourne. Nous nous rendions tous à Florence par la route de Pérouse, l'une des plus pittoresques de l'Italie, et infiniment plus agréable que celle de Sienne.

A Terni nous prîmes la poste pour aller voir la cascade renommée de *Marmora;* elle est formée par le *Velino*, rivière qui, venue des Abruzzes, se précipite d'une hauteur de mille pieds. Cette scène de la nature est tout-à-fait admirable, et les montagnes sauvages qui forment l'encadrement du tableau, sont

de l'effet le plus grandiose. J'ai vu toutes les cascades célèbres de la Suisse, et je ne crois pas que dans le genre majestueux et terrible, ce pays ait rien à opposer à la magnifique chute du Velino, si ce n'est peut-être celle de la *Handegg*, dans l'*Ober-Hassli.*

En voyage, depuis un temps immémorial, les êtres souvent les plus hétérogènes suivent l'attraction de la nécessité; nous ne tardâmes pas, mes compagnons et moi, à nous entendre, et dès la seconde journée nous étions les meilleurs amis du monde. Il n'y avait point d'Anglais, et la connaissance fut bientôt faite. Des Français en pays étranger aiment à parler leur langue. Le monsieur qui venait de Naples était un homme instruit et de bonnes manières; la Française avait toute la vivacité nationale; le Livournais paraissait n'entendre malice que dans son commerce, et nous eût vendu bien cher, si nous l'avions voulu, de faux camées antiques. On devisait, on contait des aventures de voyage, et il y avait par-ci par-là le mot pour rire.

Entre Spolète et Foligno notre hilarité fut

troublée, et notre sensibilité tristement émue par l'incident que je vais rapporter.

Je reconnus au loin, à notre gauche, la montagne de *Radicofani*, que j'avais traversée cinq mois auparavant : c'est une des plus hautes sommités de la chaîne nue et désolée des Apennins. Je la montrais à mes compagnons, quand le Français m'interrompit en soupirant :

« Elle a été bien fatale, cette montagne, dit-il, pour un être qui me fut cher ; sa vue renouvelle dans mon ame un chagrin déchirant ; son souvenir met un désespoir éternel dans ma famille. »

Et en prononçant ces mots il tourna la tête d'un autre côté.

Étonnés de cette apostrophe qui excitait vivement notre curiosité, nous n'osâmes d'abord la témoigner. Cependant, après une assez longue interruption :

« Ne vous offensez pas, lui dis-je, du desir que nous avons de connaître l'événement que cette montagne vous retrace ; notre curiosité à cet égard ne saurait être indiscrète,

car elle est mue par un sentiment vrai de commisération. Il y a d'ailleurs une sorte de soulagement à faire part aux autres des maux qu'on a soufferts.

— « Je vous crois, répondit-il, et je ne fais point difficulté de vous rapporter cette catastrophe. »

Il fit une pause, et entreprit ensuite le récit suivant.

« Il y a peu d'années que mon frère épousa mademoiselle Amélie d'A... Jamais peut-être plus de convenances ne se trouvèrent réunies dans un mariage. Mon frère avait alors vingt-six ans; l'esprit le plus délicat et le plus orné s'alliait en lui au plus noble caractère; joignez à cela un extérieur très distingué, une existence honorable et indépendante. Et ne pensez pas que l'amitié me fasse exagérer les qualités de ce frère bien-aimé: il est vrai que ma tendresse pour lui était extrême (comment ne l'aurais-je pas chéri? je ne lui ai pas connu un défaut); mais mon opinion sur son compte était celle de ses nombreux amis, tous d'ac-

cord sur son mérite. En un mot, dans le monde, on nommait mon frère *Grandisson réalisé.* Que dirai-je d'Amélie? C'est un ange sur la terre. Tout ce qui est beau est dans ses traits, comme tout ce qui est bon est dans son cœur. Amélie avait dix-huit ans quand mon frère l'épousa. Ces jeunes gens, presque élevés ensemble, s'étaient connus, appréciés dès l'enfance; l'amour avait lié d'avance leurs ames pures et honnêtes: en un mot, familles, fortunes, tout était assorti d'une manière bien rare dans cette union. Aussi fut-elle accueillie dans notre société avec un applaudissement unanime, et l'on citait au premier rang des heureux mariages l'hymen d'Eugène et d'Amélie.

« Le bonheur ici-bas! quelle erreur! mon frère et ma belle-sœur pensaient en avoir tous les élémens; un seul manqua, hélas! et tout fut perdu.

« La santé de mon frère nous avait souvent donné des inquiétudes. Sa poitrine était faible; il en souffrait au retour périodique des hivers. Son médecin, notre ami commun, m'avait dit

plusieurs fois en confidence qu'il craignait une lésion au poumon. Eugène fit une chute de cheval, et se brisa un vaisseau; cet accident aggrava le mal qui fit de rapides progrès. L'alarme se répandit bientôt dans les deux familles. Amélie fut d'autant plus prompte à s'exagérer le danger de son époux, que la crainte commune faisait des efforts superflus pour le lui cacher. Je vous laisse à penser dans quel état fut réduite cette infortunée, déjà mère d'un enfant et enceinte du second.

« Sur ces entrefaites, j'étais à Naples, où j'exerçais une mission de notre gouvernement. Le docteur P... m'écrivit : il me mandait la situation de mon frère, et m'annonçait qu'il était déterminé à conseiller un voyage en Italie. La maladie, ajoutait-il, n'était pas arrivée au point où un tel conseil pût être vain ou imprudent, et il espérait encore beaucoup de la bénigne influence d'un climat plus doux. Je reçus une seconde lettre qui m'apprenait que ce voyage était décidé. D'abord mon frère avait refusé nettement de partir, voulant mourir, disait-il, dans les bras de sa femme. Amé-

lie, de son côté, voulait bien qu'il partît, mais elle manifestait hautement l'intention de le suivre. Il y eut des scènes déchirantes. Enfin on leur fit entendre raison à tous deux. On objecta qu'Amélie, enceinte, ne pouvait ni ne devait se mettre en voyage; que ce voyage, d'ailleurs, ne serait pas de longue durée. Hélas! ils ne se trompèrent point, ce voyage dura bien peu.

« J'écrivis à Eugène que j'irais au devant de lui jusqu'à Rome, et que je le ramènerais à Naples, pour l'installer dans une petite maison que je venais de louer sur la belle plage de Portici, au pied du Vésuve. En même temps je mandai cet arrangement à ma belle-sœur, en tâchant de la tranquilliser par tout ce que ma tendresse put me suggérer. Malheureusement, mes occupations ne me permettaient pas une absence un peu prolongée, sans quoi je serais allé chercher Eugène dès son entrée en Italie. Ce fut, comme vous allez voir, une grande fatalité.

« Mon frère partit avec un valet-de-chambre qui avait sa confiance sans la mériter. Il

avait refusé l'assistance de plusieurs de ses amis qui lui offrirent généreusement de l'accompagner. Il vint à petites journées, se reposant à Lyon, à Chambéry, à Turin, à Gênes. Jusque-là, il supporta assez bien les fatigues d'une aussi longue route; mais de Gênes en Toscane, des symptômes graves se manifestèrent, et le malade arriva à Florence dans un état très inquiétant. Là, pour surcroît d'infortune, son perfide valet l'abandonna; le barbare disparut, emportant tout l'argent comptant de son maître. C'eût été le moindre des maux, sans ce qui va suivre. »

Ici le Français s'arrêta un moment, comme épuisé. Une larme vint sillonner sa joue, et il était aisé de voir que cette larme partait d'un cœur profondément ulcéré. Il vit notre attendrissement, et l'expression de son regard nous remercia mieux que ne l'eussent pu faire des paroles. Il y a des positions où un coup-d'œil est plus éloquent que les discours. Il reprit bientôt son récit.

« Mon malheureux frère se trouva donc à Florence, seul dans un auberge, sans domes-

tique, et plus malade que jamais. Le médecin qui fut appelé lui déclara qu'il était trop affaibli pour s'exposer à de nouvelles fatigues, et qu'il devait prendre quinze jours de repos; mais Eugène brûlait d'arriver au terme de son voyage, sûr au moins que la main d'un ami lui fermerait les yeux. Sourd aux représentations du médecin, il résolut donc de poursuivre sa route. Il avait une lettre de crédit pour un banquier florentin; il prit chez lui deux mille francs en or, ce qui fut une seconde imprudence; ceux qui ont l'expérience d'un voyage en Italie savent, en effet, qu'il ne faut jamais avoir avec soi que la somme nécessaire pour aller d'une ville à l'autre, et qu'il faut faire moindre que possible ce qu'on appelle la part des bandits. Comme mon frère se méfiait d'un domestique italien, il crut pouvoir s'en passer, et incapable de supporter l'allure précipitée d'une chaise de poste, il monta dans un voiturin qui se rendait à Rome par la route de Sienne. Peu de temps auparavant, il m'avait écrit pour me préciser l'époque de son arrivée à Rome. Dans

cette lettre, craignant de m'inquiéter, il gardait le silence sur la fuite de son valet-de-chambre; il ne me disait pas non plus que sa maladie eût empiré.

« Eugène avait plus compté sur son courage que sur ses forces. Le second jour après son départ de Florence, il fut absolument hors d'état de supporter la voiture. On se trouvait alors au pied de la montagne de Radicofani. Il y a là une hôtellerie isolée, où les voyageurs passent ordinairement la nuit, quand il est trop tard pour gagner la cime. Vous avez suivi cette route, monsieur, et vous vous rappelez peut-être cette chétive auberge.

— « Bien chétive en effet, et donner le nom d'auberge à cette infame baraque, c'est lui faire honneur. Je la connais, et je dois m'en souvenir, car j'y ai passé une nuit d'ouragan, et Dieu sait ce qu'est un ouragan dans l'Apennin! Après un prétendu souper devant lequel je restai à jeun, je fus conduit dans une soi-disant chambre dont la fenêtre était brisée, et je m'y couchai, sans dormir, enveloppé dans mon manteau.

— « Eh bien! monsieur, c'est dans ce cabaret que fut déposé mon pauvre frère mourant. Pas un seul des voyageurs qui l'accompagnaient ne proposa de demeurer auprès de lui; ils repartirent le lendemain matin, en le recommandant vaguement aux soins de l'aubergiste; quels soins, juste ciel! Ils ne durent voir pourtant que trop dans quel état déplorable, et à la merci de quelles gens ils laissaient ce malheureux. Ils faisaient en Italie un voyage de plaisir, et ne comprirent pas que c'est aussi un plaisir bien grand de remplir les devoirs de l'humanité. En pareil cas, Eugène n'eût pas hésité à suivre l'élan de son cœur généreux. Dieu garde ces étrangers de se trouver jamais dans une situation aussi accablante!

« Cependant, j'étais à Rome à l'époque indiquée par Eugène, et je l'attendais avec anxiété. Quatre jours s'écoulèrent ainsi, sans que je le visse arriver. Étonné d'un tel retard, je commençai à concevoir de cruels pressentimens. J'envoyai mon valet prendre des informations en ville sur les voiturins nouvellement

venus de Florence. Leurs conducteurs, pour ainsi dire à l'affût des voyageurs, savent ordinairement ce qui les concerne, et ne sont que trop au courant de tout ce qui se passe dans les auberges. Mon valet déterra le voiturier qui avait conduit Eugène jusqu'à Radicofani, et il me l'amena. Cet homme m'apprit tout; il me dit que mon frère avait été porté sans connaissance dans l'auberge; que, revenu à lui pendant la nuit, il avait témoigné l'intention d'écrire à Rome; mais qu'il était presque aussitôt retombé en faiblesse, et qu'au moment du départ de la voiture il n'avait pas encore repris ses sens.

« Épouvanté, je commandai sur-le-champ des chevaux de poste, et je fis, sans m'arrêter, et dans une horrible agitation d'esprit, les trente lieues qui séparent Rome de Radicofani. Descendu à l'auberge, je trouvai dans une salle basse quelques hommes de mauvaise mine, qui se chauffaient tranquillement assis autour du foyer. Cet air de calme me rassura un peu.

— « Où est, dis-je précipitamment à l'hôte, le

voyageur malade qui s'est arrêté dans votre maison?

« Lui, se levant de son siége, et me conduisant vers le seuil de la porte :

—« Il est là, me répondit-il froidement, en me montrant le sommet de la montagne.

— « Là! Que voulez-vous dire?

—« Oui, ajouta cet homme du même ton, c'est sur la montagne qu'est le cimetière.

— « Il est mort! m'écriai-je, la pâleur sur le front.

— « Mort avant-hier, dit l'hôte, et hier enterré.....

« Ce coup imprévu, porté à mon cœur d'une manière si cruelle, m'anéantit. Je restai long-temps immobile et frappé de stupeur, sans pouvoir verser une larme. A la fin, le sentiment des tristes devoirs qu'il me restait à remplir me rendit à moi-même, et jetant un coup d'œil sur le lieu, et sur l'aubergiste dont le maintien me parut embarrassé, un sinistre soupçon vint traverser ma pensée. Il n'était pas naturel, me dis-je, que mon frère eût trouvé une fin si prompte; sa maladie de-

vait être encore loin de son terme fatal; il était possible.... Je n'eus pas plutôt conçu l'idée que les jours de mon frère avaient pu être avancés, que je résolus d'éclaircir cet affreux soupçon. Je rassemblai mes forces, et je dis à l'hôte que je desirais voir la chambre où le voyageur avait péri. Après quelque hésitation, il m'y conduisit avec sa femme; et surmontant le saisissement que fit naître en moi la vue de ce lieu:

« Le voyageur qui est mort ici était mon frère, leur dis-je en italien, et les examinant d'un regard scrutateur.

« A ces mots l'hôte pâlit, et une légère contraction sillonna ses lèvres, mais il se remit aussitôt. Pour la femme, sa figure demeura impassible, et pourtant j'y lus le crime. Je n'oublierai jamais cette mégère; je la vois encore, et son image me poursuit. Ses traits étaient ridés, plus par l'habitude d'une mauvaise vie que par l'âge; il était aisé de voir qu'ils avaient été renversés par les passions malfaisantes, et que, façonnés à ne plus peindre les impressions intérieures, ils conser-

vaient désormais leur immobilité difforme: ses yeux, éteints et blafards, avaient je ne sais quoi d'étrange et d'indéfinissable; ils n'exprimaient point la perfidie ou la cruauté, et pourtant ils donnaient une invincible inquiétude.

— « Le voyageur qui est mort ici était mon frère, repris-je avec une fermeté qui leur imposa; j'exige des détails: où est son portefeuille ?

— « On n'en a point trouvé.

— « Son argent ?

— « Il n'avait que trente piastres, elles ont payé sa dépense ici, le voiturier, et les frais funéraires.

— « Son bagage ?

— « Le voici.

Il me montra une malle; je l'ouvris, et n'y trouvai que quelques hardes de peu de valeur et plusieurs volumes.

— « On n'a donc point apposé de scellés?

— « Des scellés! est-ce que dans nos montagnes nous connaissons cela, nous autres?

— « Quel est le médecin qui a été appelé ?

— « *Corpo di Bacco!* pour avoir un médecin,

il faut aller jusqu'à Acquapendente; on n'a pas eu le temps; ce monsieur a passé en deux jours.

—«N'a-t-il rien laissé en écrit?

— «Rien que ce chiffon.

Et il me donna un écrit d'Eugène.

«Durant cet interrogatoire, la femme ne dit mot. Elle était sans doute montée avec nous pour savoir ce dont il était question, et pour aider son mari dans ses réponses; mais il n'en fut pas besoin; le drôle avait tout son sang-froid.

« Il suffit, leur dis-je; laissez-moi; je veux être quelques instans seul ici. Ils sortirent sans répliquer. Je me hâtai de lire l'écrit qu'on venait de me remettré. C'était une lettre pour moi, commencée par mon pauvre frère, la dernière, hélas! que j'aie reçue de lui; les caractères, presque effacés, étaient à peine lisibles; elle était ainsi conçue:

« La fatalité pèse sur moi, ô mon bon frère!
« je pressens ma dernière heure... Je ne sais
« où je suis, et je suis bien mal... O ciel! faut-il
« mourir ainsi! mais la volonté de Dieu soit

« faite!... Je l'avoue, je regrette la vie ; j'étais
« heureux en ce monde... Ma femme adorée!
« mes chers enfans!... Si loin de vous, sur la
« terre étrangère... Quel tourment!... O Amé-
« lie!... »

« Il n'avait pu achever. Le nom de sa femme fut le dernier que traça sa main mourante ; ce nom chéri fut sans doute encore le mot suprême qu'exhala sa bouche avec son dernier soupir.

« A la lecture de ce billet déchirant, un torrent de larmes fit succéder l'attendrissement à l'étreinte de ma douleur. J'inondai de mes pleurs amers le grabat où mon frère avait subi le martyre. Sa fin tragique se présenta à mon imagination dans toute son horreur.

« C'est donc là, m'écriai-je, que s'est éteinte cette noble existence, si digne d'être prolongée! voilà donc le sort de la vertu! cher, cher Eugène! *Tu étais heureux en ce monde...* et tu es mort désespéré, dans la fleur de tes belles années, à trois cents lieues de ton pays, sur un sol inhospitalier, dans un désert, abandonné, seul, seul, loin des êtres

chéris dont la présence eût adouci l'amertume de tes derniers momens! Quelle dut être l'angoisse de ton agonie! Oui, il est des épreuves trop fortes, contre lesquelles toute résignation échoue. Et peut-être une main criminelle?... O mystère que je voudrais et que je tremble d'approfondir!

« Ne pouvant supporter davantage l'aspect de cette chambre homicide, je me hâtai d'en sortir, et je me fis conduire au cimetière. Sur la montagne de Radicofani est le village du même nom, misérable bourgade s'il en fut jamais. On y trouve un vieux fort ruineux qui sert de limite entre la Toscane et les états romains, un poste de douaniers, et une petite chapelle isolée. Ce lieu élevé est sans cesse battu par les vents; la vue se porte au loin sur un chaos de montagnes d'un effet triste et sauvage. Une grossière croix de bois, plantée sur une terre fraîchement remuée, m'indiqua la place où gisaient les restes du malheureux Eugène. Que vous dirai-je? Je consultai les autorités du pays; mais j'eus affaire à des ignorans, et, qui pis est, à des indifférens. Je n'eus

aucun éclaircissement sur les circonstances de la mort de mon frère : je n'obtins que la permission de faire transporter son corps dans la chapelle. Il y repose sous une simple pierre. Pas une larme n'est versée, on ne pousse point de soupirs sur cette sépulture modeste et ignorée, que le voyageur foule aux pieds sans l'apercevoir : seulement, dans les nuits pluvieuses de l'hiver, quand l'aquilon gémit sourdement autour de la chapelle, j'aime à me figurer que ce sont les gémissemens de la nature elle-même sur la tombe d'un homme de bien.

« La nouvelle de ce trépas funeste répandit une horrible consternation dans les deux familles. Il n'y a pas d'expression pour peindre le désespoir d'Amélie. On craignit pour ses jours, on craignit pour sa raison. Si elle n'eût pas été mère, nous ne l'eussions pas conservée. Le sentiment de l'amour maternel a pu seul la rattacher à la vie ; mais elle n'est plus que l'ombre d'elle-même ; cette tendre fleur de beauté a passé sans retour.

« Nous sûmes depuis que le banquier de

Florence avait donné deux mille francs à mon frère, lors de son départ pour Rome. Le médecin qui l'avait soigné témoigna en outre beaucoup de surprise en apprenant cette mort. Il l'avait prévue en effet, mais non pour une époque aussi rapprochée. Si je n'eus pas la conviction que la vie d'Eugène avait été abrégée, j'eus, vous le voyez, plus d'un motif pour le croire. Je fus certain, du moins, qu'il avait été volé, et en Italie le vol et l'assassinat se touchent de près ; mais cela était difficile à prouver dans un pays où malheureusement la loi impuissante laisse trop souvent l'impunité au crime .

Ici le Français termina son pénible récit. Il vit que nous étions sincèrement touchés, et nous en remercia avec effusion. Cet évènement déplorable me fit une impression vive : son souvenir mêla quelques teintes mélancoliques aux charmans tableaux que la nature présente sur la route que nous parcourions. J'y songeais le lendemain, quand nous traversâmes dans un esquif le lac mémorable de

Trasimène, et Annibal et les Romains y perdirent la déclamation obligée ; j'y pensais encore quelques jours après, à Florence, en faisant ma promenade solitaire dans les ravissans jardins du palais *Pitti.* Je ne sais si je m'abuse sur l'intérêt touchant de cette anecdote; mais je voudrais bien, en la rapportant ici, avoir communiqué à mon lecteur une partie des sensations que me fit éprouver le récit de mon compagnon de voyage.

LA PAYSANNE PARVENUE,

HISTORIETTE.

Laissons, si vous voulez, l'origine à part, et pesons le mérite.
J.-J. ROUSSEAU, *Nouv. Héloïse*, L. LXII.

Une seule vertu vaut mieux qu'un siècle d'aïeux.
STANISLAS LECKZINSKI, roi de Pologne.

La Toscane est un charmant pays. Goldoni a dit avec raison : « Si l'Italie est le jardin de « l'Europe, la Toscane est le jardin de l'Ita- « lie (1). » La capitale de cette heureuse contrée, la belle Florence, est à son tour l'Athènes des Italiens; mais quelque amateur que soit un étranger des arts et de la nature, force lui est de quitter Athènes et ses jardins. Je

(1) *Mémoires de Goldoni*, tome I, chap. L.

partis de Florence avec le comte T..... jeune Polonais fort aimable, que j'avais connu à Rome. Bon gré mal gré je retournais en France, et le comte devait m'accompagner jusqu'à Gênes. Comme rien ne nous pressait, nous résolûmes de faire ce voyage à petites journées, dans une *sedia*, cabriolet découvert à la mode du pays. Nous allâmes d'abord à Livourne, puis à Pise, à Lucques, à Massa, à Sarzane, et le septième jour nous étions dans Gênes, après avoir employé une semaine à parcourir une route de cinquante lieues. C'est assurément la meilleure manière de voyager.

Livourne est un point maritime important; mais Livourne est un réceptacle de juifs agioteurs et de contrebandiers. A peine entré dans cette ville, on desire d'en sortir.

A Pise nous vîmes la fameuse tour penchée, *il campanile torto*. Si son inclinaison est due à une fantaisie d'architecte, et non pas (ce qui pourtant est plus probable) à un affaissement du sol, la pensée de l'artiste fut saugrenue, et son prétendu tour de force est passablement ridicule.

Le *Campo Santo* de Pise est tout autrement digne d'une attention sérieuse. Cet ancien cimetière des Pisans est entouré d'un cloître à longs portiques d'architecture moresque, dont le dessin est d'une élégance et d'une légèreté qui charment la vue. On se croit transporté à l'*Alhambra*. Les murs sont revêtus de fresques dégradées par le temps, mais qui offrent de curieux documens pour l'histoire de l'art, car elles sont les plus vieux monumens de la renaissance, dans sa précieuse naïveté. Le cimetière proprement dit est formé, à ce qu'on assure, de neuf pieds de terre sainte apportée de la Palestine, et qui avait, assure-t-on encore, la propriété de consumer les corps en vingt-quatre heures. Parmi les tombeaux qui ornent les portiques, j'ai remarqué celui du disert et spirituel Algarotti; j'y ai lu cette inscription :

ALGAROTTO,
OVIDII ÆMULO,
NEUTONII DISCIPULO,
FREDERICUS MAGNUS.

Ne voilà-t-il pas une bizarre agrégation de

noms dans un cimetière catholique? Algarotti, Ovide, Newton, et Frédéric II!

Les Pisans jouissaient, au moyen âge, d'une grande prépondérance commerciale. Leur cité, si florissante alors, est maintenant comme à l'abandon. Elle a pourtant des palais et un pont de marbre. C'est une belle ville, à laquelle il ne manque que des habitans.

Lucques, à quatre lieues de Pise, est la capitale d'un petit duché, miniature de royaume. Elle est ceinte de remparts plantés, agréable promenade d'où la vue s'étend sur une campagne fertile, et va se reposer sur des collines qui renferment des bains renommés. Le palais ducal est orné d'un luxe proportionné aux ressources de la principauté. Il paraît que son altesse s'ennuie dans son *Barataria*, car elle court souvent le monde, au grand déplaisir de ses cent trente mille sujets contribuables.

Voici le relevé des forces militaires de l'état lucquois, d'après des renseignemens que je dois à la complaisance d'un fonctionnaire public :

Fantassins	....	500 hommes.
Carabiniers à pied	......	120
Cavalerie	....	30
Artilleurs	....	30
Quatre canons	....	»
	Total...	680 hommes.

Le duché de Lucques est un état formidable, si on le compare à celui de Massa, où vivotent vingt mille habitans. Que la duchesse de Massa ordonne à l'un de ses sujets de sortir de ses états, deux heures peuvent rigoureusement suffire à l'exilé, pour déménager et passer la frontière. « L'Italie est une mosaïque « d'états » a dit spirituellement lady Morgan. Cela n'est que trop vrai; aussi le défaut de nationalité est-il la plaie de la péninsule italienne: *indè mali labes.*

Après avoir vu le golfe magnifique de la Spezzia et la jolie ville de Chiavari, nous pénétrâmes dans les montagnes où est pratiquée la route hardie connue sous le nom de passage de la *Bocchetta.*

Par une belle et fraîche matinée de mai,

nous gravissions à pied l'une des sommités de ce chemin pittoresque. Non loin d'un méchant cabaret qui occupe le point le plus élevé du passage, une petite fille vint au-devant de nous, et nous offrit des fruits et des fleurs entremêlés dans une corbeille. Nous fûmes comme stupéfaits de l'extraordinaire beauté de cette enfant. Des haillons, la malpropreté même, n'avaient pu la déparer. C'était une de ces têtes Raphaëlesques, dont on ne trouve plus les types que dans les Madones du divin peintre d'Urbino : le contour du visage inimitablement dessiné; le front, tous les traits d'une merveilleuse perfection; les yeux surtout admirables, et un regard d'une candeur, d'une suavité angéliques; en un mot, une de ces pures créations que l'imagination même a peine à concevoir dans ses rêves. Nous demandâmes à la petite son nom? elle s'appelait Giulietta; son âge? elle avait huit ans. Arrivés au cabaret tenu par sa mère, tout en buvant du lait, nous continuâmes de causer avec la gracieuse enfant, qui nous amusait par la gentillesse naïve de ses reparties.

— « Est-ce que vous consentiriez à me donner cette petite, dis-je à la mère? je ne suis point marié; je prendrais soin de votre fille, je l'adopterais comme mienne.

— « Pourquoi pas, répondit-elle?

— « Mais, songez-y, je l'emmènerais dans mon pays; vous ne la reverriez peut-être plus: pourriez-vous donc consentir à vous séparer pour jamais de votre enfant? »

Voici sa réponse:

— « Bah! dit-elle, j'en ai encore deux autres.

J'en ai encore deux autres! Ce mot dans la bouche d'une mère vint tout gâter à l'instant: il fut pour nous comme le rideau du théâtre, lorsqu'il tombe inopinément sur une scène intéressante. Nous payâmes le lait, les fruits et les fleurs, nous donnâmes une petite pièce d'argent à Giulietta, et nous remontâmes dans notre sedia, suivis d'un long regard étonné de la charmante créature. Un rocher nous la fit perdre de vue.

— « Vous êtes surpris et indigné comme moi, cher comte, de l'insensibilité de cette femme.

— « Plus indigné que surpris. La misère...

— « Oui, mais le sentiment maternel, cet instinct de nature....

— « La misère, mon cher, la misère étouffe parfois jusqu'au cri du cœur : elle endort bien le remords. Les négresses vendent leurs enfans. Allons de suite au fond des choses : Après tout, cette malheureuse qui nous irrite n'est peut-être pas aussi dénaturée qu'elle le paraît; elle a pu voir dans votre proposition un grand avantage pour son enfant, et....

— « Je vous entends; mais une telle perspicacité ne saurait être spontanée; ce n'est pas là un premier mouvement chez une mère, dans le cas dont il s'agit.

— « J'en conviens : le premier mouvement devait être bon; il a été mauvais, détestable. Je le répète, la misère, l'abrutissement qui en est la suite, et l'indignation que cause le dénûment du nécessaire, corrompent trop souvent jusqu'à leur source nos sentimens natifs. Cette femme en est la preuve.

— « Cela est bien triste pour l'humanité.

— « Fort triste assurément.

— « Tranchons cette question, car elle nous

mènerait plus loin et plus vite que la sedia qui nous porte. Maintenant je songe à l'avenir de cette pauvre enfant. Dans sept ou huit années elle épousera un grossier manant ; tant de charmes seront peut-être la proie d'un bandit : c'est grand dommage.

—« Tel est son sort probable; une destinée meilleure est possible. Nous ignorons ce qui est écrit pour Giulietta. Savons-nous si un autre voyageur n'exécutera pas ce que vous projetiez tout-à-l'heure en plaisantant?

—« Quand j'y pense, une semblable idée n'est pas si folle. En vérité, si j'étais riche, tout-à-fait libre de ma personne et de mes actions, il me semble que j'aurais pu prendre la chose au sérieux. L'enfant a de l'intelligence ; une éducation saine la développerait. Figurez-vous, à dix-huit ans, cette beauté, ornée encore d'un bon cœur et d'un esprit cultivé. Voyez-la unie, de son plein gré, à un galant homme... A moi, qui sait? Et mon sentiment pour elle, imitateur d'abord de la paternité, mêlé, fondu dans la tendresse conjugale ; et notre bonheur commun résultant de ma bonne action.

—«Aimable roman! vous feriez précisément ce qui advint à quelqu'un de ma connaissance.

—« Vrai! Contez-moi donc cela.

—« Volontiers. Le prince polonais Stanislas Lowinski (1) a fait plusieurs voyages en France; l'auriez-vous connu à Paris?

—« J'en ai entendu parler; je ne le vis jamais.

—« Voici le fait : je le tiens de source certaine, et je vous en garantis les particularités.

« Héritier à vingt-cinq ans d'un beau nom, et d'une grande fortune que ses pères (chose assez rare en Pologne) n'avaient point dilapidée, libre et nourrissant de fortes préventions contre le mariage, le prince Stanislas entreprit, au commencement de ce siècle, le voyage d'Italie. Il passa l'hiver de 1802 à Rome. De là il faisait, ainsi que nous les avons faites nous-mêmes, les excursions obligées dans l'an-

(1) Ce nom et ceux qui suivent dans le cours de ce récit sont supposés.

tique Latium. Il vit tour-à-tour Tivoli, Frascati, Albano, Nemi, et les autres points intéressans de cette terre illustre. Il se trouvait un jour à Frascati, et s'acheminait vers les ruines de Tusculum, quand il rencontra, comme nous, une petite fille dont les traits singulièrement beaux le frappèrent. Le prince l'interrogea : Paolina avait dix ans ; ses parens, pauvres cultivateurs, tandis qu'ils allaient demander au travail de la terre un salaire insuffisant, envoyaient leurs plus jeunes enfans mendier sur les chemins où passent les étrangers. En un mot, Paolina tendait sa main à l'aumône trop souvent refusée ; mais la surprenante beauté de Giulietta peut seule être comparée à celle de la petite mendiante frascatane. Stanislas avait un cœur sensible et généreux ; son imagination d'ailleurs était vive et romanesque. Soudain il prend la résolution de s'approprier cette jolie créature ; il se fait conduire à l'humble demeure de ses parens. Ceux-ci, étonnés de la proposition, y opposent d'abord une résistance toute naturelle ; ils ne disent pas de prime-abord, comme la mère

de Giulietta : *Pourquoi pas? j'en ai d'autres;* cependant ils se laissent vaincre par les instances du prince, accompagnées de la promesse d'une pension, et plus encore sans doute par l'idée des avantages que leur enfant devait retirer un jour d'une telle adoption. Les conventions faites, Stanislas revint trois jours après. Paolina fut vêtue d'habillemens neufs, appropriés à sa nouvelle condition; et il fallait voir comme elle était charmante, ainsi parée et débarrassée des lambeaux de la misère. J'abrège les détails. Paolina fut emmenée dans une brillante calèche, suivie des bénédictions de ses parens et d'adieux qui ne furent pas sans larmes.

« Cet incident fit sensation dans la société de Rome. Les uns approuvaient le prince et exaltaient sa générosité; les autres le blâmaient hautement et le traitaient d'original, mot de convention qui, dans ce qu'on nomme le monde, sert à qualifier toute action qui s'écarte de la routine; mais le plus grand nombre, émerveillé des charmes de l'enfant et des heureuses dispositions qu'elle annonçait, s'in-

téressait au succès de l'entreprise. Cette question s'agitait un soir à la conversation de la spirituelle duchesse Amati :

« Le sang ne peut mentir, dit le prince de « Castelnuovo ; M. de Lowinski aura beau « faire, il perdra son temps et sa peine. L'é« ducation, le contact du monde, tous les « efforts possibles pour effacer la tache primi« tive, ne feront point qu'on prenne un jour « Paolina pour une femme comme il faut. En « admettant même (ce qui est une hypothèse « bien gratuite) qu'elle fasse un mariage dans « une sphère élevée, elle ne sera encore que « Paolina, et l'on discernera toujours en elle « une paysanne parvenue. »

— « Sans aucun doute, s'écrièrent, faisant « chorus, le cardinal S*** et la marquise de Ric« cioli, la petite est née de paysans, son ori« gine se laissera sentir en dépit de tout. »

— « Le roi de France Henri IV prétendait « que *la caque sent toujours le hareng*, ajouta « monsignor Bernola, enchanté de glisser un « trait d'érudition. »

« La duchesse Amati prit la parole.

« Eh! messieurs, dit-elle avec un peu de « véhémence, usons des priviléges que nous « a conférés le hasard de la naissance, ou plu« tôt la volonté divine; profitons d'une telle « faveur, mais sans nous en faire des argu« mens exclusifs; ne portons point des con« clusions extrêmes, injurieuses pour l'huma« nité. Soyons de bonne foi, nous pouvons « l'avouer à portes closes, il y a de bien laides « figures parmi nos nobles romaines, témoin... « (j'allais dire une méchanceté); cependant « les environs de Rome nous offrent des « femmes d'une beauté à faire envie. Il y a « des sots dans notre noblesse (je ne prends per« sonne à témoin); cependant on rencontre, « dans le faubourg populacier des Transtévé« rins, des êtres dont l'esprit naturel est sin« gulier, et n'attendait peut-être qu'un peu « de culture pour briller d'un grand éclat. « Dieu me garde de toucher à l'arche sainte! « mais y a-t-il une sérieuse inconvenance à « rappeler quelle fut l'extraction de plusieurs « de nos meilleurs souverains, de quelques « éminences d'un mérite notoire? Ces person-

« nages partirent de fort bas, s'élevèrent très « haut; en furent-ils moins illustres? Qu'on « me pardonne cette digression; je reviens à « Paolina. Je maintiens, moi, que si le prince « Lowinski sait s'y prendre (et il a certes plus « d'esprit qu'il n'en faut pour cela), sa fille « adoptive deviendra parfaite de toutes les « manières. Je parie pour Paolina. Laissez ve- « nir seulement six années, et vous m'en di- « rez des nouvelles. On parle d'origine; une « origine céleste n'est-elle pas empreinte sur « ce délicieux visage? et les vertus et la beauté « ne sont-elles pas aussi des titres de no- « blesse?

— « Bien dit, duchesse, insinua un prélat « qui, sans se mêler de la discussion, n'avait « fait jusque-là que sourire malicieusement; « bien dit, et vous parlez avec la facilité du « révérend prédicateur Gozzi; mais, belle « dame, votre éloquent langage sent quelque « peu l'opposition.»

« La conversation de la duchesse Amati avait pris ce soir-là, comme vous voyez, une tournure fort sérieuse à propos d'un enfant.

Il ne s'agissait pas, comme de coutume, de sujets rebattus, de l'éternelle promenade au *Corso*, du *tenor*, de la *prima donna assoluta*, et des *ballerine* du théâtre de *Tordinone*. Une question grave s'élève rarement dans un salon de Rome, et pour cause : celle-ci était délicate, ardue, et ses développemens pouvaient mener loin, quand on annonça, heureusement, l'ambassadeur de France : il. était suivi du prince Lowinski. Leur arrivée fut la clôture d'une discussion qui aurait peut-être égaré quelques uns des interlocuteurs à des propositions mal sonnantes.

« Cependant, critiqué par les uns, loué par les autres, et se souciant aussi peu du blâme que de l'éloge, Stanislas allait son train, et déjà le succès commençait à répondre à son espérance. Après avoir pris des arrangemens pour que la pension viagère des parens de Paolina fût régulièrement payée, le printemps venu, il partit pour Varsovie avec sa pupille.

« Il n'est besoin de vous dire que les maîtres les plus habiles furent appelés; rien ne

fut omis de tout ce qui peut compléter une éducation saine et forte : aussi, chaque année amenant de rapides progrès, voyait l'aimable enfant croître en graces, en esprit, en vertus. Une instruction solide sans pédantisme, les talens les plus agréables sans prétention, un cœur pur et un jugement sain, à dix-huit ans, Paolina possédait ces précieuses qualités, rehaussées d'une beauté ravissante. La petite paysanne de Frascati était devenue un modèle accompli de tout ce qu'on peut souhaiter dans une femme, et la prophétie de la duchesse Amati s'était réalisée. L'admiration générale, excitée dans les cercles par la présence de Paolina, tarda peu à faire place à un sentiment plus tendre dans l'ame de quelques jeunes seigneurs. Oubliant la naissance de la Frascatane, et n'étant plus frappés que de son rare mérite, ils aspiraient ouvertement à sa main; mais le cœur de l'orpheline ne paraissait point encore accessible aux impressions de l'amour. Cependant Stanislas éprouvait, sans trop s'en rendre compte, un secret déplaisir de ces poursuites. Il s'aperçut enfin

que son dépit était de la jalousie, et partant qu'il était amoureux à son tour. Éclairé sur son état, il en conçut d'abord de l'effroi : « Après tout, se dit-il, qui a su aimer, qui aimera mieux que moi cette fille enchanteresse? qui mieux que moi l'apprécie? qui mieux voudra se consacrer à son bonheur? J'ai quinze ans de plus qu'elle, il est vrai, mais cette différence est-elle donc si grande? Oui, je lui parlerai; mon cœur lui sera ouvert : si le sien a parlé pour un autre.... eh bien!... je ne contrarierai point son inclination.... cet heureux mortel sera son époux. Si mon hommage est accepté, j'y suis résolu, Paolina sera ma femme..»

« Tout résolu qu'il se disait, le bon Stanislas gardait pourtant le silence. Le tuteur était devenu timide et embarrassé devant sa pupille. A chaque occasion favorable pour s'expliquer, l'aveu expirait sur ses lèvres, et sa délicatesse surmontait son desir. Avec un homme aussi loyal et aussi franc, une telle situation ne pouvait se prolonger beaucoup. Le prince parla, et parla bien, parce qu'il ai-

mait avec sincérité. O douce surprise ! des larmes d'attendrissement accueillirent ses aveux. Le prince était transporté. Un scrupule vint pourtant traverser sa joie. Il craignit de ne devoir son bonheur qu'à l'exaltation de la reconnaissance : il fut bientôt assuré qu'il le devait à l'amour. Paolina aimait Stanislas : ils furent unis.

« En 1813, chargé d'une mission importante auprès de l'empereur Napoléon, le prince Lowinski vint en France : il conduisit sa femme à Paris. Aucun de ceux que leur position appelait alors à figurer dans les salons dorés de la capitale n'aura oublié cette femme à la fois si brillante et si modeste, dont les vertus seules peuvent égaler les charmes.

« La petite mendiante de Frascati, Paolina, la princesse Lowinski est jeune encore ; elle n'a que trente-cinq ans (1). Sa beauté plus mûre a pris un admirable caractère de dignité qui lui confère la vraie noblesse, celle que donnent, en dépit de nos mesquins préjugés,

(1) Cette anecdote fut racontée en 1826.

la nature, et le perfectionnement qu'y sait joindre la raison. Épouse adorable et adorée, excellente mère, Paolina est la gloire de son sexe. ».

« Maintenant, mon ami, que vous en semble? ne pensez-vous pas que le prince Lowinski s'est conduit avec beaucoup de sagesse?

— « Sans contredit, et il me paraît qu'il fut plus heureux encore que sage. Vainement aura-t-on la science de la vie, si le bonheur ne se mêle un peu de nos affaires.

— « Que direz-vous de cette union? Fut-ce là un mariage de raison, d'amour, ou de convenance?

— « Ce que j'y vois de clair, c'est que, pour cette fois, la raison et l'amour se trouvèrent parfaitement d'accord, et je ne connais pas de convenance meilleure. Somme toute, ce fut un mariage heureux, chose rare! »

UN DUEL AU MONT-CENIS,

ANECDOTE.

Nous ne nous contentons pas de faire sçavoir nos vices et folies au monde, par reputation; nous allons aux nations estrangieres, pour les leur faire veoir en presence.... Vous diriez que cette peregrination est une partie dressee, pour donner aux estrangiers le plaisir de nos tragedies, et le plus souvent à tels qui s'eiouissent de nos maulx et qui s'en mocquent.

MONTAIGNE, *Essais*, liv. II, ch. XXVII.

Paraissez ignorer ce qu'on fait, ce qu'on dit;
Surtout de vos secrets soyez toujours le maître;
Qui dit celui d'autrui doit passer pour un traître.

VOLTAIRE, *l'Indiscret*, scène I.

En allant de Turin à Chambéry, la diligence s'arrête le soir à Suze: les voyageurs y passent la nuit, et le lendemain, de bonne heure, on entreprend le passage du Mont-Cenis.

La voiture qui me ramenait en France était au grand complet, espèce de tour de Babel ambulante, où plusieurs nations se trouvaient bien ou mal représentées. Il y avait un Véni-

tien, qui portait à l'*exhibition* de Londres un tableau du Corrège, qu'il comptait vendre au moins trois cents guinées, convertibles en bonne monnaie de sequins; un vieux médecin de Milan et sa mûre moitié; une dame de Chambéry et sa femme de chambre; un Hollandais taciturne, morose et fumeur; un marchand de Genève; un jeune Parisien, avocat stagiaire; et moi, simple amateur.

Il restait encore un peu de jour, quand la diligence fit halte à Suze, devant l'*albergo della posta.* Je proposai à mon compatriote d'aller visiter le dernier débris antique que nous eussions à voir en Italie. C'est un arc de triomphe, érigé en l'honneur d'Auguste. Il est bâti en marbre, de bonne structure, et bien conservé, sauf les inscriptions. J'en finis, par ce monument, avec les antiquités romaines, et avec cette belle Italie dont j'allais me séparer.

Pendant notre excursion, d'autres voitures étaient survenues à l'auberge de la poste : elle était encombrée de voyageurs, et tout naturellement, nos compagnons de la diligence

avaient profité de notre absence pour s'emparer des meilleures chambres. Il n'en restait plus qu'une, à deux lits, qu'on nous avait réservée. Nous y trouvâmes du feu allumé et notre soupé prêt.

Je ne connaissais guère l'acolyte qui m'était imposé par le vouloir de madame l'hôtesse; mais nous avions demeuré à Turin, dans le même hôtel; nous faisions route ensemble; ensemble nous venions de voir l'arc triomphal de Suze; il n'en faut pas plus, en voyage, pour former une connaissance passagère: d'ailleurs force était de se soumettre à ce qu'avait statué la *padrona*, ou d'aller coucher avec les chevaux: une chambre à deux lits vaut mieux qu'un bivouac.

Faisant donc contre fortune bon cœur, et de nécessité vertu, après quelques formules de politesse que des gens bien appris ne manquent guère d'échanger en pareil cas, nous nous mîmes à table. Le soupé (c'est l'usage) ne valait rien. Nous fîmes venir une bouteille du joli vin fumeux d'Asti; sa chaleur ranima notre conversation languissante, et au des-

sert, nous devisions déjà comme d'anciens amis.

Alors nous voilà nous racontant mutuellement ce que nous avions vu, ce qui nous était advenu dans notre tournée d'Italie. Les Français vont vite en toute besogne : il n'est besoin d'un long temps pour établir entre eux la confiance, et cette confiance ne dégénère que trop souvent en indiscrétion, car nous avons, comme on dit, les défauts de nos qualités. Non content de me rapporter ses propres aventures, où sa vanité s'attribuait des rôles assez brillans, un peu échauffé peut-être par le Bacchus piémontais, M. N... (que je ne désigne ici que par cette initiale, et pour cause) entreprit par malheur le récit d'un fait qui avait eu lieu à Florence, pendant le dernier hiver. Une demoiselle anglaise et un jeune *gentleman*, qu'il eut la maladresse de nommer (je me garde bien d'imiter son étourderie), étaient les acteurs principaux de ce petit drame croustilleux, qui lui avait été confié sous le sceau du secret, par le héros lui-même de la scène, et dont néanmoins aucun détail

ne fut omis. Ces détails, au reste, étaient d'une nature telle, que j'encourrais aussi le reproche d'indiscrétion, si je soulevais le voile dont ils doivent rester couverts.

Une légère cloison séparait notre chambre d'une autre, où des voyageurs soupaient, ainsi que nous, en attendant l'heure du sommeil. La cloison était assez mince, pour qu'on pût, avec un peu d'attention, entendre ce qui se disait; mais, préoccupés de notre propre conversation, sans écouter celle de nos voisins, nous avions seulement reconnu qu'ils étaient deux comme nous, et Anglais.

J'avais remarqué que le silence avait régné chez eux, depuis le récit de l'anecdote de Florence, et je les croyais couchés et endormis. Cependant mon interlocuteur allait son train, assaisonnant sa narration de plaisanteries assez fades, quand soudain une discussion s'établit en anglais, sur un ton fort animé, dans la chambre voisine. Je ne saisissais que des accens de colère dont le motif m'était inconnu, lorsque je vois pâlir mon narrateur stupéfait; la parole expire sur ses lèvres.

« Qu'est-ce qui vous prend? Qu'avez-vous donc, lui dis-je?

— « Juste ciel! répondit-il, qu'ai-je fait? cette voix... Je ne m'abuse point, cette voix est celle même.....

— « Eh bien?

— « Celle de l'Anglais dont je vous parlais à l'instant.

— « Se pourrait-il? Diable! Voilà un singulier hasard!

— « C'est lui, je n'en saurais douter. Que faire?

— « Ma foi, je n'en sais rien. Pris de la sorte au dépourvu...

— « Sans doute il va venir ici.

— « Cela est probable. Attendons-le, et prenez conseil du moment.

— « Oh! quelle école j'ai faite là! »

M. N... ne s'était pas trompé; l'un des deux Anglais était effectivement le héros de l'aventure qui venait d'être racontée. Bientôt nous entendîmes frapper à notre porte, et nous vîmes paraître nos voisins. Le héros en question, jeune homme de vingt-deux ans à peu-près,

représentait un de ces *dandys* que leurs opulentes familles envoient, au sortir d'Oxford ou de Cambridge, *se former* sur le continent, où le plus souvent ils se déforment, et pour qui c'est chose essentielle et de bon ton de ne reparaître en Angleterre qu'avec la qualification de *touriste*. L'autre pouvait avoir quarante-cinq ans; son maintien posé, flegmatique même, et sa tournure de mentor, contrastant avec la pétulance de son compagnon, me donnèrent quelque espoir de conciliation.

Les deux jeunes gens se reconnurent aussitôt, l'un fort irrité, l'autre un peu embarrassé d'abord de la position équivoque où il s'était mis par sa faute.

« Monsieur, dit l'Anglais, d'un ton impérieux et hautain, vous venez de commettre une odieuse indiscrétion, et j'accours vous en demander raison. Votre conduite est indigne d'un galant homme, et j'entends que sur l'heure....

— « Mon ami, mon cher ami, interrompit son grave acolyte, votre cause est bonne, ne la gâtez point par la colère. Ayez ce calme qui

sied à tout bon Anglais. Il est évident que monsieur a commis une indiscrétion blâmable, et sans doute il ne veut pas le nier. S'il a la bonne foi d'en convenir, cette satisfaction ne peut-elle vous suffire? Faut-il donc?...

— « Non, non, vociféra le jeune homme ; monsieur a besoin d'une leçon, et je la lui donnerai sévère.

— « Prenez garde, lui dis-je, que de pareilles leçons coûtent cher quelquefois à qui prétend les donner. »

M. N... s'était remis de la première surprise ; il prit la parole à son tour.

« Si monsieur, dit-il, veut bien ne plus crier, s'il m'écoute, je lui donnerai les explications convenables ; mais qu'il se persuade bien que je suis prêt à les lui donner sur plus d'un ton.

— « Que le mien vous serve de règle, répondit le dandy, dont la vivacité naturelle était encore excitée par la chaleur d'un bowl de punch; la seule explication qui convienne dans cette circonstance est celle du pistolet.

— « Je ne vous en donnerai donc pas d'autre,

dit mon compagnon, soit; une telle explication est plus courte. »

Vainement je tentai de m'interposer, et de calmer le dandy par les meilleures raisons possibles dans une cause fort mauvaise au fond; vainement son mentor essaya de lui communiquer un peu de son sang-froid, il fut décidé qu'un duel aurait lieu au point du jour. Les témoins de la querelle devenaient témoins forcés du combat. Ces points arrêtés, les deux Anglais se retirèrent dans leur chambre.

« Tout commentaire sur ce fatal incident serait maintenant superflu, dis-je à M. N... Le mal est fait, et je n'y sais plus de remède. Partant, croyez-moi, couchez-vous. Pour moi, qui ne me sens pas la moindre velléité de sommeil, je veillerai au coin du feu.

— « Ma foi, vous avez raison; aussi bien je suis très las. Mais si je ne puis être éveillé à temps?

— « Rassurez-vous, et comptez sur moi.

— « A la bonne heure, j'y compte. »

Il se coucha, et bientôt il ronflait. Cela me

donna bonne opinion de lui, et son sommeil me réconcilia avec son étourderie.

J'avais pris dans mon sac de nuit un volume de Sterne, et je lisais, c'est-à-dire que j'avais les yeux fixés sur le livre, car la pensée n'y était guère. La préoccupation de l'événement me tenait en éveil : je songeais à cette rencontre bizarre, aux dangereux effets de l'indiscrétion; j'avisais, mais inutilement, à trouver quelque biais pour empêcher ce duel. J'entendis frapper un coup léger à la porte, j'allai doucement ouvrir : c'était le flegmatique Anglais.

« Ne peut-on vous parler, à vous seul, me dit-il?

— « Volontiers, répondis-je, mais descendons, pour ne pas éveiller mon compagnon.

— « Il dort donc?

— « Comme vous voyez.

— « Mon jeune homme aussi. Heureux âge, où l'on peut dormir à la veille d'exposer sa vie! au mien, le moindre souci, une contrariété, ôte le sommeil. Ces deux jeunes gens sont braves. Ne serait-ce pas grand dommage que l'un d'eux vînt à succomber?

— « Oh! certes, ce serait un bien grand malheur. »

Et nous voilà arpentant de long en large la cour de l'auberge, en causant ainsi, à une heure, par une nuit sereine de mai. C'était un digne homme que cet Anglais. Il me dit:

« A mon exemple, monsieur, vous venez d'essayer le rôle de conciliateur, et pensant que nous pourrions nous entendre sur un point fort délicat, je suis venu à vous de confiance : veuillez m'écouter.

« Williams D... est le fils aîné d'un pair d'Angleterre : il a été confié à mes soins pendant ses voyages. Plus d'une fois j'ai réussi, non sans peine, à le prémunir contre les dangers de toutes sortes où l'engageait la légèreté de son caractère. Présentement il retourne à Londres, et sur la frontière de cette Italie qu'il va quitter demain, il rencontre un duel; c'est, pour ainsi dire, faire naufrage au port. Jugez, monsieur, quelle doit être ma sollicitude. Il faut convenir que Williams a été grièvement offensé, que son antagoniste s'est donné un tort qu'on ne saurait pallier, que l'honneur

enfin est compromis dans cette affaire. Au point où en sont venues les choses, je pense donc que le combat doit avoir lieu. Mais, monsieur, n'est-ce pas aussi pour nous un beau rôle à jouer, que d'éviter les funestes effets d'un duel? nous le pouvons.

— « Comment?

— « Consentez à un subterfuge qui concilie tout. Faisons en sorte que les pistolets ne paraissent chargés que pour les deux adversaires : ils tireront chacun leur coup, sans résultat fâcheux, après quoi, nous nous interposerons de nouveau, et sans péril pour leur vie, l'inflexible honneur aura été satisfait.

— « Cela est possible, avec de l'adresse et du secret : je consens volontiers à vous y aider. Je ne croirai jamais que le cruel préjugé qui enjoint à l'offensé de punir de sa propre main l'offenseur, défende aux témoins de l'offense de s'opposer à ses suites rigoureuses. Toute mesure est bonne, qui empêche l'effusion du sang humain.

— « Je vois avec plaisir que je n'avais pas trop présumé de vous, et je vous en rends

graces. Mais il est tard; retirons-nous, pour écarter tout soupçon de connivence. Au surplus, ne vous mettez nullement en peine des moyens; faites seulement en sorte qu'on se serve de mes pistolets, et je réponds de tout. A demain. »

Il me serra la main cordialement, et nous rentrâmes à pas furtifs chacun dans notre chambre.

L'Anglais ne m'avait pas expliqué comment il entendait son duel fictif; mais il m'avait paru si sûr de son fait, que je ne m'en tourmentai plus beaucoup. Rassuré donc par l'entretien que je venais d'avoir avec lui, j'attendis paisiblement l'évènement, en lisant, non sans distraction, quelques chapitres de mon Sterne.

Mon compagnon de chambre dormait encore, quand le conducteur de la diligence vint nous avertir qu'on allait atteler. Le jeune homme fut prêt en dix minutes.

« A propos, me dit-il en s'habillant, je n'ai que des pistolets de poche; avez-vous de meilleures armes.

— « Non, répondis-je, je ne possède qu'un

poignard romain, que j'emporte, comme vous pouvez le croire, plutôt comme objet de curiosité que pour mon usage; mais les Anglais ont probablement des pistolets de combat, et au pis-aller, quand la partie serait remise à Chambéry, il n'y aurait pas grand mal à cela. »

Nous passâmes chez les Anglais au moment où ils se disposaient à venir nous trouver.

« Messieurs, dis-je alors, la nuit porte conseil, et quand on a dormi sur la colère, elle doit être calmée. La raison reprend alors ses droits : elle peut montrer que ce qui paraissait fort grave est au fond assez léger. Un peu de condescendance de part et d'autre, et j'espère.... »

M. N... et Williams interrompirent ensemble mon allocution. Ce dernier n'avait plus l'exaspération de la veille ; mais au ton résolu des deux antagonistes, je sentis qu'il n'y avait plus d'espoir d'accomodemment.

« Soit, ajoutai-je, battez-vous donc, puisque vous le voulez absolument. Cependant je vous ferai observer qu'il serait peu juste que votre querelle me fît rester à Suze. Après une

longue absence, j'ai hâte de revoir la frontière française, et je me soucie peu, je l'avoue, de manquer la diligence.

— « Ceci ne saurait être un obstacle sérieux, dit Williams; nous allons partir ensemble, et pendant la montée du Cenis, qui est de plusieurs heures, et où les voitures vont lentement, nous aurons plus de temps qu'il n'en faut.

— « Mais nous n'avons pas de pistolets, essayai-je encore.

— « J'offre les miens, objecta le mentor du jeune Anglais; ne pas les accepter serait injurieux.

— « Je les accepte, dit M. N...

— « Partons, dit Williams. »

M. N... et moi nous prîmes nos places dans la diligence; les Anglais montèrent dans leur calèche qui nous suivit à la trace, et lorsque les voitures commencèrent à gravir la montagne, nous mîmes tous pied à terre.

La grande route forme diverses sinuosités sur le Mont-Cenis, où elle est jetée comme un long ruban; mais plusieurs sentiers rapides

abrègent la montée pour les piétons. Nous prîmes l'un de ces sentiers; puis, faisant un détour sur la droite, nous parvînmes à un étroit vallon, cerné de rochers et de sapins, vrai désert, éloigné de tout regard humain.

Voici, me disais-je, un lieu tout-à-fait abandonné, séjour des frimats et des bêtes fauves. Rarement des mortels y pénètrent, si ce n'est peut-être quelque pâtre égaré, ou quelque chasseur à la poursuite des ours. Aujourd'hui le hasard y conduit quatre hommes, venus de loin, parlant des langages différens, étrangers à ce pays. Deux d'entre eux s'y réunissent avec l'intention de verser leur sang, et les deux autres pour les regarder faire : scène mesquinement cruelle que nous venons représenter là, sur un grand théâtre! Si de pauvres bûcherons, habitans de cette âpre montagne, nous voyaient, ils nous prendraient en pitié, nous et nos préjugés : « Quoi! pourraient-ils dire, ces étrangers viennent observer nos coutumes et nos mœurs, et tel est le spectacle qu'ils nous donnent des leurs! De deux ou trois cents lieues ils accourent en poste, riches

qu'ils sont, pour faire chez nous ce qu'ils appellent un voyage d'agrément, et ils s'entretuent..... » Ils riraient de nous, ou nous plaindraient, ces bons montagnards, et vraiment, ce serait à bon droit. En effet, quelle folie! Ici règne un silence presque éternel, et ce silence va être interrompu par un bruit homicide. Oh! oui, cette sauvage nature est moins farouche que les hommes!

On fit halte, ce qui coupa court à mes sérieuses méditations. Le témoin de Williams exhiba deux pistolets; il m'en donna un, et se mit en devoir de charger l'autre. Je vis distinctement, et les deux champions les virent de même, quatre balles briller entre ses doigts, et l'une d'elles couler dans le tube fatal. Je l'observais avec une surprise muette, et je commençais à croire à une mystification. Lorsqu'il eut terminé, il me donna la poudre, et me déposa dans la main l'une de ces balles. Son extrême légèreté, changeant aussitôt la nature de mon émotion, me mit au fait du stratagême. C'était tout simplement une balle de liége, très artistement faite, et frottée de

mine de plomb, de manière à tromper tous les yeux. Le bon Anglais avait employé une partie de la nuit à ces adroits préparatifs. Je chargeai le second pistolet, et le remis à M. N*** qui partageait complètement l'erreur de son adversaire. La distance réglée, ces messieurs s'y étaient placés, et mon co-témoin et moi, nous étions sûrs au moins qu'ils ne pouvaient se tuer, quand celui-ci :

« Arrêtez, messieurs, s'écria-t-il! c'est chose étrange qu'une telle réflexion me vienne si tard, mais il est temps encore de la faire valoir. Le lieu où nous sommes, messieurs, est absolument désert; il est loin de toute habitation : nul secours à espérer pour celui qui serait grièvement blessé : nous témoins, nous ne devons pas souffrir que ce duel ait lieu ici.

— « L'objection est trop tardive, dit avec impatience M. N***. Nous sommes venus ici, tant pis pour celui qui y resterait : le sort en est jeté.

— « *Yes, that is well said, the die is cast*, s'écria Williams! »

Et il lâcha son coup qui, comme de rai-

son, n'ébranla que les échos. Un aigle s'élança des rochers dans la nue, avec un cri perçant, auquel répondirent mille cris aigus d'oiseaux de proie.

A son tour M. N*** tira, et fit plus de bruit que de besogne.

Ces messieurs voulaient recommencer, mais nous parvînmes enfin à vaincre leur opiniâtreté. Nous leur fîmes comprendre que l'honneur devait être satisfait. M. N*** convint loyalement de son tort; Williams, de son côté, s'avoua coupable d'emportement. Ils se rapprochèrent; leurs mains se joignirent en signe de paix, et nous nous empressâmes d'emmener les deux champions, convaincus que des balles de plomb avaient sifflé à leurs oreilles : ils le croient sans doute encore.

Nous gagnâmes à pied l'hospice, qui est situé au point culminant du passage. A cette hauteur de six mille pieds, la route avait été dégagée, de droite et de gauche, des neiges amoncelées de tout l'hiver, hautes comme des maisons, de sorte que c'étaient, pour ainsi dire, des rues de neige que nous eûmes à tra-

verser. L'hospice est au bord d'un lac, où l'on pêche des truites dont nous pûmes apprécier l'excellence à un déjeuné auquel nous apportions appétit et bonne humeur. Le soir, à la faveur d'un bowl de punch, la réconciliation s'acheva franche et cordiale à Lanslebourg. Les deux adversaires étaient presque devenus amis. Nous nous séparâmes à Chambéry. Les Anglais se rendaient à Genève, et M. N*** allait directement à Lyon. Livré à lui-même, ce dernier aura probablement réfléchi aux inconvéniens qu'entraînent avec eux les propos indiscrets. L'indiscrétion, en effet, est toujours blâmable, même quand elle paraît avoir peu de gravité, et il y a des cas où elle prend le nom de trahison.

Resté seul à Chambéry, j'employai deux jours à visiter cette ville, et ses charmans alentours; je fis un pélerinage aux Charmettes; puis je partis pour Grenoble, avec l'intention de visiter la grande Chartreuse.

LE CAHIER

DE CROQUIS.

LE CAHIER DE CROQUIS.

Forsàn et hæc olim meminisse juvabit.
VIRGIL. *Æneid.*, lib. I.

Un peintre ne saurait voyager sans son *cahier de croquis* ; c'est la pièce la plus essentielle de son bagage. Sur ses feuilles encore muettes, et qu'il va rendre éloquentes, il jette l'ébauche des compositions que sa pensée médite pour l'avenir, ou même de simples fantaisies de son imagination. Un site agréable l'émeut, un costume pittoresque lui sourit, un monument remarquable frappe ses regards, la peinture ou la sculpture lui offrent un beau modèle, soudain il saisit ses crayons, et reproduit ce qui le charme. Si l'artiste a la main ferme et exercée, ses croquis seront une traduction rapide, et dans le sentiment, des objets qu'il aura bien saisis ; ils seront des improvisations du talent. Plus tard, son recueil fera les délices de ses vieux jours ; graces à lui, un passé qu'il aima reste présent, ses souvenirs deviennent des réalités.

Je n'ai pas le bonheur d'être artiste; je ne puis dire : *Ed' anch' io son pittore ;* cependant moi aussi j'ai mon cahier de croquis, que je porte constamment en voyage : c'est tout bonnement un registre dans lequel j'écris, faute de savoir dessiner. J'y consigne chaque jour les idées qui m'ont été suggérées par ce que j'ai vu ou entendu la veille. Descriptions locales, observations de mœurs, réflexions bien ou mal digérées, mais toujours consciencieuses, tout cela s'y entasse pêle-mêle. Ce travail n'a qu'un seul mérite, mais qui demande grace pour le reste, c'est qu'il est fait sans prétention aucune, et sous l'inspiration du moment. Il peut, il doit s'y glisser des erreurs, mais elles sont commises de bonne foi, et quelques vérités les rachètent. C'est de ce porte-feuille, ou, si l'on veut, de ce journal, que j'ai extrait les notes suivantes; et le seul titre qui m'ait paru leur convenir est celui de *Croquis*.

A VÉRONE.

— L'amphithéâtre de Vérone a résisté aux siècles. Sa masse bien proportionnée est très imposante. Plus de vingt mille spectateurs pourraient encore s'asseóir dans cette vaste arène, bien digne des anciens. J'y ai vu représenter la *Jeanne d'Arc*, de Schiller, traduite en italien, et, comme on peut le croire, considérablement *revue*, *corrigée et diminuée*. On peut bien croire aussi que la tragédie m'a beaucoup moins occupé que le lieu de la scène. Ce spectacle en plein jour, et *sub dio* ; ce lambeau d'histoire moderne, appliqué sur un débris survivant de l'histoire ancienne ; ces petits hommes assis là sur ces gradins, et cette langue molle remplaçant dans cette enceínte l'idiôme nerveux des latins ; tout cela pourrait prêter à de longues phrases dans le genre admiratif : heureusement je ne me sens pas en train de déclamer.

— Que dire du congrès de Vérone, événement mesquin de nos jours ? Une demi-douzaine de souverains se sont vus rassemblés dans cette Vérone qui donna naissance aux empereurs Vespasien, Titus et Domitien. La Sainte-Alliance et la diplomatie, les historiens diront ce que cela vaut. J.-J. Rousseau a écrit

quelque part que « les négociations sont des tracasseries royales. »

— Les Véronais ne manquent pas de rappeler que leur ville fut la patrie de Romeo et de Juliette. Cette époque et ces souvenirs du moyen-âge sont pleins de poésie.

A VICENCE.

— Palladio était né à Vicenee : cet architecte qui a laissé dans tout le nord de l'Italie des traces durables de son immense talent, a particulièrement illustré sa ville natale, en y construisant des palais qu'on ne saurait trop admirer. Malheureusement ces édifices, produits d'un goût opulent, offrent un pénible contraste avec le peu d'aisance de leurs possesseurs actuels. Aussi ces charmans palais vicentins sont-ils maintenant ou abandonnés ou mal entretenus : l'herbe croît dans les cours ; sous les portiques dégradés ; des plantes parasites s'entremêlent aux feuilles d'acanthe des colonnes de cipollin ou de granit rose ; le mot *détresse* semble écrit sur tous les murs de Vicence : l'invasion du despotisme a passé par là. Le despotisme est un puissant auxiliaire du temps ; pour détruire il va plus vite en besogne que le temps lui-même.

— Le monument le plus curieux qu'il y ait à Vicence, de la main de Palladio, est son théâtre bâti à la manière

des anciens, d'après les proportions données par Vitruve; mais il est comme perdu dans un sale quartier: très délâbré d'ailleurs, il attend, et attendra sans doute long-temps encore une réparation qui est urgente.

A PADOUE.

— A Padoue, les églises de Saint-Antoine et de Sainte-Justine ont la structure des mosquées. J'ai vu, dans la seconde de ces églises, la prison où sainte Justine fut martyrisée. Dans une chapelle souterraine qui précède le cachot, se voit une madone peinte, que le sacristain m'a assuré être de la propre main de saint Luc. Je dois confesser que j'avais ignoré jusque-là que cet évangéliste eût été peintre; je l'ai appris de la bouche d'un sacristain; tant il est bon de voir et d'écouter! Au fait, c'est en sa qualité de peintre que saint Luc est le patron de l'illustre académie romaine qui a emprunté son nom. Grande était mon irréflexion; qu'on me tienne compte de l'humble aveu que j'en fais. Je ne critique point le talent de saint Luc; je serais mal avisé à dire que des profanes tels que Raphaël, le Titien, le Corrège, et tant d'autres, peignaient infiniment mieux qu'un saint homme inspiré d'en haut; il est plus à propos de remarquer que leurs ouvrages n'ont pas un pareil sceau de durée.

— Le chœur de cette même église de Sainte-Justine est orné de sculptures en bois, où sont représentés différens traits de l'Écriture-Sainte. Je n'en connais point l'auteur ; mais je conseille à tout voyageur d'examiner attentivement ces sculptures, dont le travail est d'une merveilleuse délicatesse. Je ne pense pas qu'on puisse rien voir de plus beau en ce genre.

A TRIESTE.

— Un bateau à vapeur conduit, en douze heures, de Venise à Trieste ; cette traversée de l'Adriatique se fait ainsi commodément et d'une façon très agréable. Je me suis embarqué le soir ; la nuit a été superbe, une délicieuse nuit d'automne en Italie. Une comète radieuse ajoutait sa clarté à celle des étoiles étincelantes, le ciel était d'une admirable pureté, l'air frais et calme, ainsi que la mer. J'ai passé une partie de la nuit sur le pont, à rêver, à contempler les sillages phosphoriques produits sur les flots par la marche rapide du bâtiment. Au point du jour nous étions près des côtes de l'Istrie. Vues de la mer, les montagnes de ce pays se présentent avec des formes imposantes. A huit heures du matin nous étions dans le port de Trieste.

— Le premier spectacle qui attira mon attention,

en entrant dans Trieste, fut celui d'un soldat de marine, à qui l'on administrait la bastonnade, sur un navire près duquel nous passions. J'abordais aux terres d'Autriche.

— La police autrichienne, fort tracassière à Milan et à Venise, est tout-à-fait sur son terrain à Trieste, et les précautions surabondent envers et contre tous. On présente à l'étranger un imprimé dont il doit remplir les marges, en regard des lignes suivantes, que je traduis littéralement :

Noms et surnoms.

Patrie et lieu de naissance.

Age et religion.

Condition, art, métier.

Célibataire, marié ou veuf.

Loge seul, ou en compagnie.

D'où il vient, et combien de temps il compte séjourner.

S'il a un passe-port, et de quelle part.

S'il a un permis de séjour, et de quelle date.

On voit que rien n'est omis sur cette feuille de *sûreté*. Elle m'a paru assez curieuse, pour que j'en aie gardé un exemplaire qui servirait au besoin de *pièce justificative*.

— Trieste est une ville neuve, peuplée, florissante : sa position commerciale est des plus avantageuses. Cette capitale de l'Istrie fait un tort infini aux Vénitiens ; elle consomme la perte de Venise, qui lui est totalement

sacrifiée. Trieste, cité moitié allemande, moitié italienne, est le point d'intersection qui sépare ces deux pays de mœurs si opposées. Je suis revenu à Venise comme j'en étais parti : Neptune était propice.

A FERRARE.

—En venant de Padoue à Ferrare, non loin de Rovigo, j'ai traversé le Pô (l'antique Eridan), et mis le pied sur les terres du pape. J'entre dans la terre sainte. Le premier aspect est fort misérable, et jusqu'à présent je suis peu édifié.

—Ferrare est une grande et belle ville à rues droites et régulièrement bâties, mais dépeuplée, cernée de marécages insalubres, et en tout cruellement dégénérée. C'est donc là cette Ferrare autrefois si brillante! Elle n'a plus que quelques monumens et des souvenirs. L'imagination attristée recompose à peine avec ce qui survit une image du passé. Grands noms de l'Arioste et du Tasse, vous avez seuls le pouvoir de conserver quelque charme à cette cité qui, sans vous, paraîtrait maudite. Long-temps encore, graces à ces deux noms immortels, les pélerins amis des muses viendront avec ferveur, moins pour contempler le lourd et gothique palais des princes de Ferrare, que pour visiter la modeste demeure de l'Arioste, et la pri-

son où gémit le mélancolique amant de Léonore. Cardinal Hippolyte d'Est, duc Alphonse, sans le *Roland furieux* et la *Jérusalem délivrée*, qui vous eût dérobés à l'oubli? Vous vivrez : *Musa vetat mori.* Cependant, que fîtes-vous pour les illustres poètes? Toi, Hippolyte d'Est, protecteur sans discernement, tu disais à l'Arioste, surnommé depuis *divin*, comme Raphaël, tu lui disais : *Messer Lodovico, dove avete pigliato tante coglionerie?* « Où avez-vous pris, mes- « sire Louis, tant de *fadaises* (traduction honnête « d'un mot qui ne l'est pas)? » Toi, Alphonse, tu persécutais le Tasse, et sept années de détention payaient les louanges données par le génie.

— Comme presque toutes les villes du nord de l'Italie, la déserte Ferrare possède un théâtre fort spacieux. Je me demande pourquoi d'aussi vastes salles de spectacles, qu'on ne saurait remplir, là où diminue d'année en année la population, là surtout où manque le bien-être général. Le dicton antique est apparemment encore à l'ordre du jour : *Panem et circenses.*

ROUTE DE FLORENCE A ROME (1).

— « A Sienne, la place publique où le peuple se » rassemblait, le balcon d'où son magistrat le ha-

(1) Voir pages 397 et suivantes, les notes sur Florence.

« ranguait, frappent les voyageurs les moins capables
« de réfléchir : on sent qu'il a existé là un gouverne-
« ment démocratique. »

Ce que dit madame de Staël de la *piazza del Campo* est d'une observation vraie. Cette place, fort spacieuse et de forme ovale, entourée qu'elle est de vieux édifices crénelés, offre un aspect qui rappelle les temps sérieux du moyen âge.

L'auteur de *Corinne* a écrit aussi : « On dirait que « Florence est bâtie pour la guerre civile. » Cette remarque n'est pas d'une application moins juste à Sienne.

—A l'extérieur, comme au dedans, la cathédrale de Sienne est revêtue de marbres blancs et noirs qui alternent symétriquement par bandes horizontales, ce qui produit un effet plus bizarre que beau. Sur le pavé de la nef et du chœur sont représentés divers sujets de mosaïques, exécutés en clair-obscur. Une vaste salle, adhérente à l'église, et qu'on nomme la *Libreria*, parce qu'elle sert de dépôt à une collection d'anciens missels, est décorée d'un groupe antique des trois Graces. Canova professait une estime particulière pour ce morceau, tout fruste qu'il est. On a remarqué plus d'une fois que ce groupe est inconvenablement placé dans un lieu sanctifié. Les trois Graces, en effet, sont nues; mais, après tout, il ne tient qu'à messieurs du chapitre de Sienne, à l'aide de certains accommodemens, d'en

faire la grace *efficace*, la grace *réelle* et la grace *concomitante*. Les murs de la Libreria sont enrichis de belles fresques d'une conservation remarquable, auxquelles Raphaël a mis la main.

— Quant au langage siennois, qu'on dit être le meilleur de l'Italie, c'est peut-être un préjugé de plus à classer parmi tant d'autres. Il est hors de doute que l'idiome qu'on parle en Toscane est le plus pur des nombreux dialectes usités en Italie; mais la prononciation gutturale des Toscans est infiniment désagréable. La belle langue italienne est sans contredit *la lingua toscana in bocca romana*. Les Romains bien élevés s'expriment en toscan avec une prononciation plus distincte et mieux accentuée : c'est donc à Rome qu'il faut chercher le pur langage. La prétention des Siennois me paraît ressembler à celle de nos Tourangeaux. J'aurais volontiers séjourné quelque temps à Sienne, pour y cultiver l'italien, mais Rome m'attend, et qu'est-ce que Sienne, quand il s'agit de Rome?

— Voici peut-être la première fois qu'un voyageur aura cité dans sa relation le bourg de *San-Quirico*. Dans ce triste amas de maisons misérables, végétait, et peut végéter encore, une jeune beauté incomparable : c'était tout bonnement une fille d'auberge. Bien des grandes dames seraient envieuses de la charmante *Bettina*. Taille accomplie, physionomie distinguée, teint parfait, grace naïve, et même, dit-on,

de la sagesse; Bettina possédait tous ces avantages : la nature ne l'avait point faite pour être servante dans un cabaret.

— Je suis au milieu de l'Apennin. Que ces montagnes sont différentes des Alpes, si éclatantes de neige et de verdure! Que les monts Apennins sont tristes, dénudés, et quelle population pauvre! Le hasard qui préside à la composition d'un voiturin m'a donné cette fois pour compagnons de voyage un Anglais au maintien grave, et un certain signor Antonini, *maëstro di balli*, avec sa femme qui, en sa qualité de danseuse, est assez peu façonnière. L'Anglais est sobre de discours; en revanche le maëstro est causeur, de plus il se pique d'être un *cruscante.* Nous devisons en italien, et, de ma part, Dieu sait combien de *spropositi!* Nous n'avons eu pour gîte, près de Radicofani, qu'une détestable hôtellerie isolée, où l'on nous a donné le plus méchant soupé et les plus méchans lits. La pluie a tombé toute la nuit, *à diluvio*; toute la nuit l'aquilon a gémi de la façon la plus lugubre : *Ci vuol pazienza.* Trop heureux de ne rien avoir à démêler avec messieurs les bandits! Cela eût complété le romantique de la situation.

— Près de Bolsène, qui fut jadis la capitale du pays des Volsques, le pays devient plus riant. Nous descendions une colline à laquelle novembre n'avait rien ôté de sa belle verdure. C'était l'heure du soir où

les troupeaux retournent au bercail, et l'on entendait au loin la cornemuse du pâtre. A nos pieds s'étendait le lac, plaine d'eau de dix lieues de circuit, et nous apercevions les deux îles qui le décorent, spectacle charmant, surtout par la comparaison des contrées incultes que je parcours depuis trois jours.

— Viterbe est une ville assez chétive. Par désœuvrement je me suis laissé conduire à l'église de Sainte-Rose, où l'on vient en pélerinage de vingt lieues à la ronde. Une bonne religieuse, après nous avoir montré, par grace spéciale, la châsse où le corps de la sainte est conservé, m'a donné, moyennant un demi-paule (27 centimes), un ruban dont la longueur équivaut à la circonférence de la taille de sainte Rose. Cela étant, sainte Rose eut, de son vivant, un embonpoint fort honnête, et sans doute elle ne mettait point de corset. Notre sérieux Anglais, quoique hérétique, a reçu un pareil présent, dont je pense qu'il fera grand cas. La danseuse, prière faite avec une extrême componction, a remporté une semelle de satin, égale à la longueur du pied de la sainte. Après avoir mesuré la taille de sainte Rose, je n'ose plus me permettre de critiquer son pied. Nous nous sommes remis en route munis de nos précieuses reliques qui doivent nous empêcher de verser.

— A cinq lieues de Rome, du haut d'une colline, j'ai aperçu le dôme de Saint-Pierre: trois heures après

j'étais à la *porte du peuple*. Avant d'entrer à Rome, on traverse le Tibre sur le *Ponte-Molle* (l'antique *Pons Emilius*), et l'on suit la *voie Flaminienne*. On débute de suite à Rome avec l'antiquité ; les voyageurs sont préalablement conduits à la douane de terre, qui fut jadis un temple d'Antonin-le-Pieux.

— Il est reçu qu'on ne peut ni ne doit dormir la première nuit qu'on passe à Rome. Je ne dirai point pathétiquement, à l'instar de Dupaty : « Toute la nuit « cette idée allait dans mon ame ; *tu es à Rome !* » Quoi qu'il en soit, je n'ai pas fermé l'œil, non que je sois dans l'usage de me régler, en ce qui est de sentiment, sur des impressions communiquées ; elles me trouvent au contraire fort en garde ; mais, au vrai, comment dormir la première nuit qu'on passe à Rome (1)?

A NAPLES.

—Le 31 décembre, dernier jour de l'année, je suis venu de Capoue à Naples. Une pluie battante m'a empêché de jouir des *délices de Capoue*, qui d'ailleurs, si j'en crois l'apparence, ne retiendraient plus maintenant un autre Annibal.

(1) Voir, pages 369 et suivantes, les notes sur Rome,

—Bien m'a pris d'être arrivé à Naples pour le premier de l'an, car le roi et sa cour ont paru en gala au théâtre de Saint-Charles. La salle était éclairée d'un millier de bougies, indépendamment du lustre : c'était ce qu'on appelle ici la grande illumination *à giorno*, qui n'a lieu que dans les occasions solennelles. Les toilettes des femmes avaient de la recherche et de l'éclat. Les Napolitaines, malheureusement, ne sont point belles, et ont en général besoin des artifices du luxe. Le théâtre de Saint-Charles, le plus vaste qu'il y ait en Europe, est magnifique, trop surchargé peut-être d'ornemens dorés.

On donnait l'*Ultimo giorno di Pompeï*, opéra de Pacini : personne n'a écouté : cependant Lablache, Davide et la Tosi chantaient; mais pour aujourd'hui les spectateurs formaient le principal spectacle. La renommée de l'orchestre de Naples ne va plus *crescendo*, depuis que les opéras italiens sont exécutés à Paris, à Vienne et à Londres, avec le soin qu'ils méritent. La décoration finale de l'*Ultimo giorno di Pompeï* représente une éruption du Vésuve. Qu'on offre un tel tableau aux Parisiens, cela se conçoit; mais il ne peut être que ridicule aux yeux d'un peuple qui vit avec le volcan, qui a vu l'horrible réalité de ses fureurs. Que peut d'ailleurs la peinture pour dignement imiter de pareils effets?

—Il y a plusieurs autres théâtres à Naples : celui de

Fondo est une jolie salle où l'on exécute les opéras bouffons; on joue la comédie et le drame à celui *des Florentins*. Le théâtre de *San-Carlino* n'est pas le moins suivi de tous: on s'y pousse, on s'y presse pour applaudir les lazzis véritablement drôles du fameux *Pulcinella*. A Rome l'opposition n'a pas d'autres représentans que *Marforio*, son interlocuteur *Pasquino*, et les marionnettes connues sous le nom de *Burratine*. Le polichinelle napolitain est aussi, dans son pays, l'expression d'une opposition malicieuse : il hasarde, par-ci par-là, tout en riant, de fines allusions, des vérités malicieuses.

Ridendo dicere verum
Quid vetat? (1)

Quid vetat? La police qui, de temps en temps, fait mettre Pulcinella en prison, et les marionnettes dans leur étui.

—La rue de Tolède, si vantée, ne mérite pas plus que le fameux *Corso* de Rome la réputation qu'on leur a faite. Deux files de maisons, à la vérité fort longues et bien espacées, de sales cafés, peu de magasins qu'on puisse opposer, pour l'élégance, à nos boutiques du Palais-Royal, une grande foule de piétons turbulens, et beaucoup de voitures roulant avec rapidité

(1) HORAT. *Sat.* 1. lib. I.

sur un pavé de lave ; telle est la rue de Tolède. On pourrait s'y croire encore dans la rue Saint-Honoré.

—La *Villa-Reale*, située immédiatement au bord de la mer, est ma promenade favorite. Assis à l'ombre des chênes verts, on y contemple si à son aise la magnificence du golfe de Naples ; et vers le soir, on y jouit si délicieusement de la pureté du ciel, de la douceur de l'air, du murmure des vagues qui viennent expirer mollement sur le sable ! Et puis, il faut traverser ce beau jardin, pour se rendre à la grotte du Pausilype, au tombeau de Virgile. Quel voyageur me démentira, si j'avance qu'aucune ville n'a une promenade publique à comparer à la Villa-Reale ?

—Amateurs de beaux points de vue, allez au château royal de *Capo-di-Monte*, à la Chartreuse-de-Saint-Martin, au charmant casin de la princesse Partana, au couvent des Camaldules. Voyageurs, vous chercherez vainement en Europe des sites où la nature se montre aussi pompeuse qu'à Naples.

—L'église de Saint-Janvier (cathédrale de Naples) est d'une architecture médiocre. La voûte est soutenue par des colonnes de granit ; et comme leur aspect paraissait triste et sombre, on les a enduites de stuc. Il est difficile de porter plus loin l'impéritie. La fiole miraculeuse est dans une armoire fermée de deux serrures. Le roi et l'archevêque en tiennent, dit-on, chacun une clé. La liquéfaction du sang de saint

Janvier a lieu tous les ans, quelquefois bon gré mal gré, comme l'a prouvé certain général français. Je n'ai pas vu cette burlesque cérémonie.

—De tous les morceaux de sculpture antique qui enrichissent l'académie royale des *Studi*, je n'en ai retenu que trois, l'*Hercule Farnèse*, la *Vénus Callypige*, et l'*Aristide*. Ils ont tellement captivé mon attention, qu'elle n'est arrivée aux autres que fatiguée. L'Hercule mérite sa haute réputation : il n'est pas au-delà des proportions humaines ; sa force ne consiste point dans la grosseur démesurée de ses membres ; aucun grand mouvement qui la manifeste ; et pourtant cette force se laisse deviner dans son inaction même, et ce repos est bien celui d'Hercule. Je doute que le marbre ait jamais imité la chair d'une façon aussi surprenante que dans la Vénus Callypige. C'est le nu le plus naturel que l'on puisse se figurer. On croit voir une belle femme subitement condamnée à l'immobilité, on croit prendre sur le fait un secret de la volupté. Il y a des instans où l'on oublierait que cette Vénus est de marbre ; on prétend même qu'un indigne Pygmalion. . . . .

. . . . . . D'un genre plus noble sont les impressions que cause la vue de l'Aristide. Cette statue fut trouvée dans les fouilles d'Herculanum. Aristide est debout, demi-nu, dans une attitude méditative d'un naturel parfait. Il y a si peu d'idéal dans les traits, dans la

pose, dans la manière dont la figure est ajustée, que l'on croirait que c'est un portrait. On reconnaît, pour ainsi dire, Aristide; il dut avoir cette simplicité d'action, cette sérénité de visage qui reflète le calme de l'ame. J'ai vu plus d'un chef-d'œuvre de l'art, mais je n'en ai point trouvé qui m'ait aussi pleinement satisfait que l'Aristide. Il fait plus que flatter la vue, il charme l'œil intérieur. Celui qui fit cette statue fut, à mon gré, plus qu'un artiste.

—Il y a, dans ce même musée des *Studi*, un cabinet dit *des objets réservés*, lequel n'est point ouvert au public; on n'y entre qu'avec des billets. Ces objets réservés, produits de fouilles faites dans les ruines antiques, sont de nature à ne pouvoir être nommés poliment ni décrits : on voit là des choses vraiment fort extraordinaires, qui donnent à penser que les anciens avaient, sur certain chapitre, des idées beaucoup moins scrupuleuses que nous autres modernes. Ils trouvaient tout simple ce qui est naturel; et quelques phrases de Molière nous scandalisent. En valons-nous mieux? C'est une question que je n'ai pas envie d'examiner.

Une Anglaise vint, dit-on, avec son mari, pour voir ce cabinet. Le conservateur lui fit discrètement quelques représentations sur les inconvéniens qu'il y aurait pour elle à y entrer; mais la curiosité fut plus forte, et comme on n'a pas le droit de refuser quiconque se

présente avec un billet, la porte s'ouvrit. La pauvre dame, à l'aspect de cette collection bizarre, dont sans doute elle n'avait pas prévu toute la licence, n'y put tenir, et fondit en larmes. Ayant demandé au conservateur si elle était la seule femme qui eût pénétré dans ce cabinet, celui-ci lui protesta que plusieurs y étaient venues, et elle sortit un peu rassurée. Vrai ou faux, on ne manque pas de raconter ce fait aux dames étrangères : c'est un avis qu'on donne aux curieuses.

— Le Vésuve se met-il en colère, une statue de saint Janvier, d'argent massif, est portée processionnellement dans les rues, pour conjurer le danger de l'éruption. Un incendie vient-il à éclater dans un quartier, nouvelle procession du saint Janvier d'argent. Durant ce temps-là, le Vésuve ou l'incendie vont leur train, et quand ils s'éteignent, actions de graces au saint. L'incendie a consumé trois maisons; soit; mais il pouvait en brûler six : actions de graces à saint Janvier !

—On n'en finirait pas avec les superstitions qui infestent le pays, et l'on dirait des choses plus vraies que vraisemblables. Pourtant je veux citer un fait curieux.

Les Napolitains ont chez eux, soit sur un meuble, soit au chevet du lit, une corne... — Une *corne !* — Oui, une corne de bœuf, par exemple; et la plus grande est la meilleure.—C'est une mauvaise plaisan-

terie.—Vous voilà bien, vous autres Français, qui trouvez tout plaisant. La corne napolitaine est un objet très sérieux.—C'est donc la corne d'abondance? —Vous ne devineriez jamais. Les cornes des Napolitains ont la propriété d'écarter les maléfices, les sortilèges, ce qu'ils appellent la *Gettatura*.—Cela est-il croyable?—Cela est réel. On porte sur soi des cornes-miniatures en ébène, en corail, en or; on a soin d'en détourner la pointe vers l'homme qu'on soupçonne d'être un *Gettatore* (celui qui jette des sorts); ce geste suffit pour dissiper l'effet d'un regard malveillant. — Conte de voyageur. — Vérité pure. Et ne pensez pas que le bas peuple seul se fie à cette bizarre croyance; bien des gens *comme il faut* portent des cornes. Cette coutume a lieu; tirez-en, comme il vous plaira; les conséquences.

— Desirant nous rendre par mer à Herculanum, un Anglais et moi, nous avons loué un canot qui a promptement fait ce trajet d'une lieue. Herculanum gît à quarante pieds sous les laves du Vésuve (éruption de l'an 79), et sur ces laves est Portici. Deux villes l'une sur l'autre! Le soleil brille de tout son éclat sur celle-ci, et ce n'est qu'à la pâle lueur d'une torche qu'on peut entrevoir celle-là. C'est une chose à confondre la pensée, que ce tombeau d'une cité. Le théâtre d'Herculanum est loin d'être entièrement déblayé; on n'en voit que le *proscenium*. Il est infiniment regrettable que le

roi de Naples ne fasse pas activer davantage, ici et à Pompeï, des fouilles qui seraient infailliblement très productives pour l'histoire des arts. Ne sont-ce pas là des mines précieuses, qui dédommageraient au centuple des frais de leur exploitation? On commença les fouilles de Pompeï au milieu du siècle dernier, et l'on n'a pas encore découvert plus d'un tiers de la ville. A Herculanum on avait à vaincre une lave dure qui, comme du plomb fondu, s'est incrustée dans les constructions; mais cette difficulté n'existe point à Pompeï, dont les édifices ne sont recouverts que d'une couche moins épaisse de cendres friables. Il n'est pas indigne de remarque qu'on avait entamé les travaux de Pompeï sans plan, et pour ainsi dire au hasard. On n'eut que fort tard l'idée toute simple de déterminer préalablement la circonvallation, pour connaître au juste à quelle étendue de terrain on avait affaire. Pour ce qui regarde Herculanum, un singulier projet fut suggéré, dit-on, à Joachim Murat : le gouvernement devait acquérir chaque année un certain nombre de maisons de Portici; cette ville moderne eût été ainsi successivement détruite; on eût conduit peu-à-peu les fouilles jusqu'à la mer, et la ville antique ressuscitée eût reparu à la lumière du jour. Belle utopie d'artistes!

—Nous avons fait, au nombre de huit, une excursion pédestre à Pouzzoles, à la Solfatare et au lac d'Agnano. Le ciel était pluvieux, et nous avions un peu la tournure

de chevaliers errans. Nos guides ont répété devant nous, dans la *grotte du Chien*, les expériences obligées qu'on y fait depuis un temps immémorial. Le lac d'Agnano occupe la place d'un ancien volcan ; la configuration des lieux en démontre l'évidence. Quant à la Solfatare, elle est plus évidemment encore un cratère recouvert d'une croûte volcanique où l'on se promène suspendu sur un enfer. Si l'on frappe sur cette croûte un coup violent, il produit un retentissement sourd et prolongé. Le soufre, l'ocre, le nitre, et diverses autres combinaisons, vous entourent ; les collines en sont formées ; de leurs parois surgissent des vapeurs accompagnées d'un bruit semblable à celui que produisent des eaux en ébullition. Une cavité paraissait pénétrable ; je m'y suis avancé, tant que mes poumons ont pu soutenir l'air brûlant qu'elle exhale. Tout en ces lieux dénote l'action continue d'un feu souterrain qui n'est qu'endormi. Cependant végètent çà et là quelques tristes bruyères, de frêles buissons de myrtes, en attendant une explosion qui peut se déclarer, et mettre un jour la ville de Naples entre deux feux.

En quittant la Solfatare, nous avons passé sur une arête d'où l'œil embrasse toute la baie de Pouzzoles. Nous apercevions les débris du pont que fit jadis construire Caligula, ce despote non moins extravagant que Xercès, qui prétendait châtier et dompter la mer. A droite s'étendait le prolongement des collines de

Baies et de Cumes; nous avions à notre gauche la petite île de Nisida et son lazareth; au loin devant nous, le promontoire de Misène, les charmantes îles de Procida et d'Ischia. Le temps était orageux; pluie, vent, mer tourmentée, neige et fumée au Vésuve. Quelques éclaircies dans le ciel chargé de nuages ne laissaient tomber sur la scène offerte à nos yeux que des reflets de lumière pâle et mélancolique; deux ou trois voiles blanchâtres se montraient seules errantes sur la mer livide, et les vagues brisaient avec un bruit lugubre contre les récifs : c'était le plus admirable tableau de marine qu'on puisse imaginer. Si la nature nous charme quand elle sourit, la nature de mauvaise humeur est plus imposante, et nous cause des sensations plus vives. Je reviendrai voir un site où se trouve le pittoresque en grand.

—Je suis retourné à Pouzzoles : durant tout un jour j'ai exploré le territoire que les vers de Virgile ont immortalisé : accompagné de poétiques illusions, j'ai vu l'*Achéron* et l'*Averne ;* j'ai pénétré dans l'*antre de la Sibylle de Cumes*. Ce sol classique fut jadis couvert de monumens fastueux, érigés par la puissance romaine : il est maintenant jonché de débris informes. Que de ruines! quel silence et quel abandon ! Ce n'est plus qu'un domaine de la pensée. Parmi tant de monceaux de pierres qu'elle interroge, l'imagination s'attache à ressaisir le fil des traditions; elle va s'égarant dans

cette recherche, et bientôt saisie d'une tristesse profonde, se confond dans l'obscurité des temps. Cette même tristesse qu'inspire la vue des vestiges de l'antiquité procure à l'ame une volupté pénible, intense, qui l'absorbe et l'oppresse, en dépit de la volonté. Qui exprimera par des paroles de telles sensations ? Plus vivement on les aura éprouvées, moins on s'occupera de les définir : certaines émotions sont indicibles.

—Le château royal de Caserte rappelle la froide splendeur de Versailles; il est dans une position tout aussi mal choisie. Mis à part un admirable escalier de cent degrés de marbre, et plusieurs bons tableaux, dont deux de Raphaël Mengs, dans la chapelle, tout me paraît insipide. Le parc est un superbe ennui.

Les rois sont condamnés à la magnificence.

Vers très juste; on doit être fort à la gêne dans d'aussi vastes appartemens, et la grandeur doit être passablement fatigante.

Dans la plus belle contrée du monde on n'avait que l'embarras du choix entre vingt sites enchanteurs, pour y placer un palais de plaisance : on l'a été loger entre des collines pelées, dans un lieu triste et sans perspective. Louis XIV en avait donné l'exemple.

Il faut aller à Caserte, mais pour y voir l'aqueduc à trois rangs d'arches, construit sous le règne de Char-

les III, par Van-Vitelli. Cela est du grand beau, et digne des anciens.

— Nulle part ne se fait plus vivement sentir le contraste affligeant du luxe et de la misère. Et quelles mœurs !... « A Naples, me disait un étranger qui a long-temps habité cette ville, la populace n'est pas seulement dans les rues, elle roule dans des calèches brillantes, on la rencontre jusque dans les salons. » Ce propos est bien caustique, bien méchant, s'il n'est pas vrai.

— La contrée de Naples a été souvent qualifiée de Paradis terrestre; mais le Vésuve est là, que l'on peut, jusqu'à un certain point, comparer à l'enfer : l'enfer et le paradis se touchent.

—*Se mai Dio scendea di bel nuovo dal cielo, starebbe in Napoli :* vrai propos de Napolitains. Permis à eux d'être orgueilleux de leur pays, mais non de s'enorgueillir d'eux-mêmes. *Napoli odorifera e gentile, ma la gente cattiva :* ainsi disent proverbialement les autres Italiens. *Un paese di dei, abitato da diavoli,* troisième dicton, que j'ai déjà eu l'occasion de citer. Il y a majorité. Si la population de Naples était aussi bonne que le pays est beau, cette ville serait trop privilégiée.

A ROME.

— On trouvera ici peu de notes concernant les monumens de Rome ; j'épargne ces détails au lecteur, parce que, aussi bien qu'à lui, *les longs ouvrages me font peur*, parce que je ne veux écrire qu'un seul volume, lequel n'a point pour titre *Itinéraire d'Italie*, parce qu'enfin je ne pourrais que répéter ce qui a été dit cent fois. Un tel travail serait fastidieux et inconsidéré. Je me bornerai donc à ne mentionner que ce qui commande un plus haut degré d'attention. Mes notes auront du moins le mérite de la brièveté : le lecteur et moi nous y gagnerons du temps.

— « Un couvent de récollets, dit Voltaire, occupe « la place où fut le Capitole. » Voltaire ne saurait être démenti : ce couvent, un palais dit Sénatorial, bâti sous le pape Paul III (1534—1550), de chétives habitations modernes, règnent maintenant sur la colline que surmontaient l'antique citadelle de Rome et le temple de Jupiter-Capitolin. Là même où s'élevait ce temple renommé se voit l'église d'*Ara-Cœli;* les colonnes qui décoraient l'édifice profane font encore le principal ornement d'une enceinte consacrée au culte du Christ, et des moines chrétiens ont hérité des pon-

tifes du paganisme. Quant à la *roche Tarpéienne*, le sol qu'elle dominait s'est tellement exhaussé par des encombremens successifs, que le saut ne serait plus guère périlleux, et qu'il faudrait peut-être s'y prendre à deux fois pour y faire périr un nouveau Manlius. Voilà donc,

Voilà ce Capitole, effroi des nations!

— Si le Capitole n'est plus qu'un nom, le Forum a perdu jusqu'au sien; on l'appelle maintenant *il campo vaccino :* le Forum romain devenu le *marché des bestiaux !* Auprès des temples en ruines, sous des arcs mutilés, j'ai vu des bœufs ruminer dans leur fumier. Voilà ce que le temps a fait du lieu où Cicéron prononçait ses immortelles harangues : *Quantùm mutatus ab illo !* Vains mortels, travaillez donc à vous survivre dans des monumens fastueux!

— Le Tibre n'a point changé : c'est toujours ce fleuve limoneux, ce *Flavum Tiberim* dont parle Horace, et l'épithète *flexuosus*, que lui donnait Virgile, lui est encore applicable. Le Tibre coule toujours le même, comme au temps de la république romaine; mais ils sont bien différens les hommes qui le regardent couler. Que de richesses de l'art sont probablement enfouies dans ce Tibre fameux! On a proposé de détourner son cours, entreprise colossale, mais que l'on croyait possible, quoiqu'elle ne fût pas sans inconvé-

nient pour la salubrité de la ville. L'emploi de la machine à draguer offrirait, ce me semble, un moyen plus simple; et mis en œuvre dans les mois d'hiver, ce mobile puissant pourrait amener des résultats avantageux; mais on n'ose rien dans ce pays de routine. Le Tibre continue donc et continuera de charrier son limon sur tant de trésors cachés : la nature s'oppose à ce qu'on puisse les reconquérir, et plus encore l'indolence d'un gouvernement qui n'a d'autre ressort que la force d'inertie.

— On ne saurait, pour ainsi dire, faire un pas dans Rome, sans rencontrer quelque débris qui parle des temps passés. Dans des rues sales et misérables, où végète la population héritière de ce sol éloquent, on découvre inopinément, avec une surprise sans cesse renaissante, le reste d'un temple, un tronçon de colonne qui sert de borne; on foule aux pieds des pavés de marbres précieux. Ailleurs ce sont des fragmens de sculpture, sur lesquels s'étend et se vend le poisson. Il faut qu'il y ait eu dans Rome une quantité prodigieuse de temples et de palais dont les noms ne sont pas venus jusqu'à nous, car il n'y a guère maintenant d'églises, et même de maisons un peu considérables, qui ne soient ornées de colonnes dérobées à l'antiquité. Le nombre en est incroyable, et tous les jours on en trouve d'autres en fouillant la terre. N'est-elle pas affligeante, la réflexion de ce que serait Rome, sans

les dévastations qui ont devancé ce que le temps n'eût pas fait encore? Rome survivrait presque entière, et l'imagination ne serait pas contrainte d'en rechercher à tâtons les traces.

— Une des portes, celle dite *la porta Pinciana*, actuellement murée, est, assure-t-on, celle où Bélisaire demandait l'aumône, si tant est que cette anecdote ne soit pas controuvée. J'y ai découvert une pierre à demi ensevelie, sur laquelle j'ai vu, lisiblement écrit, le fameux *Date obolum Belisario;* mais cela ne prouve pas suffisamment l'authenticité du fait.

— A une lieue de Rome, après avoir passé le Teverone sur un pont antique, on est au pied du *Mont-Sacré*. Sur cette colline historique, où jadis se réfugia le peuple romain en rébellion contre le sénat, et où Ménénius Agrippa, suivi de dix députés consulaires, vint lui adresser cette fameuse allocution allégorique dont l'histoire nous a conservé la tradition, j'ai cueilli des violettes et rencontré une vipère. Le serpent parmi les fleurs, cela est en harmonie avec le désert si caractéristique de la campagne de Rome qui, du Mont-Sacré, se présente dans toute la mélancolie de ses souvenirs.

— Autant Rome est resplendissante, quand le soleil brille sans nuages; autant elle est triste, quand le temps est mauvais. Les monumens de l'Italie ont besoin de leur soleil accoutumé; sans lui leur couleur est

terne, et n'inspire que le respect monotone qui est dû à la vieillesse.

— Ce sentiment de respect pour les monumens s'augmente en raison de leur ancienneté : *major è longinquo reverentia.* Il faut bien qu'il soit naturel chez les hommes, car il est général. Presque toujours mécontens du présent, à tort ou à raison, nous sommes enclins à vanter le passé.

— Le Vatican est une des merveilles du monde. J'entends par le Vatican cet ensemble qui comprend la basilique de Saint-Pierre, avec sa vaste place circulaire, admirablement décorée de ses colonnades, de son obélisque égyptien, et de ses fontaines si bien jaillissantes; le palais, demeure du pape, où se trouvent la chapelle Sixtine, la fameuse bibliothèque vaticane, les galeries, remplies d'un nombre infini de statues et d'autres objets d'art, les *loges* et les *chambres*, dites de Raphaël, que les peintures à fresque de ce grand homme ont rendues si célèbres. Je ne pense pas qu'il y ait rien d'exagéré à dire que l'on fait une lieue à parcourir le Vatican. Aucun lieu, ce me semble, ne renferme un tel amas de richesses; il y a là de quoi payer un royaume.

— Les voyageurs n'ont pas manqué d'outrer les dimensions et la beauté de la basilique de Saint-Pierre. Il faut, sans dénigrer, ramener les choses à leur véritable expression.

Saint-Pierre est un édifice colossal : on le sait d'avance, et cette prévention nuit nécessairement à l'effet attendu. Ce n'est qu'en détaillant les diverses parties, qu'on reconnaît la grandeur des proportions. Il est sûr que chacune des ailes de la croix serait une église considérable ; la coupole est étourdissante à voir, et le tout forme sans contredit le plus vaste temple qui existe. Toutefois, si les connaisseurs accordent que l'ensemble est imposant et grandiose, ils accusent le défaut d'unité, ils censurent le goût et la multiplicité des ornemens qui arrêtent l'œil et rétrécissent en apparence l'étendue. Plus d'un étranger a été surpris disant : « Ce qui me frappe et ce que j'admire dans Saint-Pierre, c'est l'habile combinaison de toutes ses parties, de laquelle il résulte que l'église ne paraît pas, à la première vue, aussi spacieuse qu'elle l'est réellement.—Mais, peut-on répondre, votre admiration est une critique ; les architectes, en effet, ont prétendu composer de l'extraordinaire en fait de dimensions, et si votre observation est vraie, leur but n'a été atteint qu'à demi. » C'est là le défaut saillant, que l'espace dans ce monument n'est pas compris dès l'abord : au demeurant, une religion ne saurait avoir un plus majestueux sanctuaire.

La projection perpendiculaire de l'édifice est de 408 pieds, suivant la mesure la moins forcée. Les deux tours de la cathédrale de Paris sont hautes de 203 pieds :

placez, par la pensée, l'une de ces tours sur l'autre, et vous aurez, à deux pieds près, l'élévation de Saint-Pierre. La perspective dont on jouit de la balustrade du dôme est étonnante : on découvre à la fois la ville et le désert qui l'entoure; l'horizon n'est borné que par la mer d'un côté, et de l'autre par une chaîne de montagnes, parmi lesquelles se distingue le *Soracte*.

> Vides ut altâ stet nive candidum
> Soracte (1).

De là Rome s'étale entière sous les yeux, singulier assemblage de paganisme et de papauté, d'antique et de moderne.

> Hinc septem dominos videre montes,
> Et totam licet æstimare Romam (2).

— Point de tableaux dans Saint-Pierre, et pourtant on y voit des chefs-d'œuvre de la peinture : ce sont des copies en mosaïques, si ingénieusement travaillées, que l'œil y est trompé. Les copies par ce procédé de la *Transfiguration*, de Raphaël, de la *Communion de Saint-Jérôme*, du Dominiquin, et surtout de la *Sainte-Pétronille*, du Guerchin, surpassent tout ce qu'on peut voir en ce genre. Que cette invention est belle, appli-

(1) HORAT. *Od.* VIII, lib I.
(2) MART. *Epigr.* 62, lib IV.

quée à augmenter la durée d'ouvrages si dignes d'être immortels !

— La basilique de Saint-Pierre occupe l'emplacement d'un cirque de Néron : elle fut commencée en 1506, sous le pontificat de Jules II, et d'après les dessins du Bramante ; Michel-Ange osa la fameuse coupole en 1538 ; le portail fut fait en 1610 par Maderno, et sous Clément XI, en 1720, le Bernin acheva la place et la colonnade. Il fallut ainsi plus de deux siècles pour parfaire ce monument. On sait que les deux cents millions qu'il coûta furent l'une des causes de la réformation : sous ce rapport, il a plus nui à la religion catholique qu'il ne l'a servie.

— Les fonctions religieuses de la Semaine-Sainte attirent tous les ans à Rome un grand concours d'étrangers, surtout d'Anglais, et presque tous sont désappointés. J'ai vu et partagé quatre fois leur déconvenue. Ce qui est trop prôné à l'avance fait nécessairement *fiasco*, suivant l'expression piquante des Italiens, l'imagination dépassant toujours les bornes du réel. Quelle que soit la disposition admirative qu'on apporte au fameux *Miserere* de la chapelle Sixtine, malgré le prestige des localités et de l'heure nocturne, les sensations espérées sont peu vives. Cependant les morceaux chantés sont d'un style large et sévère ; l'accord des voix, sans le soutien d'aucun instrument, est aussi fort remarquable ; mais les castrats gâtent tout. Ces voix, qui

produisent de l'effet dans les morçeaux d'ensemble, où dominent parfois avec bonheur leurs intonations extraordinaires, souvent fausses dans les solos, y sont généralement médiocres. Quand la voix du castrat s'élève à la singulière hauteur qu'il lui est donné d'atteindre, ces sons aigus, acérés, causent un malaise physique, une irritation nerveuse, qui les rend très pénibles à entendre.

— Après avoir assisté au Miserere, le pape vient, d'ordinaire, à nuit close, faire sa prière dans Saint-Pierre. Ainsi vu dans une demi-obscurité, l'édifice est étonnant : ses dimensions paraissent plus hardies encore; la coupole surtout semble agrandie d'un tiers, et devenue tout-à-fait aérienne. N'apercevant plus les détails multipliés, qui nuisent à l'effet général du monument, on n'est plus frappé que de sa grandeur colossale, et l'ame reçoit alors une impression qui la met en rapport avec la Divinité.

— A la solennité de Pâques, le pape est conduit processionnellement dans Saint-Pierre. Vêtu de ses plus riches habits pontificaux, coiffé de la triple couronne, il est porté dans un palanquin, d'où il envoie de continuelles bénédictions à la foule. Un dais de soie blanche, brodée en or, est déployé au-dessus de sa tête ; à ses côtés s'agitent un parasol blanc et deux grands éventails de plumes qui figurent parmi les insignes de sa dignité. Les cardinaux l'accompagnent,

escortés eux-mêmes de leurs acolytes et porte-queues. Viennent les gardes-nobles, et les Suisses, avec leur bizarre costume du moyen âge. A son entrée dans la basilique, ce cortége forme un groupe fort pittoresque, assez bizarre pourtant, car le pape, ainsi accoutré et porté, son palanquin, son parasol et ses éventails, ressemblent un peu à une pagode indienne. Tout cela manque de la gravité nécessaire. On ignore en ce pays ce que c'est que la vraie dignité. Au fait, à quoi servirait-elle, puisque des oripeaux suffisent pour imposer aux Italiens ?

— J'ai vu dix fois la célèbre bénédiction papale, donnée du balcon de Saint-Pierre. Le pape est presque toujours fort vieux, et un vieillard qui bénit cause de l'émotion. S'il était d'une grande taille, et s'il portait une longue barbe, à l'instar des prélats grecs, l'effet serait plus imposant, puisque, après tout, c'est de l'effet qu'il s'agit ici de produire. Quoi qu'il en soit, la cérémonie est majestueuse. Le pontife est porté en palanquin jusqu'au balcon : là, il s'agenouille, et demeure quelque temps en méditation. Alors un silence religieux règne dans l'immense place du Vatican, remplie d'une foule prosternée. Soudain le saint-père se lève ; aux bruits mêlés du canon, des trompettes et des tambours, d'un geste bien composé, il impose les mains, et donne une triple bénédiction. Ce moment est solennel ; l'ensemble de la scène a de la grandeur ;

il y en aurait plus encore, si l'on ne sentait qu'il y manque une conviction plus intime de la part des principaux acteurs. N'allai-je pas m'aviser une fois d'une phrase de Voltaire, qui me gâta tout l'effet de la bénédiction; ce fut sans doute un mauvais tour de Satan : « Lorsqu'on eut bien chanté, dit le malicieux « patriarche, le vieux des sept montagnes alla en « grand cortège à la porte du temple; il coupa l'air « en quatre avec le pouce élevé, deux doigts étendus « et les autres pliés, en disant ces mots dans une lan« gue qu'on ne parlait plus: *urbi et orbi!* Le Ganga« ride ne pouvait entendre que des doigts pussent at« teindre si loin(1). »

— On avait annoncé une béatification ; je m'attendais à des merveilles : sans doute, pensais-je, une telle circonstance fournit à l'église romaine l'occasion de déployer toutes ses pompes. La réalité n'a nullement répondu à mon attente. Le chœur grandiose de Saint-Pierre était mesquinement illuminé; on a prononcé un discours non écouté ; les castrats ont chanté; les saints canons du fort Saint-Ange ont ronflé; à un signal convenu, un voile enlevé a laissé voir un tableau pitoyable, représentant le saint de nouvelle fabrique, montant au ciel, comme on y monte à l'Opéra; et puis voilà tout. J'espérais plus

(1) *La Princesse de Babylone.*

de *fiocchi*. La foule des spectateurs formait un plus beau spectacle que la cérémonie elle-même: l'immense basilique contiendrait, je crois, la population entière de Rome. L'ex-Jupiter de bronze, ou ex-consul romain, qu'on a transformé en Saint-Pierre, était affublé de riches habits pontificaux; il avait en tête une thiare éblouissante de pierreries. Dieu sait s'il y a eu des baisemens de pieds! Les Romains n'ont pas renoncé au culte des idoles.

— La bibliothèque vaticane a d'autant plus de célébrité qu'elle est moins connue. Sa publicité a beaucoup de cas réservés. On peut la parcourir entière, sans apercevoir un seul manuscrit ou un seul livre, attendu que le tout est enfermé dans des armoires hermétiquement closes. On peut dire que la lumière est sous le boisseau.

— Quand on a vu l'incroyable quantité de statues amoncelées au musée du Vatican, on s'étonne d'en rencontrer encore un si grand nombre au Capitole et dans les autres palais publics et particuliers. C'est comme une seconde population dans Rome.

— La basilique de Saint-Jean-de-Latran, dont l'origine remonte au berceau de la chrétienté, est l'objet de vives critiques de la part des architectes. Cependant l'ensemble de l'édifice est noble; les statues colossales des douze apôtres, qui le décorent, ne manquent pas de caractère.

Tous les ans, le 14 décembre, on y chante une messe solennelle, où l'ambassadeur de France représente S. M. T. C. en qualité de *premier chanoine de Saint-Jean-de-Latran*. J'y ai vu figurer, dans les fonctions du canonicat, l'auteur du *Génie du christianisme*. Cette cérémonie a été instituée en commémoration de la naissance de Henri IV, d'autres disent de son abjuration; elle est payée par un tribut annuel de vingt-quatre mille francs. Si un trône vaut bien une messe, une messe vaut bien mille louis (1).

— Près de Saint-Jean-de-Latran est le Baptistère de Constantin, petit monument bien ajusté. Près de là aussi est la célèbre *Scala-Santa*, qui fut, dit la chronique, apportée de Jérusalem. Elle faisait partie du palais de Ponce-Pilate, et le sang de Jésus-Christ l'a sanctifiée. On ne monte qu'à genoux la *Scala-Santa*; mais il y a deux escaliers latéraux pour ceux qui n'aiment pas les génuflexions.

— L'église de Sainte-Marie-Majeure est un édifice sans majesté, mais dont l'élégance étudiée flatte les yeux. Sa double colonnade intérieure, composée de fûts de cipollin d'une bonne proportion, lui donnent un aspect très séduisant. Sainte-Marie-Majeure est dépourvue de ce caractère de gravité qui convient à un sanctuaire chrétien; ce n'est donc pas une belle église, mais c'est un très joli temple.

(1) Cet usage est probablement aboli depuis 1830.

Dans la nuit de Noël le pape vient à Sainte-Marie-Majeure. L'église est tendue de soie de diverses couleurs, des lustres occupent chaque entre-colonnement. Cette illumination et ces cristaux étincelans, ces oripeaux suspendus en festons, la foule qui va, vient, se croise dans tous les sens, les rencontres, les conversations bruyantes, font oublier le lieu, l'autel, le souverain pontife et la cérémonie. L'église de Sainte-Marie-Majeure ressemble tellement alors à une salle de bal, qu'on ne se croit plus du tout à la messe de minuit.

— L'église française de Saint-Louis fut construite vers la fin du seizième siècle. On y voit des peintures du Dominiquin, auprès desquelles celles de Parocel et de Natoire produisent un assez pauvre effet. En cherchant dans cette église le tombeau d'un de mes parens, mort en 1804 à Rome, où il était premier secrétaire de la légation française près le saint-siége, j'ai trouvé d'autres tombeaux intéressans, notamment celui du savant Séroux-d'Agincourt qui, en écrivant son *Histoire de l'art par les monumens*, a lui-même érigé à l'art un monument durable. Un sarcophage en marbre y consacre aussi la mémoire du cardinal de Bernis, de ce poète diplomate qui, durant vingt-cinq années fut ambassadeur, et non sans gloire, dans la capitale du monde chrétien. Un autre monument funéraire porte cette inscription :

« Après avoir vu périr toute sa famille, son père,
« sa mère, ses deux frères et sa sœur, Pauline de
« Montmorin, consumée d'une maladie de langueur,
« est venue mourir sur cette terre étrangère. »

« F. A. de Châteaubriand a élevé ce monument à
« sa mémoire. »

— Nicolas Poussin mourut à Rome, où il avait passé quarante années de sa vie. Les Romains revendiquent ce grand homme; l'un d'eux disait d'un ton comiquement sérieux : « s'il naquit en France, ce fut par une « erreur de la nature. » Quoi qu'il en soit, Le Poussin n'avait qu'une tombe presque inaperçue dans l'église de *San-Lorenzo in Lucina;* c'est un Français, M. de Châteaubriand, qui l'a vengé de cet oubli, en lui élevant un monument plus convenable.

Aucun biographe, si ce n'est l'exact et savant Félibien, n'a donné, que je sache, la date précise de la mort du Poussin. Le hasard m'a procuré à Rome un renseignement curieux : c'est un double extrait mortuaire, légalisé en 1805 par le curé de Saint-Laurent-in-Lucina, constatant le décès du Poussin et celui de sa femme. A ces actes sont joints d'autres extraits, aussi authentiques, des registres de la paroisse, le tout concernant la personne du Poussin. Le résumé de ces divers documens est que le Poussin épousa, le 9 août 1630, Anne-Marie Dughet, demoiselle romaine, laquelle décéda le 16 octobre 1664; que lui-même,

Nicolas, fils de Jean Poussin, du diocèse d'Andely, en Normandie, mourut le 19 novembre 1665, à Rome, dans la maison qu'il habitait depuis 1637, rue *Paolina*, présentement *Babuina*.

— Il y a dans le *Corso* une très petite église où je suis entré, attendu que je furète partout. J'y ai trouvé la tombe intéressante du peintre Drouais, enlevé en 1788, dans la fleur de son âge. Ce monument fut érigé à Drouais par ses camarades de l'académie de France à Rome. Des regrets sont dus à la mémoire de cet artiste dont la jeunesse brillante donnait l'espoir d'une féconde maturité. On peut croire que la célébrité commencée de son nom aurait eu un grand accroissement dans l'avenir. Digne élève de David, l'auteur de la *Samaritaine* eût noblement marché sur les traces de son maître. Qui sait s'il n'y avait pas dans ce jeune homme un nouveau Le Sueur, ou un nouveau Poussin?

— Les devoirs de la papauté sont fréquemment inconciliables, car la religion et la politique s'y trouvent en perpétuelle contradiction. Ce que veut le temporel, le spirituel le défend, *et vice versâ*. Il en résulte que, presque toujours, un grand prince sur le trône pontifical, sera un pasteur indévot, et que le bon pasteur sera un pauvre monarque. La papauté est une véritable anomalie.

— Voici un dicton communément répété en Italie :

« Un pape ne voit la vérité que lorsqu'il lit l'Évangile. »

— Le pape régnant Grégoire XVI (*Capellari*) passe pour être fort érudit ; on peut lui appliquer ce que les Romains disaient de Benoît XIV : *magnus in folio, parvus in solio.*

— Au déclin de l'âge, monter en chancelant les degrés d'un trône ; cacher sous la soie, l'or et l'hermine les infirmités de la vieillesse, et sous une thiare un front sillonné par les soucis ; végéter captif dans un palais ; être condamné par l'étiquette à prendre ses repas tout seul, sans avoir un visage ami en face du sien ; pour dédommagement à tant d'ennui, quelques jouissances de vanité, le *digito monstrari* dans des cérémonies d'apparat ; mais sans cesse du respect sans attachement, et de l'isolement sans consolation ; avoir tous ses jours comptés un à un par l'ambition ; souffrir sans être plaint, et mourir sans être regretté : cela s'appelle être pape. Triste condition !

Chaque pape a dû souvent se répéter à peu près ce que l'auteur du *Paria* fait dire en très beaux vers au grand-prêtre des Brahmes :

Le voilà donc ce trône où j'ai voulu m'asseoir !
Composer ses regards, veiller sur son visage,
Affecter la froideur d'une insensible image,
O tourment ! que mon front, lassé de ses splendeurs,
Se courbe avec dégoût sous le poids des grandeurs !
Que le temple, et sa pompe, et sa triste harmonie,
Ont fatigué mes sens de leur monotonie !

On pourrait appliquer à presque tous les papes ce

que Voltaire adressait au duc Amédée de Savoie, qui se fit sacrer sous le nom de Félix :

Tu voulus être pape, et cessas d'être sage.

— Les principales ressources de l'État romain lui venaient des tributs consentis par les royaumes catholiques. La machine gouvernementale de Rome, au fur et à mesure qu'elle n'est plus activée par ces ressorts étrangers, se relâche, et tend à se dissoudre. L'église romaine a voulu s'élever par les richesses, elle périra par où elle a péché, et le catholicisme sera entraîné dans la ruine des finances. Rome a joui d'une opulence proportionnée à la croyance religieuse; mais suivant la remarque d'un écrivain genevois fort judicieux : « Sa prospérité n'a jamais été qu'un embonpoint factice » (1).

— Les cardinaux, en leur qualité de princes romains et de princes héréditaires (car ils le sont tous), ont ce privilége de la souveraineté que, lorsqu'ils trouvent sur leur chemin un criminel que l'on conduit au supplice, leur présence porte grâce. Bien entendu que cette rencontre doit avoir lieu fortuitement et sans préméditation. Les chastes vierges de Vesta jouissaient jadis de la même prérogative. Il est assez bizarre que des cardinaux aient succédé à un droit qui appartenait à des vestales.

(1) M. de Bonstetten, *Voyage dans le Latium.*

— A Rome, treize mille prêtres et moines ! Le dixième de la population ! Si l'on armait ces prêtres et ces moines, on aurait, d'effet plus que de parole, une *Eglise militante*.

Écoutons Montesquieu parlant des moines : « Ces der-« vis font trois vœux, d'obéissance, de pauvreté et de « chasteté. On dit que le premier est le mieux observé « de tous ; quant au second, je te réponds qu'il ne l'est « point ; je te laisse à juger du troisième. » (1).

— La sainte Vierge, que l'on appelle ici la Madone, est infiniment plus vénérée qu'en France. Son culte est partout et à toute heure ; ses images sont sur les routes et sur les ponts ; dans les villes, à chaque carrefour ; dans les chambres, au chevet du lit, avec un petit rideau....... L'Italie est bien son royaume ici-bas. C'est la Madone qu'on intercède dans la douleur ; c'est encore elle qu'on invoque dans la joie. Tel est son crédit, que sans cesse il est question d'elle, et que la Sainte-Trinité en paraît quelquefois négligée. A Bologne, j'allai entendre un prédicateur : il n'était point en chaire ; il débitait son sermon en se promenant avec véhémence le long du maître-autel. J'ai regretté de n'avoir pas compté combien de fois il prononça le mot *Santa-Maria* ; le nombre trois cents n'est point assez. A Florence, j'allais habituellement au café du pont de la Trinité. J'y ai vu des femmes faire le signe de la

(1) *Lettres Persanes*, 56.

croix en prenant un sorbet : une Madone est au-dessus du comptoir de ce café.

— A Rome, sur les murs des églises, sous les portiques des palais, dans les boutiques, jusque dans les cabarets, presque à chaque coin de rue, on remarque ces mots tracés en gros caractères : *Iddio ci vede, eternità!* (Dieu nous voit, éternité!) Ne dirait-on pas qu'un peuple qui ne peut faire un pas sans penser que Dieu le regarde, et sans être constamment ramené à l'idée de son néant par celle de l'éternité, doit être le peuple le mieux faisant de la terre ? Et pourtant, Dieu qui voit tout sait à quoi s'en tenir.

—La dévotion italienne, non éclairée par le flambeau de la raison, est toute en pratique extérieure, et pour ainsi dire matérielle. Les Italiens font comme ces enfans qui d'un livre ne regardent que les images. Au fait, on ne veut pas que leur attention aille au-delà. Aussi que d'abus, et pour trancher le mot, que de crimes ! On se confesse, on est absous, on est impuni. Le sacerdoce fait la législation, c'est tout dire. « Ils sont si dévots, « dit Montesquieu, qu'ils sont à peine chrétiens (1). » Ce grand publiciste a écrit une phrase hardie : « J'ose « le dire : dans l'état présent où est l'Europe, il n'est « pas possible que la religion catholique y subsiste « cinq cents ans » (2).

(1) *Lettres Persanes*, 76.
(2) *Ibid., lettre* 113.

— La charité des Italiens n'est pas mieux raisonnée que leur croyance religieuse. Libérale sans discernement, elle nourrit moins le pauvre qu'elle n'entretient la pauvreté.

— On voit encore au Capitole et sur quelques édifices publics un écusson décoré des fameuses lettres S. P. Q. R. *Senatus populusque Romanus*. Amère dérision ! Des malins (il y en a même à Rome) traduisent de la sorte ces initiales : *Semprè Preti Quì Regneranno* (toujours les prêtres régneront ici).

— On compte à Rome trois académies, celle de Saint-Luc, consacrée aux beaux-arts ; celle des Arcades, contre laquelle on a tant fait d'épigrammes ; l'académie du Tibre, contre laquelle je n'en ferai point, et la raison en est au titre de ce livre.

— On sait, à Rome, spéculer habilement sur le passé et l'avenir ; car les antiquités y sont objets de négoce, et l'on y trafique des promesses de la vie future ; mais le présent, qu'en sait-on faire ? « Chaqu'un, dit Mon« taigne, y prend sa part de l'oisifveté ecclesiasti» que (1). »

— Des mœurs, des habitudes, rapportées par des voyageurs qui écrivaient il y a un demi-siècle, se retrouvent encore les mêmes ; à peine ont-elles subi de légères modifications. Nous voyons Rome telle que nos

(1) *Voyage d'Italie*, édit. pet. in-12, de 1774, tome 2.

pères l'ont vue, gothique et surannée partout où elle n'est pas antique. Si, conversant avec des Romains, on s'étonne d'un abus, ils répondent : *C'est l'usage ;* si l'on demande pourquoi telle chose n'est pas mise en pratique, leur réponse est : *Ce n'est pas l'usage.* Le respect de l'usage, bon en soi, n'est plus qu'un préjugé ridicule, alors qu'il s'oppose à l'évidence du mieux. Quand tout marche ailleurs, tout ici demeure stationnaire, et rester en place, lorsque tout avance, c'est comme rétrograder. On a déjà dit que le gouvernement papal prend l'immobilité pour de la dignité.

— On est frappé ici des disparates les plus étranges. Rome a de quoi élever l'ame, et de quoi faire rire de pitié. Si l'on fait trois cents lieues pour y venir, on recule de trois siècles.

— Petite scène de mœurs : une mère et sa fille ont rencontré dans la rue un grand moine blême, dont la tournure hétéroclite me rappelait dom-Basile. Elles lui ont baisé dévotement la robe et les mains. Le frocard se laissait faire d'un air béat. Des lèvres de seize ans sur la main sèche et noire d'un moine . . . !

— Que dire des Romaines? En parler peu, pour ne pas encourir le reproche d'indiscrétion. J'ai ouï dire qu'elles sont fort ignorantes, et l'on prétend pis encore : la médisance peut faire parler ainsi. Je me borne à assurer, parce que c'est un fait qui saute aux yeux, qu'elles sont généralement fort belles, et d'une

beauté sévère qui rappelle les femmes de l'ancienne Rome : l'analogie de leurs traits avec ceux des bustes antiques de femmes est, en effet, digne de remarque. On admire surtout le cou et les épaules des Romaines. Des gens qui ne s'arrêtent pas à des jugemens superficiels ont osé avancer que la beauté, chez elles, finit au buste. Un tel dire semble téméraire, et dénote une grande présomption : sur un sujet si délicat il est bon de garder pour soi son opinion.

Que dire des Romains ? Duclos les a résumés en deux mots : ils sont *les habitans de Rome*.

— Sur la hauteur du Janicule est le couvent de *Sant' Onofrio* (Saint-Onufre) qui appartient à l'ordre des Hiéronymites. Dans un coin obscur de la très petite église de ce couvent, sur une pierre sépulcrale sans ornemens, on lit ces simples mots : *Torquati Tassi ossa hic jacent.* Ce monument plus que modeste recèle, en effet, la cendre du Tasse, mort à Saint-Onufre, en 1595, lorsqu'il allait enfin recevoir au Capitole une palme trop tardive. On devait au moins à ses mânes un asile dans le Panthéon, auprès de Raphaël (1). Dans le jardin du couvent est un vieux chêne, contemporain du chantre de la *Jérusalem délivrée*, et l'on assure que le poëte allait volontiers s'y asseoir et méditer. Sans ce tombeau, si précieux dans sa

(1) Une souscription a été ouverte récemment, à Rome, pour élever au Tasse un monument plus digne de lui.

simplicité même, qui songerait à troubler la solitude des moines de Saint Onufre ? Mais ils possèdent la relique d'un grand homme, et leur couvent, tiré désormais de l'obscurité, devient le but d'un pélerinage obligé pour tout ami fervent des Muses.

— Non loin de la porte du Peuple, à côté de la villa Borghèse, est une habitation modeste, avec un petit enclos ; c'est le casin de Raphaël. Ce grand homme aimait à s'y délasser de ses travaux ; il y a laissé d'agréables fantaisies de son pinceau. Passionné pour les femmes, laquelle eût résisté à cet homme presque divin, en qui la nature s'était plu à réunir une beauté rare, un cœur tendre, un génie unique ? Aussi Raphaël abusait-il singulièrement du don d'aimer et de plaire. C'est à cette cause que l'on attribue sa mort. S'étant un jour livré immodérément aux plaisirs de l'amour, il fut saisi d'une fièvre violente. Les médecins, trompés sur la cause du mal, ordonnèrent une saignée qui accrut l'épuisement, et le prince de la peinture expira le 7 avril 1520. Si cette anecdote est vraie, de combien de chefs-d'œuvre n'avons-nous pas été privés par une erreur de la médecine ! Raphaël n'avait que trente-sept ans.

— La villa Medicis, très agréablement située au mont *Pincio* (l'antique *Collis hortulorum*), domine le quartier qui était jadis le Champ-de-Mars. Elle fut construite au seizième siècle. On a dit, mais sans

preuve, que la décoration de la façade était due à Michel-Ange.

Tant que les ducs de Toscane furent en possession de cette villa, on y voyait la *Vénus* et le beau vase, tous deux célèbres sous le nom de Médicis, l'admirable tragédie en marbre de *Niobé*, le *Mercure* de Jean de Bologne, un grand nombre de statues et de fragmens précieux. Elle fut cédée en 1802 à la France, qui y transféra son école des beaux-arts. Le gouvernement y entretient cinq peintres d'histoire et un paysagiste, cinq sculpteurs, cinq architectes, deux graveurs en taille-douce, et deux musiciens-compositeurs. Le renouvellement a lieu par cinquièmes, pour les peintres d'histoire, les sculpteurs et les architectes; le paysagiste et les graveurs séjournent à Rome pendant quatre années; les musiciens n'y restent que deux ans. Tous ces pensionnaires sont soumis à des règlemens placés sous la sauvegarde d'un directeur nommé pour six ans. Le directeur actuel est M. Horace Vernet, dont la renommée est sanctionnée par les suffrages de l'Europe entière.

L'école des beaux-arts de Rome fut une pensée du peintre Le Brun; Colbert la proposa à Louis XIV, et l'institution eut lieu en 1666. Elle est devenue, dans ces derniers temps, l'objet de vives attaques : on lui reproche le peu de progrès qu'elle a fait faire aux arts du dessin; on va même jusqu'à réclamer sa suppression, comme d'un luxe inutile. Je n'ai nulle envie de

m'engager dans une discussion à ce sujet; je me borne à une seule remarque. Il suffit de parcourir, comme j'ai été à portée de le faire, la liste nombreuse des artistes qui furent pensionnaires à l'académie de Rome, depuis sa fondation, pour se convaincre que l'école française lui a dû bonne part de son illustration. Ce bel établissement, d'ailleurs, coûte à peine à l'État cent mille francs par an; il honore ainsi à bon marché notre générosité nationale, et ne saurait donc, sous aucun rapport, être regardé comme une superfétation réelle.

Il y a sans doute quelque chose d'irréfléchi dans ce zèle aveugle qui menace toutes les institutions, dont plusieurs n'ont d'autre tort que d'être anciennes. Certes, il faut battre les abus en ruines; mais pour les détruire, il ne faut pas abolir sans choix tout ce qui s'est fait. Pourquoi ce dédain absolu des œuvres de nos pères? Nos gloires présentes ne sont-elles pas filles de nos gloires passées? La destruction, toujours trop facile, n'atteste le plus souvent que la haine ou l'impuissance...

— Les *ville* de Rome méritent leur célébrité. La villa *Albani* possède une superbe collection de sculptures antiques, digne encore d'être attentivement examinée, même après les musées du Capitole et du Vatican. D'autres se font remarquer, soit par de précieuses peintures, soit par la structure du casin, ou par

certaines dispositions locales plus ou moins bien entendues. Mais, pour la beauté des jardins, il n'en est point qui l'emportent sur les ville *Pamfili* et *Borghèse*. Ce n'est pas la symétrie classique de ce qu'on nomme les jardins français; ce n'est pas non plus la nature étudiée des jardins anglais; ce sont des jardins romains, tenant, comme ces derniers, le milieu entre le laissé-aller de la nature, et l'art qui souvent dépare en voulant corriger; mais où l'on voit des ruines réelles, où des eaux pures jaillissent, sans être économiquement distribuées, où enfin la verdure est éternelle. Ces cyprès, ces lauriers et ces liéges; ces pins maritimes, de forme si majestueuse, ces arbres toujours verts, ont, à la vérité, quelque chose de bien sérieux; ces jardins sont habituellement déserts et même tristes; mais vient-on chercher à Rome ce qui est gai; et la solitude n'a-t-elle pas aussi des charmes puissans? Austère villa Pamfili, je ne saurais oublier mes promenades dans ton allée de vieux chênes, sombre comme une nef antique; toi surtout, je te regretterai, villa Borghèse, où je vins si souvent lire ou rêver; c'est sous tes ombrages que je dis adieu à cette Rome que je quitte, et que je ne reverrai peut-être jamais.

Aux dernières clartés dont le ciel se colore,
Je te vois encore une fois,
Solitaire villa! pour cette fois encore
Je puis méditer dans tes bois.

Contre les feux du jour ils étaient mon asile,
J'y fuyais un monde imposteur,
Et je venais souvent sous leur ombre tranquille
Reposer mes sens et mon cœur.

Je venais admirer, du haut de la colline,
La splendeur du soleil couchant
Qui sur la vieille Rome et sa vaste ruine
Projetait un reflet mourant.

Sur moi le chêne vert et le pin d'Italie
Balançaient leurs dômes épais;
J'aimais à contempler, dans ma mélancolie,
Les lauriers unis aux cyprès.

Mais j'errai quelquefois avec indifférence,
Même sous des bois d'orangers,
Car ces arbres si beaux n'étaient pas ceux de France,
Leurs parfums étaient étrangers.

Je vous regretterai, silencieux bocages,
Bientôt va venir votre tour;
Je vous regretterai, même sous les ombrages
Témoins de mon premier amour.

Ainsi nous épuisons notre vie incertaine
En vains regrets, en vains desirs;
L'avenir est douteux, le présent compte à peine,
Et ne vaut pas nos souvenirs.

1831.

A FLORENCE.

— Il n'est guère de renommée plus étendue que celle dont jouit la galerie de Médicis : on en parle dans le monde entier. Elle est, en effet, bien surprenante par le nombre et la beauté des ouvrages d'art qui y sont exposés. Ne possédât-elle que sa Vénus tant et si justement célébrée, tout ce qu'il y a de cosmopolites y viendrait encore admirer cette divinité de marbre. La Vénus de Médicis fait tort aux madones de la galerie, toutes ravissantes qu'elles sont; et dans l'inégal tribut de vénération qu'ils apportent aux pieds de la statue païenne et des saintes images de la Vierge, les meilleurs chrétiens pourraient être surpris en flagrant délit de paganisme.

Décrire les statues, les groupes, les bustes, les bas-reliefs, les tableaux, les portraits, tous les trésors antiques et modernes rassemblés dans la galerie de Médicis, serait œuvre téméraire, autant que fastidieuse. Il est permis de prôner, mais on ne décrit pas, ou l'on décrit mal les compositions des artistes. Celui qui veut les connaître ne les appréciera jamais bien dans des livres; il faut aller les voir là où elles sont ; elles mé-

ritent bien qu'on se déplace pour elles, et qui ne les a pas vues n'a que faire d'un catalogue.

— La galerie du palais *Pitti* n'est pas moins merveilleuse que la galerie de Médicis : elle possède, entre autres chefs-d'œuvre, l'incomparable *Madonna della seggiola.* L'œil ne peut se rassasier de ce tableau; on s'oublie dans sa contemplation : à chaque minute, il semble que cette figure angélique de la Madone, telle qu'une figure animée, se nuance d'impressions nouvelles, fugitives comme la pensée, mais toutes exprimant ce qu'il y a de plus pur au monde, ce que l'on n'a guère vu rendu au même degré sur une physionomie de femme. On a copié cent fois, cent fois encore on copiera ce tableau étonnant; infructueux essais : on n'a fait, on ne fera qu'une ressemblance, une traduction; et qu'est-ce qu'une traduction? Les secrets de Raphaël sont à deviner. Ce grand homme lui-même ne copierait point sa Madone, il en concevrait une autre, il en a conçu vingt qui, dans leurs différences, sont toutes des phénomènes de l'art : le génie ne copie point.

Parmi les précieux ornemens de la galerie Pitti, le grandiose du style fait distinguer le *Saint-Marc*, de Fra-Bartolomeo della Porta. La fougue de Salvator-Rosa éclate dans deux superbes marines, et surtout dans la *conjuration de Catilina*, tableau où la scène du serment des conspirateurs est d'une vigueur extra-

ordinaire. Carlo Dolce, André del Sarto, le Caravage, Allori, Schidone, sont à étudier dans cette galerie.

C'est aussi dans le palais Pitti que l'on voit la *Vénus* de Canova, objet de tant de critiques et de louanges. Que cette statue ne soit pas exempte d'affectation et de manière; qu'elle donne plutôt l'idée d'une nymphe ou même d'une simple mortelle, que de la déesse de Cythère; soit; mais c'est au moins une femme bien séduisante. Comme cet artiste sait modeler avec illusion! Quelle perfection de détails!

La critique est aisée, et l'art est difficile.

— La place *del palazzo vecchio* est singulièrement remarquable par sa décoration architecturale et sculpturale, d'un effet mâle et imposant. Trente palais, du même style, sont à distinguer dans Florence, comme excellentes conceptions d'une architecture parfaitement assortie aux convenances des temps où ils furent construits, temps de féodalité, d'anarchie et de guerres civiles. Les palais *Strozzi*, *Ricardi*, *Salviati*, *Ruscellai*, vingt autres, ressemblent à des forteresses, mais à des forteresses où l'art a su résoudre le difficile problème d'un goût élégant allié aux urgences d'une donnée sévère. Ces palais-citadelles, entremêlés de maisons modernes, dont la structure est mieux appropriée aux mœurs actuelles, forment un contraste unique dans une cité maintenant si paisible, où l'on ne

connaît plus des factions que le nom. Le moyen âge, avec ses créneaux et sa force, et le temps présent, avec sa molle civilisation, se trouvent ainsi matériellement représentés tous deux dans la même ville, et cette survivance de siècles barbares au milieu d'un siècle perfectionné, imprime à Florence un caractère frappant d'originalité. . . . .

— Parmi ces beaux palais de Florence, il en est un bien digne d'attention, quoique plus humble dans son aspect. J'y suis venu chercher, moins les proportions d'une sage architecture, que des souvenirs rattachés au nom d'un grand homme, souvenirs aussi des âges éloignés, mais d'une époque où s'annonçait déjà brillante la régénération de l'Italie. Ce palais est celui de *Buonarotti*, ce grand homme est Michel-Ange. On désigne en Italie sous le nom de *palazzo* toute habitation qui n'est pas trop vulgaire, et certes la maison où demeura Michel-Ange mérite bien d'être appelée ainsi. Son palais donc (puisque palais il y a) garde encore l'empreinte de la main du maître, quelques restes de peinture et de curieux dessins. . . . .

Il y a peu de recherches aussi intéressantes, à mon gré, que celle des lieux où vécurent les personnages historiques. Le plus modeste asile, consacré par eux, obtient sa part de la vénération qu'on leur porte, car il est comme quelque chose d'eux-mêmes. Qui n'éprouverait de l'émotion dans la demeure de Michel-Ange,

en parcourant ces chambres gothiques, où règne un demi-jour mystérieux; en voyant ces simples meubles des anciens jours; en songeant que là méditait cette intelligence créatrice, ce génie de trempe forte qui façonna son siècle à son image! Ne dirait-on pas qu'il reste quelque émanation, quelque subtile parcelle d'un grand homme, dans la maison qu'il habita?

— Le *Prato* est le rendez-vous habituel des riches Florentins qui viennent y étaler le luxe de leurs équipages. Plus champêtre et plus pittoresque que nos Champs-Elysées, il serait tout-à-fait digne de ce nom. Le cours de l'Arno accompagne, pendant l'espace d'une lieue, de belles allées, les mieux ombragées qu'on puisse voir. Un petit palais qu'on nomme les *Cascine* (la laiterie), et qui sert au prince de rendez-vous de chasse, occupe le centre de cette promenade, où s'entremêlent agréablement de fraîches prairies, et des bosquets peuplés de faisans. Maintenant encore (fin de novembre), malgré des matinées assez froides, la verdure se maintient et annonce à peine le déclin de l'automne. Un jeune Florentin me conduit parfois au Prato dans son tilbury; mais lassé d'une voiture qui fend l'air, je préfère l'allure du modeste promeneur piéton.

J'errais par une belle matinée dans les longues allées qui bordent l'Arno; j'y rencontrai un personnage bourgeoisement vêtu, armé d'un fusil, et escorté de

plusieurs hommes, pour rabattre le gibier ; il me salua en passant. « Quel est ce monsieur? demandai-je à l'un de ces hommes. — *Il padrone*, me répondit-il. » Aussi peu instruit qu'auparavant, je m'adressai à un autre. — « *Oibò!* dit-il, *sua altessa imperiale il granduca!* » Le grand duc Léopold II est jeune encore (1), de taille médiocre, de physionomie peu distinguée. On assure que c'est un prince débonnaire et d'un esprit éclairé. Depuis Léopold Ier, de bienfaisante mémoire, la Toscane a presque toujours joui d'une tranquillité que semble lui assigner la nature qui y verse ses dons à pleines mains. Les Toscans aiment leurs princes, et passent pour être faciles à gouverner.

—Une promenade non moins agréable que le Prato est celle des jardins *Boboli*. Un ciel serein et un soleil doux, la verdure des ifs, des cyprès, des chênes verts, et celle plus pâle des oliviers, me feraient oublier que l'hiver envahit déjà même la Toscane, si les sommités de l'Apennin, couvertes de neige, ne me rappelaient que la froidure s'avance. Les jardins Boboli dominent le palais Pitti et la ville. Du haut de la colline, où ils sont disposés en amphithéâtre, Florence et le Val-d'Arno se dessinent sous un aspect fait pour inspirer la peinture et la poésie. J'ai eu plus d'une occasion d'ad-

(1) Né en 1797, il a épousé, en 1817, Marie-Anne, princesse de Saxe; il règne depuis 1821.

mirer des vues imposantes de villes et de campagnes ; mais ici plus particulièrement se montrent l'intelligence humaine s'appropriant la nature sans lui nuire, et les arts l'embellissant sans la dégrader. Charmante cité! charmant pays! Heureuse et belle Florence, puisses-tu rester à l'abri des dissensions qui troublèrent ton moyen âge! Une révolution en Toscane serait un contre-sens.

— Florence a huit théâtres, dont deux seulement méritent mention honorable, le théâtre *della Pergola*, et celui *del Cocomero*. J'ai vu jouer sur ce dernier l'*Avare fastueux*, de Goldoni. Ce titre offrait une donnée heureuse, qui pouvait être la source d'un comique vrai : Goldoni n'en a pas tiré tout le parti possible, et sa pièce est froide. Cet auteur travaillait avec trop de précipitation ; bon observateur et bon peintre, mais qui se hâtait trop d'encadrer des tableaux non terminés.

J'ai trouvé ici deux comédiens remarquables, *Marini* et *Vestri ;* ce dernier est un bouffon très intelligent, un peu grimacier : Marini passe pour être le meilleur acteur de l'Italie ; il a en effet un véritable talent, il entend parfaitement la scène, s'éloigne sagement de l'emphase si commune sur les théâtres italiens, possède une belle diction, et paraît connaître quelques traditions de nos bons comédiens.

Les acteurs italiens ne soumettent en général leur

jeu à aucune règle ; ils jouent d'inspiration. Il en résulte du naturel, mais aussi de l'inégalité. Ils sont excellens ou détestables, suivant la disposition du moment. Je me souviens qu'une jeune et belle actrice, dont le nom m'a échappé, jouait un soir à Venise dans je ne sais plus quel drame. Elle avait un rôle très passionné. Elle y déploya tant de chaleur, y mit de tels accens de nature, fut si pathétique et si vraie, qu'elle tira des pleurs de tous les yeux, et fondit elle-même en larmes. Deux jours après, elle fut pitoyable, et fit rire dans ce rôle où elle avait attendri mille spectateurs. Ce jour-là elle était apparemment de mauvaise humeur, et le public en eut le contre-coup.

Un des principaux motifs pour lesquels la comédie est mal jouée en Italie, c'est que la plupart des acteurs ne se donnent pas la peine d'apprendre leurs rôles ; aussi le souffleur est-il un personnage important, il fait souvent une grande part de la besogne, et l'on ne s'en aperçoit que trop.

—J'ai assisté, au théâtre *Goldoni*, à un concert où s'était donné rendez-vous ce qu'on est convenu d'appeler, ici comme partout, la bonne compagnie. La *Passerini*, cantatrice qui jouit d'une certaine réputation, a exécuté (car je ne saurais appeler cela chanter) deux morceaux de musique tourmentée par d'interminables roulades : vifs applaudissemens. Le goût actuel est décidément pour le brillanté de la voix, au préju-

dice notable de l'expression. Ces broderies du chant doivent être employées avec plus de discernement. N'est-il pas permis de comparer les roulades hors de propos aux pirouettes dont nos danseurs font abus, et les unes ne sont-elles pas aussi insipides que les autres? Tout sentiment vrai se trouve étouffé dans l'entassement de fleurs artificielles dont un orateur enveloppe ses discours : il en est ainsi des *fioriture* musicales. Un violoniste habile venait de déployer dans des variations une rapidité d'archet qui tenait du prodige. « Ce qu'a fait ce virtuose est bien difficile, dit un *dilettante*.—Que n'est-ce impossible! répondit un amateur.» Je suis de l'avis de ce dernier (1).

—Artistes, qui voulez contempler la belle Florence sous l'un de ses aspects les plus pittoresques, vous pouvez aller vous placer sur son pont de marbre blanc; mais vous serez mieux encore, croyez-moi, sur le pont *della-Carraja*. Il faut vous y rendre sur le soir, à l'heure qui n'est ni nuit ni jour, quand le soleil va disparaître à l'horizon. Alors et de là, les palais rangés en ligne le long du quai de la Trinité, charmeront votre vue; les maisons qui, de l'autre côté, baignent dans l'Arno, sembleront se mirer complaisamment dans le fleuve paisible, dont l'onde étincellera des

(1) Grétry rapporte cette anecdote dans ses *Mémoires*, et attribue le mot au baron de Gleichen, ministre de Danemarck.

derniers feux du soleil. Un dernier pont de structure très originale*, et la verdoyante colline de *San-Miniato*, occupent le fond de la scène, que domine la haute tour gothique du Palais-Vieux. Cet ensemble d'édifices, de ponts, de verdure, d'un beau ciel et du poétique Arno, compose un délicieux tableau.

A GÊNES.

— Les Génois nomment leur ville Gênes *la Superbe*. Si cette qualification ambitieuse doit s'entendre au figuré, vraie autrefois, elle ne l'est plus de nos jours. Quoi qu'il en soit, la situation de Gênes est vraiment très belle, et elle a plus d'un trait de ressemblance avec Naples l'enchanteresse. Adossée à de hautes collines qui la préservent des vents du nord, Gênes reçoit toute la bénigne influence du midi : aussi la température, constamment douce, permet-elle au sol un grand luxe de végétation. Aux environs croissent en vergers l'oranger, le citronier, l'olivier, le mûrier, autour desquels s'enlace une vigne féconde : l'aloës, le myrte, toutes les fleurs amies des chauds climats s'y plaisent. La ville s'étend en demi-cercle; vue des jetées du port, et surtout du phare, elle offre à l'œil étonné

un majestueux ensemble d'édifices; mais venant ensuite à la détailler, hormis un petit nombre de rues très belles, les autres sont étroites et tortueuses, comme celles de Venise, et ce n'est plus du tout la superbe Gênes.

—Parmi les belles rues de Gênes se distinguent celles dites *Nuova, Nuovissima*, et *Balbi*. La première, formée des plus somptueux palais, est presque littéralement une rue de marbre. Les édifices publics et particuliers, au nombre desquels brillent éminemment les palais *Doria*, *Brignole*, *Durazzo* et *Sera*, sont en général d'une architecture très noble, mais concentrés dans un si étroit espace, qu'on ne peut, faute de reculée, en juger sainement l'effet extérieur. Aussi a-t-on dit spirituellement que Gênes est *un magasin de palais* : ce mot a de la justesse, parce qu'il peint bien l'entassement le plus incohérent (1).

—Les principales églises, *San-Lorenzo* (la cathédrale), l'Annonciade (paroisse du roi), *Sant'-Ambrogio* et *San-Syro*, resplendissent de marbre et de dorures. Elles ne sont que trop fastueuses, aux dépens du bon goût. On dirait qu'on les a faites riches, ne pouvant les faire belles. L'église de Carignan est plus simple et

(1) Cette expression est de Roland de la Platière, ministre célèbre, mais auteur peu connu. Roland publia en 1780, sous le voile de l'anonyme, des *Lettres sur la Suisse, l'Italie, la Sicile et Malte*, 6 vol. in-12.

d'un style plus sévère. On y arrive par un pont colossal qui joint deux collines, et sous l'arche duquel sont des maisons de cinq étages. L'église de Carignan possède le *Saint-Sébastien*, du Pugèt. La douleur résignée est merveilleusement exprimée dans cette statue, où le ciseau d'un artiste français a travaillé pour une gloire durable. Ce fut un maître-homme que ce Puget, qu'on peut, à juste titre, surnommer le Michel-Ange de la France. Voici de lui un propos qui résume tout un caractère d'artiste, mâle, ferme, un peu rude et altier : « Je me suis nourri, disait-il, aux grands ouvrages ; je nage quand j'y travaille, et le marbre tremble devant moi, pour grosse que soit la pièce (1). »

—Le palais ducal, dégénéré de son ancienne destination, appartient maintenant aux offices de judicature et de police du gouvernement sarde. Je suis entré dans les salles du grand et du petit conseil, où le doge et le sénat traitaient les affaires d'une république qui a subi le sort de la triste Venise. Dans la salle du petit conseil un beau tableau de Solimène représente la *découverte de l'Amérique par Christophe Colomb*. Le Génois Colomb méritait cet honneur dans sa patrie (2).

(1) Le P. Bougerel, *Histoire des hommes illustres de la Provence*, page 41.

(2) Cristophe Colomb naquit en 1442, à Savone, suivant les uns, et suivant d'autres, à Cugureo, bourg situé près de Gênes. La ville de Plaisance réclame aussi cet homme immortel.

— L'*Albergo de' poveri*, vaste et superbe édifice, pourrait s'appeler *Palazzo de' poveri*. A quoi bon ce luxe? Il est choquant dans un hospice, et c'est là surtout où le mieux est l'ennemi du bien. Toute grande cité doit un asile aux pauvres, dans un local simple, aéré, salubre; mais il ne faut pas élever de monumens à la pauvreté, car on ne peut guère lui donner ce superflu qu'aux dépens du nécessaire.

— Point de spectacles en ce moment, à cause du jubilé (1); mais en revanche, force processions de pénitens masqués qui, du matin au soir, parcourent les rues en psalmodiant des litanies. On paraît être ici plus dévot que le pape; ce qui n'empêche pas la médisance d'aller son train : *Mare senza pesce*, *uomini senza fede*, *donne senza vergogna* (2), c'est un dicton malicieux des Italiens, au sujet de Gênes. Tout ce qu'il m'est permis de dire des Génoises, c'est que leur beauté est comparable à celle des Milanaises. Le coquet *mezzaro*, qui enveloppe, sans le cacher, leur charmant visage, laisse voir des yeux fort doux. C'est grand dommage si ces yeux-là sont perfides.

— Montesquieu n'était pas un poète, pourtant il a écrit en vers, à la vérité fort peu, et tant mieux sans doute, car sa prose est plus solide. Parmi ses

(1) 1826.

(2) Mer sans poisson, hommes sans foi, femmes sans pudeur.

courtes poésies se trouve une satire contre Gênes. Le génie n'est pas toujours poli.

Adieu, Gênes détestable,
Adieu, séjour de Plutus,
Si le ciel m'est favorable,
Je ne vous reverrai plus....
Il n'est rien de comparable
Au plaisir de vous quitter.

Il est douteux que, ainsi qu'on le prétend, tout mérite personnel soit effacé à Gênes par l'éclat de l'or, et il est évident que Montesquieu était en veine de mauvaise humeur, quand il lui vint cette boutade. Le pis est que ses vers méchans sont en outre d'assez méchans vers.

A MARENGO.

— Entre Novi et Alexandrie j'ai traversé le champ de bataille de *Marengo*. Le hameau de Marengo se compose de sept ou huit chétives maisons; mais son nom vivra dans l'histoire, aussi bien que celui d'une puissante capitale. On remarque une maisonnette où furent signés les préliminaires de la capitulation. Cette humble demeure est devenue un monument par hasard. Un obélisque avait été érigé en mémoire de la bataille; il a été détruit.... *Superest gloria.*

A ASTI.

A Asti un abbé m'a montré la maison d'Alfieri. L'inexorable conducteur de la diligence de Turin m'a laissé à peine le temps de regarder la fenêtre de la chambre où naquit le Sophocle italien. Barbare ! Si je t'eusse offert une bouteille du vin gazeux d'Asti, tu aurais bien trouvé le temps de le boire. Qu'un conducteur de diligence est prosaïque !

A TURIN.

— Cette capitale du Piémont est bâtie avec une remarquable symétrie. Des rues alignées au cordeau, et coupées à angles droits ; plusieurs grandes places bien carrées, et bon nombre de beaux palais ; des portiques, ornés de boutiques élégantes ; une promenade publique, qu'on nomme le *Valentin*, agréablement plantée sur la rive droite du Pô ; presque partout un air d'aisance, et même de luxe ; et pourtant, malgré tant d'avantages, Turin captive peu les étrangers. Cette ville est sitôt vue, presque d'un seul coup d'œil ; et puis son extrême régularité, qui frappe d'abord,

tarde peu à paraître monotone. Dès qu'on a examiné la place royale, les rues du *Pô*, de *Sainte-Catherine*, et la rue *Neuve;* deux ou trois églises, notamment celle de la *Superga*, qui est le Saint-Denis de Turin; le théâtre royal, celui de *Carignan*, et la salle d'*Angennes*; dès qu'on a vu ces choses (et trois jours y suffisent), il n'y a plus guère que de l'ennui à trouver dans Turin; et voilà comme

Le beau peut quelquefois n'être pas amusant.

—Cette ville possède la curieuse collection d'antiquités égyptiennes, connue sous le nom de Musée-Drovetti. Le gouvernement français l'a laissée échapper, faute d'y mettre le prix; le roi de Sardaigne l'a acquise. Il est vrai que le roi de Sardaigne n'est pas un monarque constitutionnel, et les rois absolus ne marchandent point, ils n'ont pas de comptes à rendre.

—Je ne saurais quitter l'Italie, sans consigner ici une remarque essentielle. Tant pis si elle sent un peu la diatribe; ce n'est pas ma faute: *amica veritas*.

On se tromperait fort si l'on pensait qu'il n'y a que de l'agrément à attendre d'un voyage en ce pays. La police et les douanes suffisent pour désabuser de cette illusion, et les contrariétés sans nombre qu'elles font subir lasseraient la patience de l'homme le plus phlegmatique. A Milan, où je passai trois semaines, il me fallut comparaître cinq fois dans les bureaux de la po-

lice, pour des formalités vétilleuses, qu'il convient de nommer de véritables tracasseries : il est vrai qu'on se trouve là en contact avec la police autrichienne ; j'ai déjà eu l'occasion de la vanter dans mes notes sur Trieste.

En quittant Naples pour revenir à Rome, je croyais n'avoir qu'à faire joindre un acolyte aux innombrables *visa*, dont une route de mille lieues avait déjà encombré mon passe-port français ; mais on ne procède pas ainsi à Naples. Bon gré mal-gré, il me fallut prendre un passe-port napolitain, que je payai deux ducats, et qui n'était valable que pour vingt-quatre heures ; en sorte que si je ne fusse pas sorti immédiatement du royaume de S. M. napolitaine, il m'en eût coûté deux ducats de plus. A Terracine, les préposés à qui j'exhibai ce passe-port, voulaient le retenir : « Oh ! pour le coup, leur dis-je, non, vous ne l'aurez pas ; je l'ai payé assez cher pour avoir le droit de le garder. »

La douane ne cause pas moins de désagrémens que la police. L'Italie étant un composé de plusieurs petits gouvernemens, on ne peut faire plus de vingt lieues sans rencontrer des nuées de douaniers qui assaillent le pauvre voyageur, à-peu-près comme des corbeaux affamés tombent sur leur proie. On se débarrasse, il est vrai, de leur importune visite, moyennant quelque monnaie ; mais c'est encore un autre abus. *Che volete*, *signor ? e il nostro dovere*, me di-

sait un douanier, en me tendant la main. J'aurais perdu mon temps si je lui eusse remontré que son devoir était de faire la visite, et non pas de mendier. Je lui donnai une petite pièce d'argent, et la visite n'eut pas lieu.

Au nombre des déplaisirs qu'on éprouve en Italie il faut compter le désagrément de payer tout bien au-delà de sa valeur, et d'être dupé dans la plupart des relations qu'on a avec les gens du pays. C'est une sorte de privilége négatif, inhérent à la qualité de *forestiere* (étranger). Les Italiens de la classe mercantile ne sont pas fort scrupuleux, et comme en outre ils sont rusés, on a beau se tenir en garde contre leur adresse, elle passe presque toujours la prévoyance la mieux calculée. Généralement parlant, la supercherie est radicale au fond du caractère italien; un joli adage fait ici autorité:

Con arte e con inganno
Si vive mezzo l'anno,
Con inganno e con arte
Si vive l'altra parte (1).

Indépendamment de ces misères, de ces exactions, qui fatiguent le voyageur, il y a bien encore quelques désappointemens auxquels il doit s'attendre; mais de

(1) On vit la moitié de l'année avec l'artifice et la tromperie, on vit l'autre moitié avec la tromperie et l'artifice.

vives jouissances les font tolérer; et, tout compensé, les beautés naturelles du pays, et ses trésors intellectuels, sont un voile jeté sur les torts de ceux qui gouvernent si mal un si beau pays. Tous les élémens de bonheur sont en Italie; si le bonheur n'y est pas, est-ce aux peuples qu'il faut s'en prendre? Il serait barbare de reprocher aux Italiens les torts de leurs oppresseurs.

A GRENOBLE.

— Après une longue absence, quel charme de revoir son pays! Quelle douce émotion l'on éprouve en rentrant sur la terre natale! C'est assurément l'une des plus pures jouissances qu'on puisse éprouver dans la vie. L'ingénieux auteur du *Voyage dans la Troade*, le respectable M. Le Chevallier, me disait un jour, avec une expressive simplicité: « J'ai souvent couru le « monde; mais chaque fois que j'ai remis le pied sur le « sol français, le plus méchant repas, pris à la frontière, « m'a toujours paru préférable aux banquets somp- « tueux qui m'avaient été offerts chez l'étranger. »

La terre est le domaine de l'homme. C'est un sentiment très naturel que celui qui nous porte à vouloir connaître, au moins en partie, ce globe que nous

habitons. En voyageant, nous pouvons satisfaire une curiosité noble dans son principe ; en outre, nous faisons ainsi acte de notre force et de notre indépendance. Aussi voyons-nous que le goût des voyages est assez général, surtout dans la jeunesse. Mais la joie du départ n'égale pas celle du retour, et même au sein des plaisirs nouveaux que nous présente une terre étrangère, nous sommes troublés, poursuivis par le regret de ces affections, de ces habitudes premières, qui nous lient au sol natal.

Nescio quâ natale solum dulcedine cunctos
Ducit, et immemores non sinit esse sui.

OVID. *Epist.* VII.

FIN.

TABLE DES MATIÈRES.

FIN DE LA TABLE.



